













LE RHÔNE  
DES ALPES A LA MER



1914

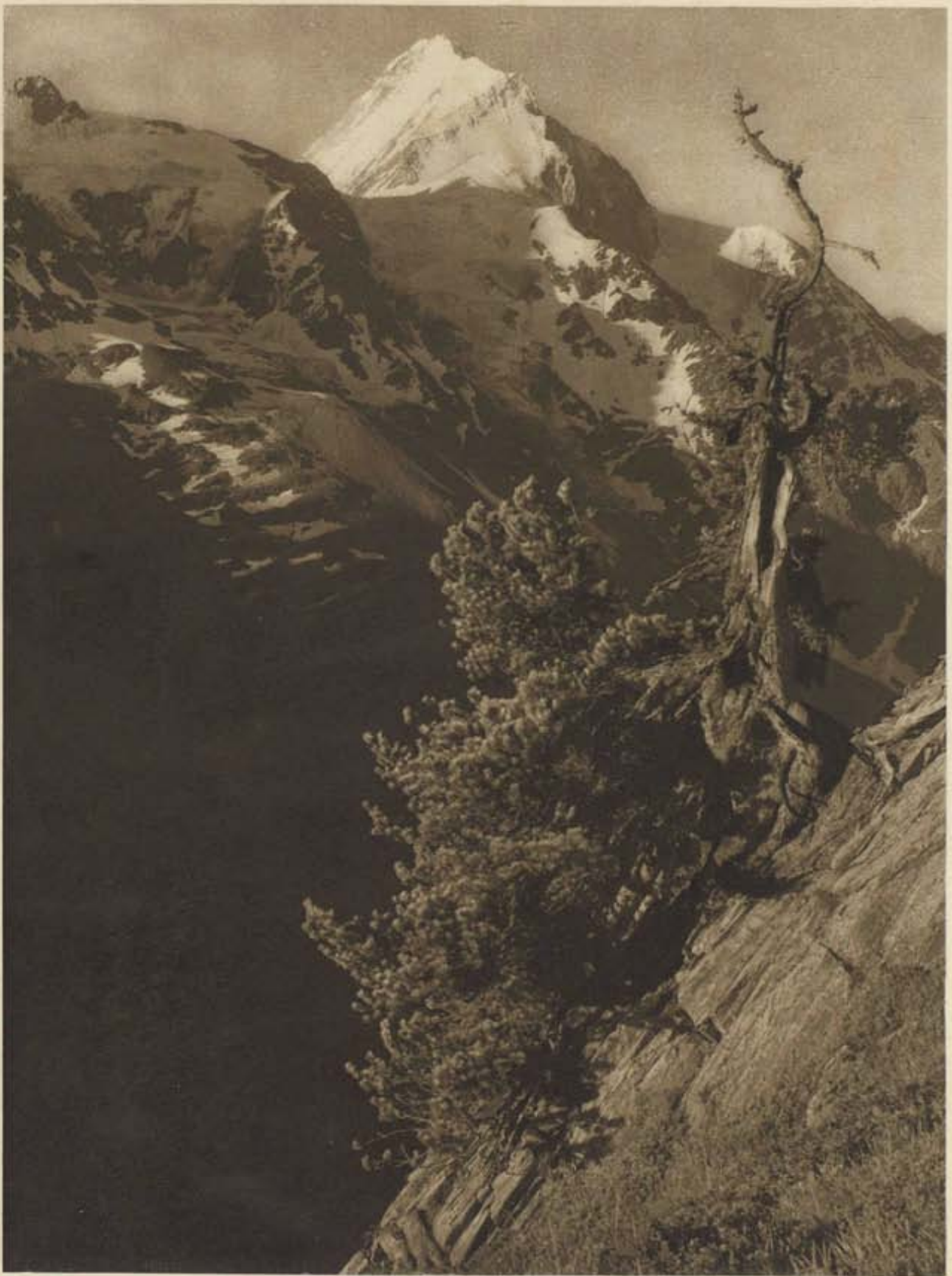


Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010022931

TB 57



DANS LES ALPES VALAISANNES : LE BIETSCHHORN

Phot. Steiner.



# LE RHÔNE DES ALPES A LA MER

LE RHÔNE A TRAVERS LES ÂGES  
LE VALAIS — LE LAC LÉMAN  
LA TRAVERSÉE DU JURA — LYON  
LE RHÔNE DAUPHINOIS  
LE RHÔNE PROVENÇAL

PAR

ALBERT DAUZAT



(1928)

ALPINA

62, RUE BEAUBOURG, 62

PARIS (3<sup>e</sup>)



TB 57







LE GLACIER ET LA SOURCE DU RHÔNE.

Phot. Gaberell.

## CHAPITRE PREMIER

# LE RHÔNE A TRAVERS LES ÂGES



**L**ES anciens divinisaient les fleuves. Les dieux fluviaux, majestueux, pères nourriciers à longue barbe, dont la sculpture antique nous a transmis les effigies, sont un des plus beaux symboles, vieux comme notre race, de la mythologie païenne. Quel spectacle pouvait mieux éveiller, dans l'âme de nos ancêtres, le sentiment du divin, que celui du fleuve, tour à tour courroucé et apaisé, dévastateur parfois mais bienfaisant surtout, qui roule sans relâche ses eaux inépuisables, animé d'une vie qui semble éternelle, quand tout se renouvelle, passe et meurt sur ses bords, plantes, animaux, générations des hommes ?

Et le géographe moderne vient donner raison au mythe du temps passé. "Un fleuve, écrit Charles Lenthéric, est un organisme véritable, une personnalité réelle. Il a son développement et sa vie propre. Il a commencé à l'origine des temps ; il se transforme à travers les âges ; il se modifie à chaque instant sous nos yeux. Le fleuve d'aujourd'hui n'est pas celui des siècles passés ; il n'est pas davantage celui des siècles à venir".

De tous les fleuves de France, le Rhône est le plus beau, le plus puissant, le plus complet, le plus varié par les aspects successifs que





Phot. Gaberell.

LA ROUTE DU GRIMSKI, LE GLACIER DU RHÔNE ET LA FURKA.



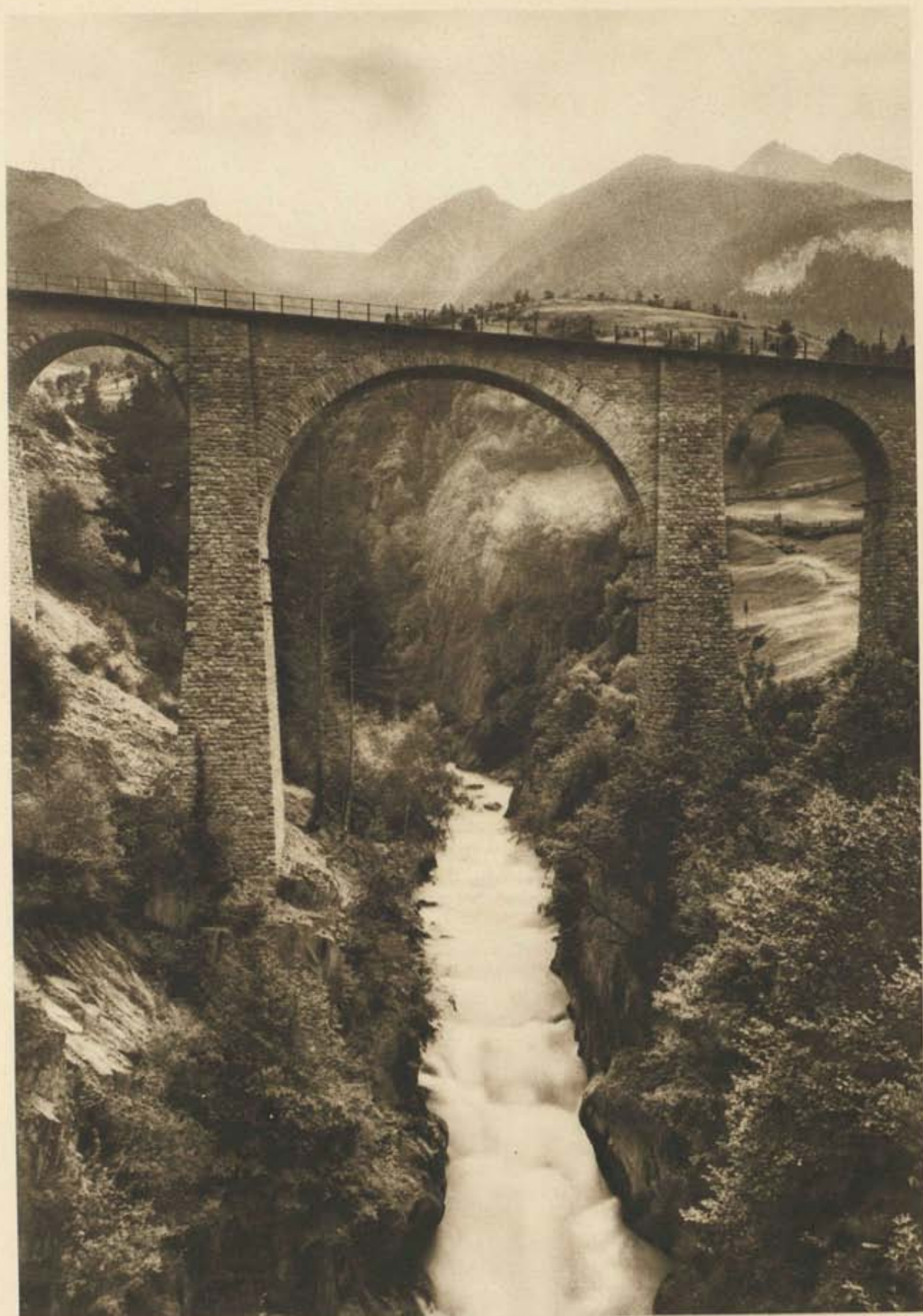
Phot. Gaberell.

LES SÉRACS DANS LE GLACIER DU RHÔNE.

présentent son bassin et ses rives. Quelles diversités de paysages, depuis le glacier où il prend naissance, les sites sauvages des montagnes valaisannes qui dirigent ses premiers pas, le grand lac aux côtes paisibles où il vient purifier ses eaux fangeuses, les cluses du Jura et les plaines bressannes, la majestueuse vallée enfin qui, de Lyon à la mer, s'ouvre largement entre le front rugueux des Cévennes et les derniers contreforts, au relief estompé, des Alpes, pour gagner peu à peu, à travers les sourires d'une végétation de plus en plus méridionale, la Provence ensoleillée avant de se perdre en Méditerranée à travers les horizons mornes du delta camarguais.

Mais le Rhône est surtout un grand fleuve historique, tout imprégné de souvenirs humains. Sur ses rivages se dressent les témoins du passé, s'échelonnent les cités illustres dont les noms résonnèrent dans les langues des rivaux d'autrefois, Grecs, Gaulois, Romains, et auxquelles le destin, qui se plaît à élever la bourgeoisie en capitale et à abaisser maintes





Phot. Gaberell.

GRENGIOLS : VIADUC SUR LE RHÔNE.





Phot. Gaberell.

LE GALENSTOCK (3597<sup>m</sup>), VU DE LA ROUTE DE LA FURKA.

orgueilleuses métropoles, a fait des sorts différents. Fleuve des capitales, a écrit le maître de la géographie humaine, Jean Brunhes. Genève, Lyon, Avignon, Arles, n'ont-elles pas été des capitales à des titres divers, religieux ou politiques, et Marseille, le port du Rhône, n'est-elle pas redevenue la capitale commerciale qu'elle fut au temps des Grecs ? Fleuve aussi des villes déchues, mélancoliques, qui, de Vienne à Viviers et à Arles, confient au murmure des ondes la nostalgie de leur grandeur écroulée. Que de châteaux, de tours, de clochers rappellent aux flots qui passent les grands faits qui restent et les souffrances, les joies, les amours des hommes éphémères : palais où l'on festoya, églises où l'on pria, ruches humaines où l'on travailla, burgs fiers comme des rocs que la marée des combats a démantelés, ruines romantiques qui parlent à l'âme, débris informes et inscriptions où le savant déchiffre le secret des civilisations évanouies ! Que de conquérants ont passé par là, depuis Hannibal, franchissant le fleuve avec ses éléphants pour aller porter la terreur aux portes de Rome, les légions de César remontant le Rhône à la conquête de la Gaule, jusqu'à Napoléon vaincu et proscrit, descendant avec son fidèle Bertrand, en voiture, vers l'île d'Elbe, la joue pâle, un foulard noué autour des tempes, hué et maudit par le peuple qui l'acclamait hier, et qui lui criait au passage, par la voix des mères : " Rends-nous nos fils ! "

\* \* \*

Le fleuve a aussi son histoire propre, plus ancienne que l'homme. Le glacier, dont nous admirons à sa source l'étincelante cascade gelée, n'est que l'infime résidu d'une masse de glace formidable, qui glissait avec une infinie lenteur, largement étalée sur la vallée actuelle et ses annexes, du fond du Valais jusqu'aux alentours de Lyon. Les stries de frottement qu'on observe encore au flanc de l'ancienne coulée comme les blocs de rochers alpestres transportés sur les moraines ont permis aux géologues de reconstituer son aire d'érosion à l'époque moustérienne. Un adoucissement progressif du climat le fit reculer, d'abord jusqu'aux confins actuels de la Suisse, où son front affouilla la cuvette occupée





LE GLACIER D'ALETSCHE.

Phot. Gaberell.

aujourd'hui par les eaux du Léman. Puis les glaces vaincues remontèrent par étages, chacune dans sa vallée, au sommet des cirques.

Désormais la physionomie du fleuve était fixée dans ses grandes lignes. Dans sa partie



LE LAC DE MÄRIJÄVI.

Phot. Gaberell.





DANS LE HAUT-VALAIS : MÜNSTER.

Phot. Gaberell.

supérieure, le Valais, avec sa ceinture de hautes chaînes continues, constitue un bassin d'alimentation presque fermé, et d'où le Rhône, par un long goulet, débouche dans le lac. Au sortir du Léman, il se heurte au Jura, dont les plissements parallèles lui barrent le passage : tantôt sciant les chaînes, tantôt s'insinuant dans les vallées longitudinales, il débouche victorieux, par un couloir d'écoulement aussi pittoresque que capricieux, dans la plaine de Bresse, et vient buter à Lyon contre un nouvel obstacle, le système des Cévennes. La Saône, qui lui apporte du nord le tribut plus paisible des eaux pluviales de Bourgogne, lui imprime sa direction jusqu'à la mer. Mais cette nouvelle vallée, qui est la vallée du Rhône par excellence, n'offre point l'ampleur des bassins inférieurs de la Seine ou de la Loire, où le fleuve paresse sur pente douce : c'est une succession de paliers et de défilés dont le plus étroit et le dernier, celui de Donzère, s'ouvre sur la plaine de Provence. A l'époque glaciaire, le fleuve se terminait par un majestueux estuaire au delà d'Arles : c'est l'érosion alpestre formidable consécutive à la fin de la période glaciaire qui, par ses apports d'alluvions, a ensablé l'embouchure et formé le delta.

Et voici l'homme. " Dès l'origine des temps historiques, l'homme a pris possession de la vallée. Bien avant la première route de terre, le fleuve a été son guide, son itinéraire, son unique moyen de transport. Il a vu en lui une défense, la source principale de sa richesse, le bienfaiteur et le compagnon de sa vie, quelquefois un dieu. Il a commencé à habiter sur ses rives, souvent même au milieu de ses eaux ; et de cette histoire " perdue " que l'on devine plus que l'on ne la sait, il reste encore çà et là quelques monuments et des souvenirs. "

Aucun fleuve ne réalise mieux la route qui marche, dont parle Pascal. Comme l'a remarqué Edouard Herriot, la France possède avec lui la seule artère fluviale qui remonte de la Méditerranée vers le centre de l'Europe. Vaste entonnoir d'aspiration, écrit de son côté Lucien Romier, qui capte la circulation et dont le goulot est à Lyon. Le couloir naturel de la Saône et du Rhône — car c'est la vallée de la Saône qui, géographiquement et commercialement, prolonge celle du bas Rhône — est la plus grande voie de circulation de la France comme de la Gaule antique. Par là ont cheminé les migrations et les armées, les commerçants, les pèlerins, les voyageurs, les marchandises que portent les bateaux et les roues, les mots qui volent sur les lèvres des hommes. Par là sont descendus les Barbares, Gaulois,



Burgondes, Francs, vers la mer grecque et latine, objet de leurs convoitises ; par là sont remontés les colons et le langage latins pour la romanisation de la Gaule, par là redescendent depuis quelques siècles, de plus en plus impérieux les mots et les usages de Paris.

L'homme a nommé le fleuve, il y a bien longtemps, dans une langue inconnue dont, sans doute, la science ne percera jamais le mystère. Après bien des recherches et dissertations sur le nom du Rhône, tout ce que les linguistes peuvent dire, c'est qu'ils ne savent rien. *Rhodanus*, *Rhodanos* n'est ni latin, ni grec, ni gaulois. Le nom entre dans l'histoire, pour la première fois, avec un vers d'Eschyle, magnifique parrainage. On l'a supposé ligure. En tous cas, son sens est inconnu et nous ignorons s'il représente une métaphore expressive, évoquant la furie du fleuve, ou s'il veut dire simplement, comme tant d'autres noms de rivière : l'eau, l'eau qui court.

Les Ligures, en tout cas, sont le premier peuple, historiquement connu, qui ait habité ses rives. Une grande obscurité règne encore sur cette race qui, à l'époque de César, était refoulée au cœur de nos Alpes et le long de la côte qui gardait leur nom. Ils devaient appartenir à la grande famille indo-européenne et formaient peut-être l'anneau intermédiaire entre les Italiques et les Gaulois. Ils occupèrent vraisemblablement de vastes territoires avant d'être rejetés, en Gaule, sur la rive gauche du Rhône, qui, sans doute, fut longtemps leur frontière : l'étude des noms de lieux est d'accord sur ce point avec l'archéologie qui n'a trouvé que dans cette région la faucille de bronze propre aux Ligures.

Plus tard les Gaulois franchissent le fleuve. Les Allobroges s'établissent en puissante " cité ", autour de leur métropole Vienne, du bas Dauphiné à Chambéry et Annecy ; les Voconces se fixent plus au sud, vers Die ; les Caturiges, " rois du combat ", s'installent dans les Hautes-Alpes où ils ont laissé leur nom à Chorges ; les Helvètes colonisent le Bas Valais. Mais la haute montagne reste ligure jusqu'au jour de la romanisation.

Au cours de la conquête des Gaules, César ne rencontre guère de résistance, sauf en Helvétie, dans le bassin du Rhône, déjà gagné à l'influence gréco-latine ; les Eduens mêmes furent ses alliés. La côte méditerranéenne avait reçu, longtemps avant, d'autres empreintes, attirant les navigateurs commerçants en quête de comptoirs à fonder : d'abord celle des Phéniciens, passagère, puis celle, plus durable, des Grecs de Phocée,



Phot. Gaberell.

RUELLE A OBERWALD, DANS LA VALLÉE DE CONCHES.



qui y créèrent l'empire maritime de Marseille, fondé sous le signe de la sage Artémis d'Ephèse, mère nourricière de la terre et des hommes.

Le Rhône, dans l'histoire, est un fleuve pacifique. Au lieu de diviser les peuples, comme d'autres, il les unit, il les invite à commercer, à se connaître, du septentrion brumeux à la mer ensoleillée. Il n'a pas été, comme le Rhin, le boulevard frontière sur lequel se sont heurtées les races. S'il fut, aux temps troublés de la Barbarie préromaine comme au moyen âge, le théâtre d'épisodes sanglants qui étaient, ici surtout, des guerillas, les grands chocs de peuples ne se sont pas produits sur ses rives. Une exception, mais combien symbolique : la ruée des Teutons et des Cimbres qui massacrent, près d'Orange, une armée consulaire, pour être à leur tour écrasés par Marius, défenseur de Rome et de la civilisation.

L'empire romain écroulé, la région du Rhône, à part les ports des côtes, points de mire des pillards, souffrit moins des invasions que le reste de la Gaule. Mais elle devait attendre de longs siècles pour retrouver son assiette politique. L'absurde traité de Verdun, qui découpait si arbitrairement l'unité naturelle de la Gaule, rattachait presque tout le bassin du Rhône à une Lotharingie factice, dont la majeure partie fut englobée bientôt dans l'empire romain germanique. De Lyon à la mer, le Rhône redevint frontière, pour quelques siècles, comme à l'époque ligure, cette fois entre l'Empire (d'Allemagne) et le Royaume (de France), division dont le lointain souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours dans le cri de manœuvre des bateliers.

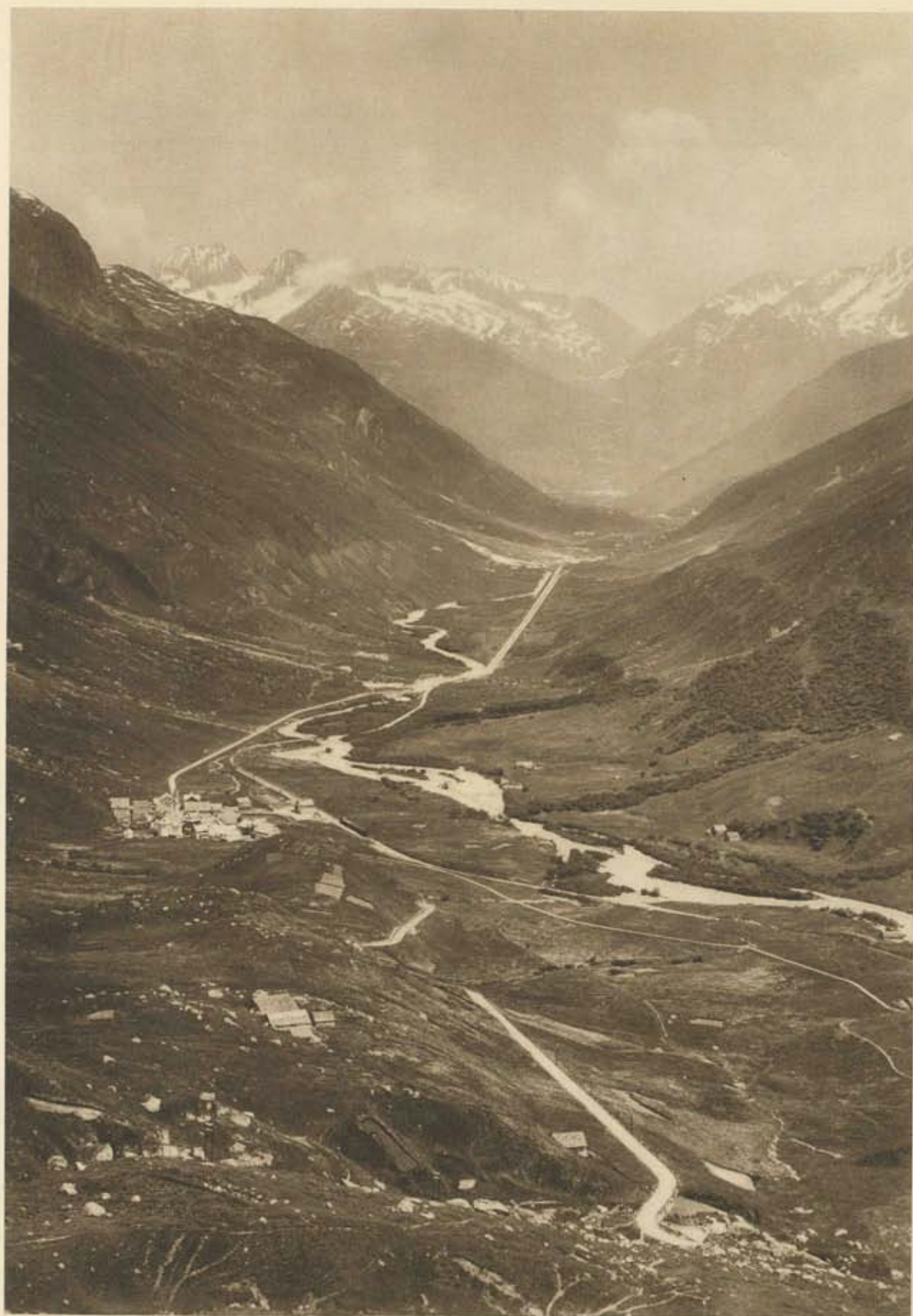
Mais la vassalité du "Royaume d'Arles" ne fut guère que nominale. Sur ses débris, comme plus au nord, surgirent de robustes petits Etats alpestres, créations spontanées et originales du moyen âge, dont les destinées furent diverses. Vers les sources du Rhône, à l'orée du germanisme, les montagnards chassèrent les seigneurs et fédérèrent les républiques helvétiques qui résistèrent à tous les orages. En Savoie se constitua une dynastie militaire qui, repoussée de Bourgogne par les rois de France et de Suisse par les Bernois, tourna ses ambitions vers l'Italie, où elle fut peu à peu refoulée. Plus au sud, le dauphin du Viennois et les comtes de Provence avaient constitué de petits Etats pacifiques, tandis que Lyon, tiraillé entre le Nord et le Midi, entre les dynasties bourguignonnes trop excentriques et le Royaume d'Arles en décomposition, végétait dans les querelles entre évêques et comtes.

Les Capétiens, ces grands ramasseurs de terre gauloise, surent habilement, et presque sans guerre, ramener à leur profit la vallée du Rhône dans l'unité nationale. Le premier, le Languedoc, échappe des mains sanglantes des Montfort pour échoir à la dynastie qui avait eu la sagesse de ne pas participer à l'odieuse croisade des Albigeois. Philippe le Bel cueille Lyon comme un fruit mûr. Philippe de Valois achète les Etats du dernier dauphin pour deux cent mille florins. Les Suisses et les Lorrains, en abattant Charles le Téméraire, permettent à Louis XI d'annexer la Bourgogne, tandis qu'un héritage donne à son fils la Provence du bon roi René. Henri IV chasse le Savoyard de la rive droite du Rhône. Mais la Savoie, si française par la géographie, la langue et le cœur, ne fera définitivement retour à la France qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

\* \* \*

A travers maîtres et régimes divers, l'agriculture ne cesse de se perfectionner. Riche en alluvions près des cours d'eau, en terres et en expositions propices sur les coteaux, la vallée du Rhône est une des plus fertiles de la France et surtout une des plus variées, car ici les deux facteurs de latitude et d'altitude se combinent lorsqu'on descend vers la mer. Des pâturages d'alpage où résonnent les clochettes des vaches, aux oliveraies de la Provence, inclinées par le mistral, toutes les cultures des zones tempérées s'échelonnent ou s'entrecroisent : sapinières ou hêtraies de la haute montagne, châtaigneraies des Préalpes qu'on retrouve sur les pentes du Vivarais, prairies des vallées fraîches, céréales des plaines de Bresse et du Bas Dauphiné, cultures maraîchères dans les fonds humides et les banlieues urbaines, noyers du Lyonnais, mûriers que les filles de Provence effeuillent pour les vers à soie, amandiers, pêcheurs, poiriers, cerisiers, dont les bouquets fleuris enguirlandent,





Phot. Gaberell.

LE RHÔNE DANS LE HAUT-VALEIS.





ERNEN-FIESCH ET LES ALPES BERNOISES.

Phot. Kern.

au premier printemps, la vallée de Lyon à Arles, vignobles enfin qui mûrissent sur les collines sèches les vins capiteux du Valais, les vins veloutés du pays de Vaud, les mousseux de Seyssel, les grands crus de l'Ermitage, rien ne manque au diadème de frondaisons et d'épis, de fruits et de fleurs que Cérès et Pomone ont tressé au vieux dieu du fleuve.

Deux seuls ennemis, les deux extrêmes : l'inondation et la sécheresse. Au premier, on a paré par les digues. Le second ne sévit qu'en Provence et dans le Valais, et l'on s'efforce d'y remédier par l'irrigation, facile ici, là, plus malaisée.

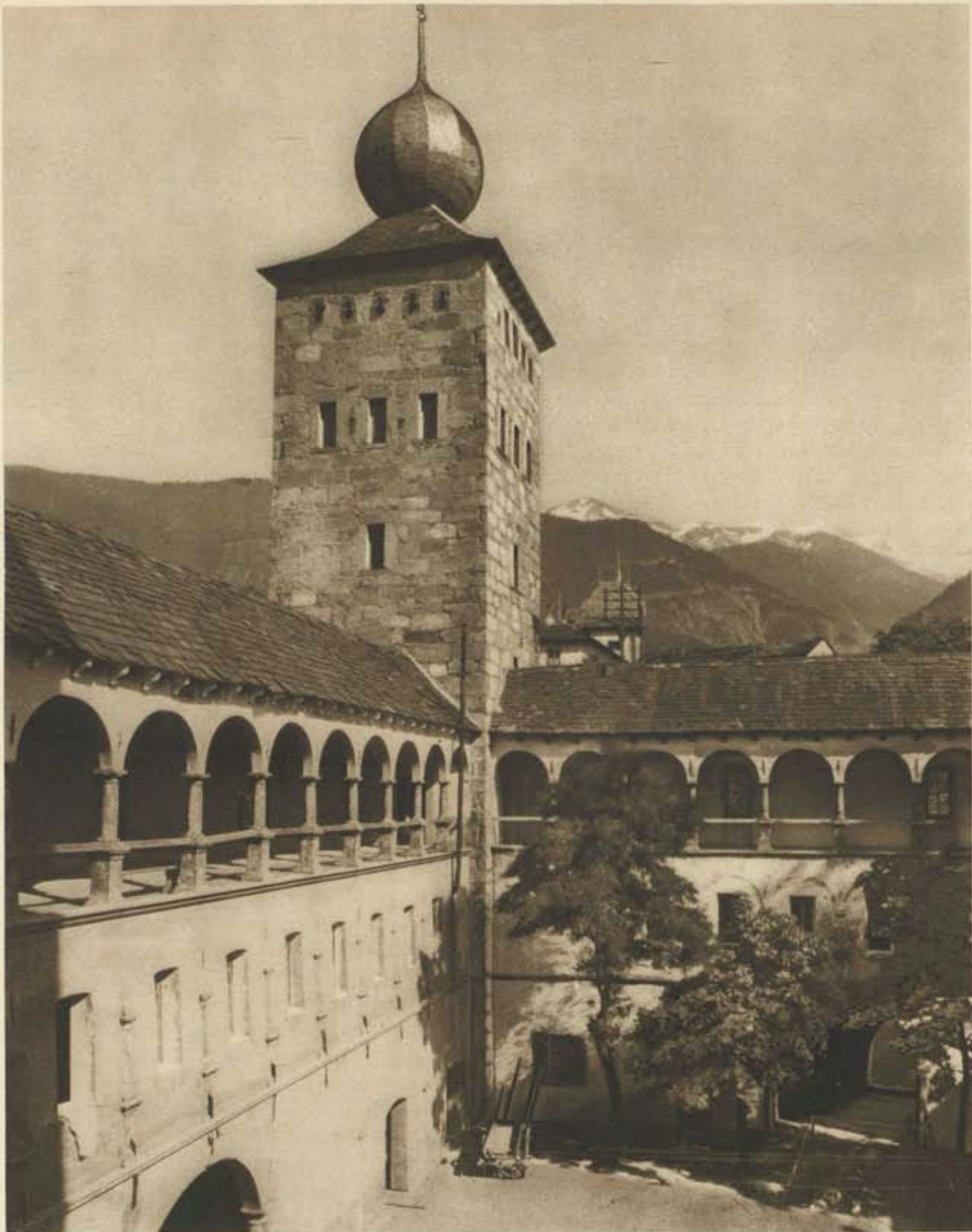
L'aménagement du Rhône apportera la solution complète.

Car le fleuve indomptable va être enfin maîtrisé par la science. Son commerce propre, qui avait périclité du fait des concurrents terrestres, prendra un nouvel essor dès qu'on aura régularisé son cours par de gigantesques barrages. Bien mieux, son énergie sera captée et transmise à distance, alimentant de nouvelles industries, créant la lumière. Le barrage du Jura, coupé déjà par la route et la voie ferrée, sera complètement abattu. Le Rhône redeviendra, comme l'a voulu la nature, "la colonne vertébrale du système fluvial français". Que de produits agricoles à transporter ! que de centres, petits et grands, à approvisionner, sans compter le trafic du bois des Alpes, l'exportation de la houille de Saint-Etienne, des soieries lyonnaises alimentées par les élevages de Provence, de toutes les usines qui surgissent dans les villes, et partout, près des torrents et des chutes, dans l'arrière-pays !

\* \* \*

Si beaucoup d'écrivains ont incidemment parlé du Rhône, bien peu ont songé à lui consacrer un livre. Un ingénieur, Charles Lenthéric, s'en est fait le géographe et l'historien ; un grand poète, Mistral, a rythmé l'épopée des bateliers et les légendes du bas Rhône, tandis qu'un Suisse, Ramuz, en une langue familière et savoureuse, écrivait le chant, en prose, du Rhône helvétique. Enfin, un lettré délicat, Gabriel Faure, a évoqué le charme actuel et les souvenirs littéraires de la vallée, décidément favorisée, entre Lyon et la mer. Si l'on en excepte les économistes et les techniciens, il n'y a guère à citer d'autre œuvre d'ensemble.





Photoglob : Zurich.

BRIGUE : LE CHÂTEAU DE STOCKALPER.

Peut-être est-il téméraire, mais combien séduisant, de tenter, avec le secours d'une illustration très neuve, la synthèse qui n'a pas encore été faite, en brossant en raccourci, à larges touches, la magnifique fresque de paysages, de monuments, de souvenirs, que la nature et l'histoire, l'activité et l'art de l'homme ont peinte en tableaux ineffaçables sur les rives du plus beau fleuve de France.



# LE VALAIS

**A**U cœur des Alpes. Une des régions les plus tourmentées de l'immense massif, mais qui, chaotique dans le détail, s'ordonne sur la carte, ou sous le regard plongeant de l'avion, avec une rigueur presque géométrique. Un bassin formant trapèze, dont les bornes formidables du Mont-Blanc et du Mont-Rose jalonnent deux sommets. Les deux autres angles s'ouvrent, au contraire, l'un près d'une brèche entaillant la montagne rèche des hautes solitudes — c'est la source — le second, par une trouée, face au lac riant, où se déversent les eaux, au bord duquel converge la vie des êtres et des hommes.

Voilà le berceau du grand fleuve, digne de lui. Entre la barrière de granit, à travers les plissements des soulèvements tertiaires, dont les convulsions ont projeté jusqu'à la zone des neiges éternelles les assises redressées et tordues des sédiments marins, le Rhône et ses affluents torrentiels se sont creusé de profonds couloirs. Tandis qu'il ronge de près la muraille des Alpes Bernoises, ses tributaires du sud dégringolent, plus d'un à angle droit, sur sa vallée, sciant les bourrelets, sautant les replats, dans une furie et une hâte que stimule la puissance des eaux comme la déclivité des pentes.

C'est ici la terre des contrastes, réunissant sur un petit espace toutes les expositions, toutes les zones, presque toutes les cultures de l'Europe. A quelques kilomètres des glaciers, la vigne mûrit un vin ardent sous un soleil estival, aussi chaud que dans la plaine lombarde ; les hautes cimes ruissellent sous les brouillards tenaces au-dessus d'une étroite plaine grillée de sécheresse. Deux cent soixante glaciers, les plus vastes des Alpes, occupant plus de mille kilomètres carrés — près de deux fois la surface du Léman — tressent au fleuve naissant une étincelante couronne.

Au pays du particularisme qu'est la Suisse, le Valais forme un microcosme plus particulariste encore. Ces vallées, isolées les unes des autres par une nature farouche, ont vécu pendant des siècles chacune chez soi, chacune pour soi, en s'ignorant, en gardant chacune ses usages, ses mœurs, son langage, qui s'individualisaient de plus en plus.

Depuis un siècle, l'ingénieur est venu de la ville pour percer les montagnes, créer de nouveaux courants, transformer le bassin débloqué en un carrefour de voies commerciales. Les convois électrifiés glissent le long du fleuve indomptable, remontent les pentes ; des usines commencent à capter la force des chutes ; le touriste pénètre, avec les hôtels qui piquettent les vieux villages, dans les vallées défiantes. Mais le pays est encore peu entamé, il garde la saveur de son archaïsme comme la senteur de ses forêts. La nature est si puissante, la montagne si énorme que les travaux des hommes paraissent ici ouvrages de mouches, noyés dans la perspective du premier recul.

\* \* \*

Le Rhône sort de la plus majestueuse cascade glaciaire que les Alpes aient formée. De glaciers, il en est de plus grands, comme celui d'Aletsch, de plus sauvages aussi, mais aucun ne s'écroule par une retombée aussi noble et éblouissante, aussi vierge de souillures dans sa limpidité de cristal, aussi tourmentée par la profondeur des crevasses vertes et le hérissément des séracs bleutés.







Phot. Boissonnas.

LA VALLÉE DU RHÔNE, VUE DE BRIGUE

C'était jadis d'une véritable expédition qu'il s'agissait, même en été, pour gagner, du dernier village habité, ces déserts farouches. Et pourtant la marée humaine, en des temps reculés, a déferlé par là. La vague alémanique, qui avait submergé une partie de l'Helvétie, remonta



Phot. E. Gos.

SUR LA ROUTE DU CERVIN : STALDEN





ZERMATT ET LE CERVIN

Phot. Kern.

du pays bernois, par la vallée du Hasli et le col du Grimsel pour occuper tout le haut Valais jusqu'à Brigue, dès l'époque carolingienne. La conquête alémanique gagna peu à peu le Valais oriental, installant des colonies jusqu'à Sierre et Sion.

Aujourd'hui, l'homme a établi son empire sur la haute montagne. Le XIX<sup>e</sup> siècle a amené la route et l'hôtellerie, celle-là reliant le Valais à l'Oberland Bernois par les hardis lacets qui escaladent le Grimsel, et au pays d'Uri, au Gothard, par le col plus ouvert de la Furka. La jonction des routes a créé l'auberge, transformée en hôtel ; les besoins de l'alpinisme en ont fait surgir un autre au belvédère naturel qu'offre une saillie du roc à mi-hauteur du glacier, un troisième au col même. Les paysages qui effrayaient nos ancêtres attirent leurs descendants qui y ont découvert de nouveaux éléments de beauté.

A son tour, le XX<sup>e</sup> siècle a fait monter le rail, doublant la route. La pacifique voie ferrée de Brigue à Gletsch s'ouvrait, coïncidence tragique, en l'août sanglant de 1914, aube rouge de la plus grande guerre. Le cataclysme mondial, qui arrêta le tourisme en Suisse comme chez les belligérants, retarda l'achèvement de la ligne qui ne rejoignit Andermatt et Goeschenen et l'Oberland grison qu'en 1926 : voie transalpestre, hardie, qui, par la volonté et la ténacité de l'homme, réunit ce que la nature avait séparé.

Quand le glacier voit son écoulement tari par le long gel hivernal, trois modestes sources en contre-bas, dont l'une est chaude, continuent à alimenter le Rhône. Celui-ci n'est qu'un torrent que rien ne distingue des autres torrents alpestres, bondissant à travers les gorges, écumant sur les rocs de son lit pierreux et irrégulier. Mais il est marqué par le destin.

C'est lui qui drainera tout le ruissellement du formidable château d'eau qu'est le Valais et qui, épuré dans le grand lac qu'il alimente, portera en maître à la Méditerranée le tribut de ses innombrables vassaux qui lui amènent les eaux du Jura et de la Bourgogne, des Cévennes et des Alpes.

Suivons son cours, qui s'enfonce entre les mamelons, se dérobe derrière les prés et les premières sapinières. Avec Oberwald — la forêt d'en haut — commencent les premières agglomérations humaines permanentes et anciennes, après les centres estivaux que le dernier siècle a créés près du glacier. Si les habitants, dans ce couloir qui fut un lieu de passage dès avant l'invasion alémanique, ont perdu leur costume traditionnel, les maisons



restent, témoins d'un passé qui plonge dans la nuit des temps. Le Germain conquérant a imposé ici sa langue à des populations clairsemées, voilà peut-être un millénaire, mais il n'a pas touché à la maison, car celle-ci est identique dans les vallées qui parlent allemand et dans celles, demeurées romanes, d'Anniviers et d'Hérens, qu'il n'a pas touchées. Tout au plus a-t-il apporté quelque élément psychologique, par exemple le goût de la fleur qui orne ici les fenêtres comme au pays bernois.

De loin, on ne voit que des groupes allongés de toits gris, bas, à deux pentes, et des murs bruns qui dévalent autour d'un clocher pointu ou s'étirent dans une cuvette gazonnée. De près, on détaille les soubassements de pierre et la charpente de mélèze, rougie puis noircie au grand air, mal équarrie, mal rabotée. Ni peinture, ni revêtement : les poutres ressortent à l'extérieur et les planches débordent souvent la façade en saillies mal égalisées. Rudes et archaïques demeures, qui se sont tout de même peu à peu affinées si on les compare au type de construction primitif. Celui-ci est réservé depuis longtemps aux humbles chalets sur plan carré, entièrement en bois, construits sur pilotis avec d'énormes pierres plates, donnant l'apparence de pieds en champignons, aux quatre angles : disposition ingénieuse, qui met la récolte à l'abri des rongeurs, mais qui dut être adoptée, à l'origine, pour donner libre passage aux eaux courantes, surtout pendant la fonte des neiges. Aujourd'hui ces pittoresques cahutes ne servent plus que de fenils, ou, dans les alpages, de séjour d'été aux bergers. Regardons-les avec respect : c'est la plus ancienne maison alpestre, celle dont les Ligures peut-être héritèrent de leurs obscurs devanciers, celle qu'éleva le génie de l'homme, lorsque notre ancêtre quitta les grottes et les palafittes pour se construire une demeure fixe sur la terre ferme.

La vallée s'élargit lentement, les villages se multiplient et grandissent. Fiesch, au pied d'une butte qui domine un double confluent, fait déjà figure de bourg. Quelques maisons blanches jettent ici une note de modernisme : le tourisme a passé par là ; c'est la première villégiature estivale de quelque importance. Car c'est d'ici qu'on fait l'ascension de l'Eggishorn, un des plus beaux belvédères naturels des Alpes : cette cime splendide de 2.934 m., écaillée de neige par les plus chauds étés, domine la puissante coulée du glacier d'Aletsch, le plus grand des Alpes, face au chaos prodigieux, aiguilles sombres et dômes blancs, des



Phot. Kern.

LOUÈCHE-VILLE ET LA VALLÉE DU RHÔNE



géants des Alpes bernoises, la Corne d'Aletsch (Aletschhorn), le diadème de la Vierge (Jungfrau), le capuchon du Moine (Mönch), l'Eiger revêché. A gauche se prolonge en pente douce, jusqu'à la hauteur de Brigue, l'énorme remblai gazonné de la moraine d'Aletsch, que la violette alpestre, en juillet, foulée par les troupeaux, embaume de son subtil arôme. Et, en arrière, s'approfondit la vallée du Rhône, qui s'enfonce et fuit toute droite vers les lointains violets.

En contre-bas de l'Eggishorn, au flanc et au ras du glacier, se blottit, tout menu entre des colosses de roc et de glace, l'étrange lac de Mærjelen. C'est un paysage polaire. De minces banquises flottent sur l'eau verte ; le fond est barré par un mur de glace crevassé, dont un pan, de temps à autre, se détache pour aller au lac.

Toujours encaissé entre prés et bois, le Rhône s'engouffre vers un palier inférieur, contournant la terrasse que festonnent la route et la voie ferrée devant Grengiols. Et les trois chemins, d'eau, de terre et de fer, s'accompagnent de nouveau, suivis bientôt d'un quatrième ruban : c'est le *bisse*, interminable aqueduc de bois, le *bisse*, personnage important de ce Valais paradoxal qui regorge d'eau dans les vallées et les criques, tandis que les pentes exposées au midi, tout le long du Rhône, de Brigue en aval, sont calcinées par un implacable soleil. Le travail de l'homme est allé chercher l'eau où elle surabonde, pour la distribuer où elle manque et y apporter la vie. Avec quels soins sont entretenus ces bisses ! Depuis des siècles, à quels réglemens méticuleux ont-ils donné lieu, affirmant, dans ce pays si individualiste, la solidarité de l'homme en face de la nature hostile !

Brigue est la première ville du Rhône. Toute petite ville encore, et bien montagnarde, mais que le voisinage de l'Italie éclaire d'un sourire. Un reflet de l'art italien a passé sur le portique de l'église, comme sur la tour en saillie de l'hôtel de ville, mais plus encore dans la cour du château, où arcades et loggias superposées évoquent la Renaissance lombarde qui vint adoucir la rudesse des tours féodales, coiffées de bulbes comme des clochers tyroliens.

C'est le Simplon qui a créé Brigue. Le château fort, noyau de l'agglomération, fut construit pour garder le col, le seul col facilement praticable qui reliait le haut Valais à l'Italie : deux mille mètres d'altitude, une passe libre de neige pendant trois mois, c'est un jeu pour des montagnards habitués aux pentes escarpées, aux rocs et aux glaces. Les Romains y établirent une voie militaire, dont on a retrouvé des vestiges. Plus tard, on y éleva un poste fortifié, des entrepôts, un hospice religieux, qui, rebâti à plusieurs reprises, a gardé la tradition, dont on abuse parfois, d'héberger les voyageurs. Napoléon, après Marengo, décida la construction de la route actuelle, la plus belle des Alpes avec celle du Stelvio, par la variété et la magnificence des paysages qu'elle offre sur ses deux versants.

Et voici, un siècle plus tard, exactement année pour année — 1805, 1905 — la voie ferrée, perçant, après sept ans de travaux, le massif du Simplon par un tunnel de cinq lieues

— le plus long de l'Europe, — plaçant Brigue sur la grande "directe" Paris-Milan. Quelques années encore, et la ligne du Lötschberg, greffée à Brigue sur la précédente, amenait à cette grande artère un nouvel affluent, chargé du trafic de l'Est français et du pays bernois. Puis c'est la ligne de la Furka, surtout touristique, le percement de la seconde galerie du Simplon, l'électrification de la grande voie. Brigue, gare internationale, est désormais un grand nœud de voies ferrées. Les ouvriers italiens qui les ont construites ont élevé, sur l'autre rive du Rhône, à la suite de Naters, un village, coloré et bruyant, de maisonnettes sommaires, vrai coin de banlieue napolitaine transplanté en plein Valais.

Brigue mérite de figurer dans les fastes de l'aviation. C'est de là que s'éleva Chavez, en 1910, pour tenter et réussir la première traversée des Alpes en aéroplane : victorieux, mais terrassé par les trop brusques changements d'altitude, le pilote qui avait su éviter les écueils



Phot. E. Gos.

TYPE DE GUIDE VALAISAN





Phot. Kern.

#### SAXON ET LA VALLÉE DU RHÔNE

des pics, la trahison des vents, le piège du lac, s'abattit près de Domodossola, à trente mètres du sol, impuissant à donner le mouvement suprême qui l'eût sauvé.

Au delà de Brigue, la vallée s'aplanit. Gonflé par de nombreux torrents, le Rhône, toujours impétueux, mais régulier, a déjà la largeur d'une belle rivière. Pour le paysan, c'est encore plutôt un ennemi qu'un auxiliaire. Écueils et bas-fonds s'opposent au flottage régulier ; la moindre navigation y est impossible. Les crues les plus faibles seraient désastreuses pour le riverain, sans les travaux de défense qui ont été récemment refaits. Muselé, mais non dompté, le fleuve traverse désormais, sans les endommager, les riches cultures qui s'échelonnent jusqu'au lac.

En face du ruban de la voie ferrée qui prend en écharpe la montagne, au flanc des ardoises enclouées, pour monter vers le tunnel du Lötschberg, Viège commande le débouché d'une des vallées les plus grandioses, qui bifurque bientôt en fourche, à Stalden, à l'est vers Saas et le Mont-Rose, à l'ouest vers Zermatt et le Cervin. Le splendide cirque glaciaire des Mischabels, qu'illumine le soleil levant, couronne Saas-Fee. Plus haut, d'autres glaciers s'éboulent, du Weisshorn vers le petit lac de Mattmark ; au-dessus, l'échancrure, souvent voilée de nuages, du Monte Moro, découvre vers l'Italie une prodigieuse perspective sur le Mont-Rose surplombant à pic l'entonnoir au fond duquel se blottit Macugnaga.

Zermatt est une des plus célèbres stations d'alpinistes, véritable lieu sacré pour les fervents de la montagne qui viennent méditer sur les humbles tombes du petit cimetière, où reposent tant de victimes de l'Alpe enchanteresse, mais implacable dans ses colères.

Le point de mire est, ici, le Cervin, fascinant et mystérieux, dont le bec d'aigle, redressé en défi, déchire les nuages, troue l'azur ou disparaît dans le brouillard, majestueux quand il se drape de neige fraîche, fantomatique quand il s'estompe au clair de lune. De tous les grands pics, il resta le plus longtemps inviolé : la catastrophe qui, le 15 juillet 1865, lors de la première ascension, entraîna à l'abîme quatre compagnons de Whymper, acheva de le ceindre d'une auréole tragique. Et pourtant l'homme est parvenu à dompter le colosse.

Un hôtel s'élève aujourd'hui sur son épaule, à trois mille trois cents mètres d'altitude, et l'industriel belge Solvay, par reconnaissance envers la montagne qui l'avait guéri, a fait





Phot. E. Gos.

DANS LES ALPES VALAISANNES : UN BISSE

édifier, en 1918, sur sa tête même, à plus de quatre mille mètres, un refuge hardi qui permet aux grimpeurs de faire halte avant le dernier effort, ou de se garer de l'orage imprévu. Sur la cime même, les guides de Valtournanche ont dressé, en 1902, une croix de fer, comme pour exorciser les forces mauvaises du géant de pierre.

Le rail qui monte à Zermatt, à travers des gorges ruisselantes de cascades, est prolongé par le funiculaire du Gornergrat. Par une montée douce entre forêts puis alpages, le voyageur débouche soudain dans un éblouissant panorama de neiges éternelles qui, par delà la coulée du glacier supérieur de Gorner, ouaté d'hermine, dresse la houle figée des géants alpins tout proches, du Mont-Rose arrondi au Breithorn anguleux où tonne l'avalanche.

Fait remarquable en Suisse : la population rurale est ici très arriérée, méfiante et routinière. L'hôtellerie a été développée par des commerçants de Viège ou de Genève. Chaque progrès s'est heurté à la résistance bornée des indigènes, aux yeux de qui la route devait arrêter le commerce des mulets et les refuges faire du tort aux guides. Par contre, ces rudes montagnards sont réputés pour la fidélité à la parole donnée, car la plupart d'entre eux pratiquent le métier de guide. De

vieux costumes féminins, très curieux, qu'on ne sort que pour les cérémonies, sont jalousement conservés ; en temps ordinaire les paysannes se coiffent de mouchoirs aux couleurs voyantes, qui rappellent l'Italie voisine.

La vallée de Tourtemagne au sud — opulentes sapinières au fond desquelles est suspendu un glacier — au nord celle de Loèche marquent les limites extrêmes de la germanisation, qui fit son plein à la Renaissance.

La ville de Loèche, jadis Loèche-la-Forte, encore toute féodale d'aspect, domine la voie ferrée du haut des murs revêches de son ancien château épiscopal. La petite vallée, toute en dégringolée, de la Dala, bute contre le prodigieux escarpement de la Gemmi. Un col ? non, une haute terrasse qui s'effondre, tranchée à vif, sur le Valais ; une muraille qu'escalade le sentier vertigineux, virevoltant, s'accrochant aux saillies, suspendu sur le vide. Au pied, jaillissent les sources sulfatées, jadis utilisées par les Romains, abandonnées, puis retrouvées, dit-on, par des chasseurs au XI<sup>e</sup> siècle, et qui ont créé la station thermale de Loèche. Cure pittoresque, nécessitant une immersion prolongée dans la piscine, où les malades lisent, jouent, voire déjeunent sur des planchettes flottantes.

Nulle part l'opposition des altitudes et des contrastes ne s'affirme mieux qu'entre Sierre et Montana. Sierre bilingue, aux vieilles maisons seigneuriales à pignon, coquette, colorée, riante, a pu être surnommée la Nice du Valais. C'est le point le plus chaud et le plus sec, où les frimas sont inconnus. Sur les coteaux exposés au midi mûrissent le blond fendant, le capiteux malvoisie qu'Edouard Rod a chanté, dans " Là-Haut ", en proses savoureuses. Et, au-dessus, mais tout proche, surplombant la vallée du Rhône de près de mille mètres, Montana prête tout l'hiver aux sportifs ses patinoires et ses pistes de neige, aux malades le réconfort de l'altitude et son soleil guérisseur.

Sion est la métropole naturelle du Valais. Ramuz l'a campée en deux traits de plume :

« Une ville vient. Deux grandes épines de roc sont à côté ; déjà elles portaient, déjà elles avaient chacune sa couronne de pierres bâties, l'une le château fort du seigneur, l'autre la maison de Dieu. »

L'église perchée sur le roc, Notre-Dame de Valère, est l'ancienne cathédrale, mi-romane, mi-gothique, avec des vestiges du temple païen qu'elle remplaça. Vénérable aussi, la





Phot. E. Got.

#### SION

cathédrale urbaine a un clocher carolingien, le doyen des clochers suisses, et d'anciennes fresques. La ville est claire et gaie, d'aspect moderne. Mais les rocs voisins rappellent le passé. Tourbillon, avec un escalier de pierre, est une saisissante évocation médiévale ; en aval, voici les ruines des castels de la Soie et de Montorge : un hérissément de forts pour défendre l'évêque.

Le Valais, on l'a vu, est un canton bilingue : image de la Suisse. Populations de langue allemande et française vivent côte à côte, dans une parfaite tolérance et bonne harmonie. La Suisse a résolu, au mieux de tous les intérêts et de la façon la plus simple, ce problème des nationalités qui a trop souvent ensanglanté l'Europe. Au lieu « de détruire, par une persécution hypocrite ou brutale, l'originalité des groupements les moins forts, de mettre aux prises les groupements ethniques dans une rage de suprématie ou de destruction, la Suisse les réconcilie dans le respect mutuel de leur liberté. » Ainsi jugeait le philosophe Gabriel Séailles, en pleine guerre. (Discours prononcé au Locle, le 17 juin 1916).

Toute l'histoire du Valais se concentre à Sion. Histoire faite surtout de querelles intérieures et auxquelles ne participa guère l'étranger, après les invasions qui amenèrent les Gaulois, puis les Romains par la trouée d'aval, enfin les Alamans par la brèche d'amont. Le pouvoir fut concentré de bonne heure entre les mains de l'évêque de Sion, qui lutta quelque temps contre la dynastie de Savoie et finit par l'expulser du Valais. Ce petit état



Phot. Kerr.

#### SION : L'ÉGLISE DE VALÈRE





Phot. Boissonnas.

# MARTIGNY

théocratique, allié mais indépendant de la Confédération helvétique, dura jusqu'à la tourmente révolutionnaire, pour être incorporé ensuite à la Suisse. Mais l'empreinte est restée, et le Valais demeure encore très religieux et très catholique, profondément attaché à ses traditions.



Phot. Perrochet.

# SEMBRANCHER





Phot. Kern.

#### LE LAC DE FULLY ET LE GRAND-COMBIN

On ne saurait mieux en juger qu'en parcourant les sillons parallèles d'Anniviers et d'Hérens. A l'extrémité du monde roman, ce sont les deux vallées les plus archaïques du Valais, de la Suisse, peut-être de toutes les Alpes. Anniviers surtout nous donne le spectacle étrange d'un nomadisme saisonnier conservé en plein XX<sup>e</sup> siècle : il y a des villages d'été, d'hiver et de demi-saison ; toute la population se déplace pour aller semer en bas et tailler la vigne, remonte pour couper le foin, redescend pour vendanger et rentrer les récoltes. Les costumes féminins sont très particuliers : des jeunes aux vieilles, toutes arborent cette invraisemblable tour noire gaufree, semblable, de loin, à un vieux gibus cabossé, aux bords étroits.

Dans la vallée d'Hérens, dès le jeune âge, fillettes et garçonnets, jusqu'à sept ou huit ans, sont engouffrés dans la longue robe de laine, filée et tissée par la mère, sans oublier la petite clochette dans le dos qui permettrait de les retrouver — comme le bétail — au cas où ils s'égareraient dans la montagne. Le beau sexe, qui ne se pique pas d'élégance, a cependant une coiffure plus seyante que chez le voisin : de larges chapeaux plats, les uns en feutre, les autres en paille, ceux-ci relevés à l'avant et à l'arrière, rappelant les "deux bonjours" du Bourbonnais. Les femmes montent à mulet comme les hommes, et emmènent aux champs, quand on part pour la journée, les tout petits, dont le berceau de bois est solidement amarré au flanc de la bonne bête qui tanguer



Phot. E. Gos.

#### LA CASCADE DE PISSEVACHE





Phot. E. Gos.

#### LES DENTS DU MIDI AU COUCHER DU SOLEIL

comme une barque. Population douce, hospitalière, encore un peu défiante, craintive surtout, se déroband aux indiscretions de l'étranger comme à l'objectif du photographe. Toujours le même cadre de prés et d'alpages, de sapins et mélèzes, avec la coulée glaciaire aux sources du torrent. Mais l'homme offre, ici encore, plus d'intérêt que la nature.

En aval de Sion, les coteaux de vignes ourlent au nord, en contre-bas des hautes cimes, la longue et étroite plaine couverte de céréales et de cultures maraîchères.

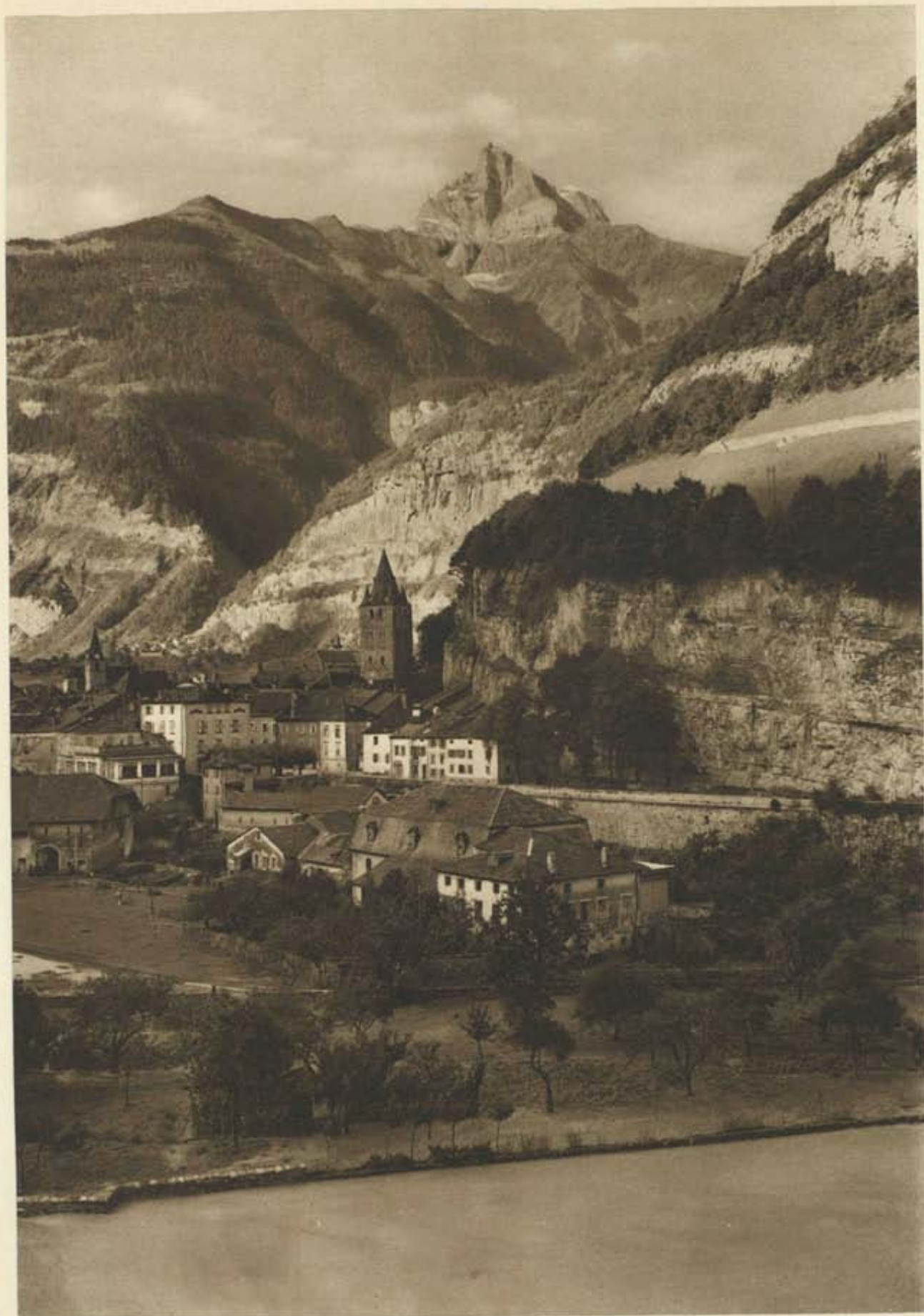
L'emprise de l'homme s'affirme de plus en plus. Les premières usines électro-chimiques apparaissent à Gampel, à Chippis ; elles deviennent plus nombreuses aux abords de Martigny.

On fabrique le carbure de calcium, l'aluminium, les cyanamides. Et voici les installations hydro-électriques qui fournissent la force motrice des voies ferrées ou l'éclairage, à Fully, où la différence de niveau dépasse mille mètres, à Barberine et Vernayaz, où les chemins de fer fédéraux ont dépensé près de cent millions pour alimenter l'électrification de la ligne Lausanne-Brigue, ici captant le Trient, là formant un lac artificiel par un formidable barrage, ailleurs pour le Lœtschberg et les différentes lignes de montagne, au Bois-Noir, près de Saint-Maurice, pour éclairer Lausanne. Le paysage en souffre, encore que les environs immédiats du Rhône n'offrent pas de beautés de premier ordre et qu'on se soit efforcé, en général, de déparer le moins possible les beaux sites. Mais le progrès est implacable, et l'énergie humaine asservissant les forces de la nature à ses fins a aussi sa grandeur.

Martigny, qui fait pendant à Brigue, se trouve également à un carrefour de routes, plus nombreuses même, et pendant longtemps plus importantes. A ce coude du Rhône, qui s'infléchit devant les contreforts avancés du Mont-Blanc pour remonter vers le nord, convergent quatre vallées, dont celles des trois Dranses, en éventail, conjuguées deux par deux à Orsières puis à Sembrancher. Et, un peu en aval, celle du Trient. Deux seulement sont de grandes voies de passage.

Tandis que les Dranses symétriques de Bagnes et de Ferret, préférées des touristes par leurs paysages grandioses de forêts, de cascades et de glaciers, descendent de cirques fermés qui ménagent d'assez difficiles passages vers l'Italie, au centre la route du Grand-Saint-Bernard, ancienne voie romaine de Milan à Mayence, fut fréquentée dès l'aube de l'histoire.





Phot. Boissonas.

SAINT-MAURICE, LE RHÔNE ET LES DENTS DU MIDI



Saint Bernard de Menthon, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, y fonda un hospice pour héberger pèlerins et voyageurs ; agrandi et reconstruit plus d'une fois, cet hospice, qui appartient à l'ordre des Augustiniens comme celui du Simplon, est justement célèbre par les services qu'il a rendus ; des chiens de montagne aident les moines à retrouver les voyageurs égarés dans la neige. Toute la vallée, coupée de défilés rocheux, est âpre, dénudée, sauvage. Par là passèrent les hordes gauloises attirées par l'Italie, les légions romaines de Servius Galba, les chevaliers de Frédéric Barberousse, Bonaparte enfin, qui traversa les gorges avec quarante mille hommes et des chevaux pour fondre à l'improviste sur les Autrichiens à Marengo. Une borne milliaire romaine s'élève encore à Bourg-Saint-Pierre, près de l'hôtel où on montre le fauteuil de Napoléon... Vanité des conquêtes et des conquérants !

La route dessert aujourd'hui le passage du Grand-Saint-Bernard comme la vallée de Trient ; mais ici la voie ferrée la double, qui met le Valais en communication rapide avec Chamonix, Salvan, Finhaut, les Marécottes, agréables villages égrenant leur chapelet de maisons, sur la hauteur, au-dessus de profonds ravins, tandis que Trient est encastré entre deux cols faciles, à proximité d'un glacier débonnaire qui meurt sur le sable, sans séracs, presque sans crevasses. Du col de Balme, formant frontière avec la France, la vue plonge sur la vallée de Chamonix et prend en enfilade la perspective du massif du Mont-Blanc qui profile les chaos prodigieux de ses aiguilles et de ses dômes. Sur l'autre versant, au-dessus d'Orsières, la délicieuse oasis du lac Champex a vu se construire en quelques lustres tout un groupement d'hôtels et de villas, dans le cadre idyllique des eaux bruissantes, des sapins et des alpages où tintent les "sonnailles" des troupeaux.

Martigny, l'Octodurum des Anciens, fut, dans le Valais, le centre de l'occupation gauloise puis latine. En amont, les Gaulois qui fondèrent Sedunum (Sion) n'occupèrent que la vallée du Rhône jusqu'à Brigue sans coloniser les vallées latérales. Ici, au contraire, les types d'habitants, leur caractère accueillant et affable, comme les constructions en pierre, montrent que l'emprise gallo-romaine a pénétré anciennement et profondément le long des Dranses.

La nature a eu, par ici, des offensives terribles. Grégoire de Tours a narré l'effroyable éboulement de 563, qui broya arbres et maisons et fit déborder le Rhône. Un pan du Grammont s'effondra encore en 1584. L'avalanche de terre et de rocs descendus de la Dent du

Midi, en 1855, reste vivace dans la mémoire des montagnards. On en voit encore les décombres. « Cette ruine de la montagne, observe Lenthéric, a un aspect plus désolé que les ruines humaines. »

La vallée s'étrangle à Saint-Maurice, porte naturelle du Valais, dont le couloir, en aval, s'ouvre progressivement vers le lac. Après Sion, Saint-Maurice, avec ses maisons serrées, est la localité valaisane qui offre le caractère le plus urbain. Ce fut, jadis, le foyer et le boulevard du christianisme dans la région ; ici fut décimée, en 302, la légion thébéenne, sur l'ordre de l'empereur Maximien, pour avoir refusé de sacrifier aux dieux ; le légat Maurice, qui la commandait, subit le martyre. L'abbaye fut fondée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement du tombeau du saint. On voit encore, au-dessus de la ville, entre des rochers dont un sentier a facilité l'accès, l'ancien ermitage de Sex, dernier reste des refuges habités par les premiers anachorètes. Le monastère, près du château fort et du vieux pont, dont l'ensemble orne un site classique, popularisé par la gravure, a conservé un trésor riche en châsses et en pièces d'orfèvrerie du moyen âge : une aiguière d'or date de Charlemagne ; un vase en sardonix romain a été



Phot. E. Ges.

DENTS DU MIDI : LES DOIGTS



transformé en reliquaire à l'époque mérovingienne. Des fouilles ont fait découvrir les restes des anciennes basiliques et des tombeaux.

La rive droite appartient désormais au canton de Vaud. Villes et villages de la plaine deviennent plus coquets, plus modernes. Voici Bex, avec ses salines, dont l'eau mère est utilisée aussi pour les bains et d'où la crémaillère monte aux stations d'altitude de Gryon, Villars et Chésières, paradis hivernal des skieurs et lugeurs. A Aigle, petite ville riante, s'embranchent la vallée des Ormonts, qui descend en serpentant du cirque glaciaire des Diablerets, le dernier de la couronne du Rhône et qui, celui-ci, s'ouvre au nord. Une fois de plus, la voie ferrée a favorisé le développement du tourisme. Un souvenir de guerres religieuses s'attache encore à cette vallée, aujourd'hui si paisible : c'est ici que succomba, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la dernière résistance des catholiques vaudois. Haut juché sur les pentes exposées au midi, Leysin réserve aux malades ses sanatoria où le soleil des hautes cimes produit de vrais miracles, régénérant les tissus, surtout dans la tuberculose osseuse des enfants.

Les vieux costumes ont disparu dans ce couloir de passage comme dans l'éventail des Dranses. Mais ils ont trouvé un refuge dans la dernière vallée latérale du Valais, qui débouche sur la rive gauche du Rhône. Ce n'est pas naturellement dans le bourg industriel de Monthey, dominé par de pittoresques blocs erratiques épars à travers les châtaigneraies, qu'on ira les chercher, mais tout au fond, au pied de la Dent du Midi, à Champéry, où les femmes ne portent pas la culotte par métaphore. Elles sont habillées de longues braies, de véritables vestes masculines, haut boutonnées, avec, pour coiffures, des foulards rouges quand le soleil ne réclame pas le chapeau de paille aux rubans pendants. L'ensemble est du plus curieux effet. Quels problèmes historiques ces étranges costumes ne posent-ils pas aux ethnographes ? Celui-ci, en tout cas, n'est pas isolé : en d'autres endroits des Alpes, notamment dans la vallée de Bristen (Uri), les paysannes prennent le pantalon pour aller aux foins. Des cols faciles conduisent en Haute-Savoie, de Champéry comme de sa voisine Morgins, fière de ses "eaux rouges" ferrugineuses. La chaîne frontière s'abaisse peu à peu. La haute solitude ombragée du charmant lac Tanay paraît bien loin des usines de Vouvry. Le fond de la vallée n'est plus qu'une nappe d'alluvions.

La chaîne de l'ouest s'arrête court. Celle de l'est s'éloigne. Et voici le lac.



Phot. Kern.

LA PLAINE DU RHÔNE A SAINT-TRIPHON





LE RHÔNE PRÈS DU LAC LÉMAN

Phot. Kern.

### CHAPITRE III

# LE LÉMAN

**I**L s'ouvre, au ras du sol, vaste et fuyant comme une mer, une mer calme et sans marée, que seuls les vents soulèvent en houle. Le fleuve s'y perd à travers un delta marécageux, en saillie progressive sur les eaux ; apaisé, il glisse entre les roseaux et déverse le long sillon de son limon jaune, qui s'étire au loin, parmi la limpidité de l'onde. De là, la ligne d'horizon est tirée sur l'eau, comme en mer.

Qu'on gravisse les pentes abruptes qui encadrent ici le lac à peu de distance, et le spectacle change. L'eau, qui paraissait infinie, se rétrécit, s'encaisse en bassin. Assis sous l'ombelle penchée et mal ouverte d'un de ces pins que Ramuz a si joliment campés, relisons la page du *Chant de notre Rhône*, où l'écrivain romand, en une langue familière et savoureuse, met en relief les effets de perspective brutale, — notations papillotantes comme des touches de peintre impressionniste :

« Un bateau à vapeur fait une grosse fumée, le canot à rames est au milieu d'une espèce de tache d'huile.

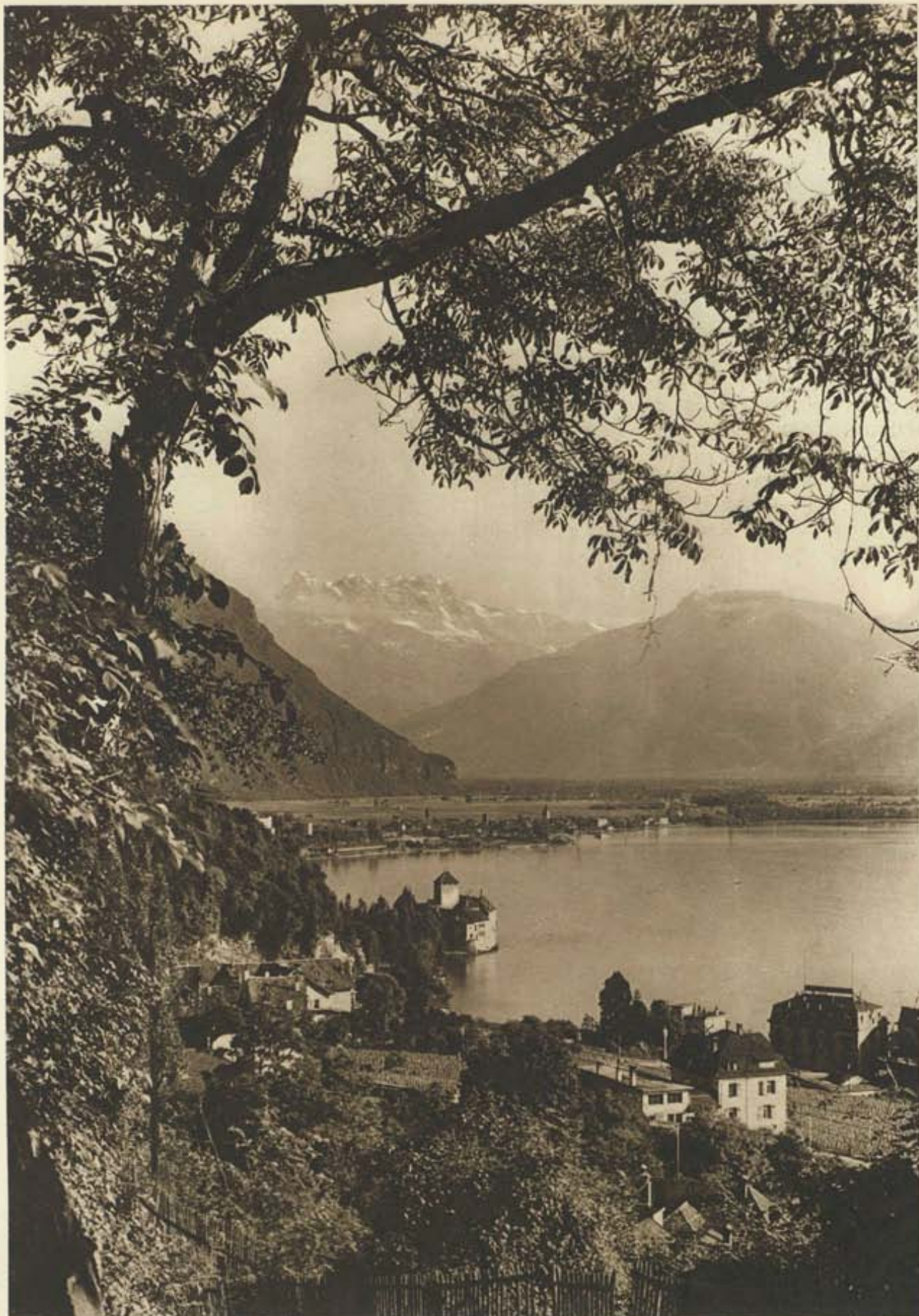
« Au milieu d'une tache d'un gris luisant est le tout petit canot noir, les peupliers au bord de l'eau penchant du côté droit par un effet de perspective.

« Le lac monte devant vous comme la pente d'un pâturage, les perspectives des murs basculent, cette barque à voile est en haut d'un toit, cet autre toit pend dans rien du tout.

« Ici est notre Méditerranée à nous ; ici est une petite mer intérieure avant la grande. »

Cette mer a, sinon ses marées, du moins ses mouvements rythmiques. En dehors du courant de fond qui entraîne les eaux vers Genève, des crues et décrues de saison, le lac





Phot. Kern.

LE CHÂTEAU DE CHILLON



est parcouru par de curieuses vagues d'oscillation diurne, qui le traversent en long et en large, et auxquelles les Genevois ont donné le nom de *seiches*. Même par les jours les plus calmes, le repos de l'eau n'est qu'apparent : elle est en perpétuel mouvement, comme la vie.

Sous la garde sévère des cimes déchiquetées et crénelées, Tours de Mayen et d'Aï, Dents de Naye, de Jaman, qui arrêtent toutes les offensives de la bise et s'abaissent vers Vevey en amollissant leurs contours, les habitations se sont groupées et serrées frileusement entre lac et montagne. Depuis un siècle, l'étranger est venu, attiré par le site et le climat. Toute une Riviera lacustre, parée et fleurie, s'est développée, prolongée par les villages de vigneron, au ras de l'eau ou à mi-côte. Il faut contempler dans son ensemble, avec Ramuz, de l'autre rive et d'un peu haut, ces taches jaunes, ces taches brunes, ces taches rouges, « tout ce cercle habité, cette circonférence d'hommes, ces petits toits partout mirés dans l'eau, ces villages entiers mirés quand ils pendent dans le néant, comme à un fil, les jours de brume. »

Villeneuve est le premier grain, et le plus humble, de ce chapelet d'agglomérations. Un peu à l'écart, le tourisme ne l'a pas encore touchée. Là s'est retiré, dans une modeste villa, Romain Rolland, le plus européen des écrivains français vivants, qui s'éleva, pendant la guerre, au-dessus de la mêlée, pour faire entendre la grande voix, si méconnue, de la fraternité humaine. Ses appels à la réconciliation des peuples seront-ils entendus dans un siècle de fer qui rejette, comme les invasions du temps des ermites, le sage à la solitude de la montagne ?

Un groupe de tours crénelées, coiffées de petites pyramides brunes, qui tourne au lac le dos rèche et nu d'un mur doré par le soleil : le château de Chillon nous ramène au souvenir d'autres guerres. La sinistre chambre de la torture avec le pilier auquel étaient attachés les prévenus, le gibet et la pierre du cachot sur laquelle les condamnés passaient leur dernière nuit, rappellent les plus sombres jours du moyen âge. Du plus beau gothique, il a été restauré avec un sens archéologique très sûr, non sans que la crudité des réfections et du crépissage trop neufs fassent regretter la patine des murailles rongées de lierre et la poésie des ruines vierges.

Ce qui attire ici les visiteurs, c'est moins la beauté des voûtes sur croisées d'ogives et des colonnes, les cheminées monumentales, le plafond du XV<sup>e</sup> siècle qui orne la salle de justice avec les belles stalles, contemporaines de Saint Louis, transportées de la cathédrale de Lausanne, c'est moins l'architecture et l'ornementation que la prison où gémit le prieur Bonivard, attaché à un pilier pendant quatre ans. Byron a conféré une célébrité mondiale à cet épisode dramatique de l'indépendance suisse. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les ambitieux comtes de Savoie avaient pris pied sur la rive helvétique ; ils marquèrent leur emprise par la construction du château, forteresse et prison d'état. La lutte dura trois cents ans. Héros de l'indépendance, livré à l'oppresseur par des bandits, Bonivard fut délivré, en 1536, par les Bernois, qui refoulèrent définitivement la maison de Savoie sur l'autre rive, à peu près au moment où les évêques de Sion libéraient le Valais de ce même turbulent voisin.

Dans le cachot de Bonivard, que de noms célèbres creusés ou inscrits sur la pierre : Byron, Victor Hugo, Georges Sand et tant d'autres. Tout le romantisme est venu ici, après son précurseur Rousseau. Ces rives ont vu rêver Lamartine, Shelley, Dumas père, Michelet, hôte de son ami Edgard Quinet, qui se réfugia, après le 2 décembre, à Veytaux. Époque de la Suisse romantique et inconnue au monde, où l'on éprouvait la joie de découvrir une vallée, un château, où le naturaliste Agassiz revenait émerveillé d'un voyage d'exploration dans le Valais et révélait Zermatt et ses glaciers à l'Europe, comme on nous révèle aujourd'hui le massif de l'Everest... Mais la montagne garde toujours des secrets. Combien ne reste-t-il pas, aujourd'hui encore, de recoins ignorés, même en Suisse ?

Contraste complet : à quelques pas de Chillon, Territet et Montreux nous jettent en plein modernisme, mais un modernisme qui a su s'adapter à la nature au lieu de la gâcher, en tirer parti, et l'embellir s'il se peut. Une guirlande d'hôtels luxueux, de pensions avenantes, de maisons de plaisance de style suisse ou italien — terrasses blanches, toits pointus, stores jaunes et roses, volets verts, balcons fleuris — s'échelonnent sur les hauteurs, entre jardins et parcs, en déroulant leurs parterres en bordure du lac.





LES PLÉIADES.

Phot. Kern.

En quelques lustres, Montreux et sa sœur jumelle se sont développés avec une rapidité américaine : palaces, hôtels, villas, sont sortis de terre, au milieu de luxuriants jardins improvisés, où l'on a amené et transplanté, à grands frais, palmiers, eucalyptus, caoutchoucs géants et autres arbres du Midi, qui donnent l'illusion de parcs séculaires. De magnifiques promenades, entre un ruissellement de fleurs constamment renouvelées, bordent le lac où musent les cygnes blancs au long cou flexueux.

Plus paisible et moins transformé, Clarens a gardé la plupart des frais ombrages qui avaient séduit Jean-Jacques, bien que le fameux bosquet de Julie ait été détruit pour faire place au château des Crêtes. Dans le cimetière dont la terrasse domine le lac, au pied d'un coq gaulois, un soldat français expirant envoie un suprême baiser d'adieu aux montagnes de France : émouvant monument du sculpteur belge Callie, en souvenir de ses camarades français et belges, rapatriés d'Allemagne pendant la guerre, qui décédèrent avant l'armistice.

C'est de là qu'il faut contempler le magnifique fond du lac, où s'ouvre, entre la crête anguleuse d'Aï et les croupes savoyardes dominées par la Dent d'Oche, la trouée du Rhône fuyant vers le socle violet, plus lointain, de la Dent du Midi, diadémée de neige. Délicieusement menue, la petite île de Salagnon — une villa italienne toute blanche, entourée de peupliers — semble flotter comme un bouchon sur le lac.

Vevey, qui fut, sur la côte, le premier rendez-vous des étrangers, est une petite ville ancienne qui a su se rajeunir sans renier ses traditions et son passé.

Son importance au moyen âge est attestée par sa belle église Saint-Martin, dont d'élégants clochetons flanquent la tour carrée, et aussi par les pittoresques débris des tours de Peilz, encastrées dans une ferme pacifique où picorent les poules. Le commerce, la viticulture surtout, firent sa prospérité. La puissante confrérie des vigneron qui a gardé son organisation et son originalité, donne depuis deux siècles, tous les quinze ou vingt ans, une fête champêtre célèbre, brillante de costumes anciens et d'évocations mythologiques, sur la grande place bordée de maisons à pignons, où se tenaient jadis les assemblées populaires. La dernière a eu lieu au début d'août 1927.

Vevey est aussi un des centres les plus actifs de la chocolaterie suisse, aux exquis



produits lactés, fort éprouvée par la guerre, mais qui se relève peu à peu, et de la fabrication du lait condensé.

L'animation, la circulation est intense. Le tramway double, sur la côte, la voie ferrée, sans enlever les clients du vapeur. Un réseau serré de rails — à voie normale ou étroite, à crémaillère ou funiculaires, suivant les besoins — dessert tout l'arrière-pays, de Territet à Vevey et à Lausanne, s'enrubannant au flanc des pentes, s'insinuant le long des vallées : c'est Glion, serré autour de sa flèche effilée sur le rebord de sa haute terrasse ; au-dessus, le belvédère de Caux, rendez-vous des sportifs du monde entier ; plus haut encore, l'éperon des Rochers de Naye, d'où la vue plonge sur le lac approfondi très bas. Une brochette de petits wagons clairs, lustrés, couleur de pervenche et de citron, défile de temps en temps — avant de s'engouffrer dans le tunnel qui les conduit en Gruyère — sur les pâturages un peu en retrait des Avants, constellés, au printemps, d'odorants narcisses qu'on magnifie par une fête de la nature joliment païenne. Au-dessus de Vevey, ce sont les croupes des Pléiades, du Mont-Pélerin, propices aux cures d'air. Avec celui-ci commencent les grands vignobles.

Sur le vaste arc de cercle qui entoure le lac, de Villeneuve à Nyon, tout le pays de Vaud, premier de Suisse par la quantité de la récolte comme par la qualité des crûs, produit le vin blanc.

Cette contrée, qui s'appela longtemps Bourgogne transjurane, fit partie intégrante des deux royaumes de Bourgogne, fondés, le premier par les Burgondes, le second, après le démembrement de l'empire de Charlemagne. C'est bien, à tous les points de vue, la Bourgogne helvétique. Si le Vaudois, moins vif, n'a pas tous les caractères du Bourguignon, il a en commun avec celui-ci la gaieté, la cordialité, le goût des fêtes et de la bonne chère.

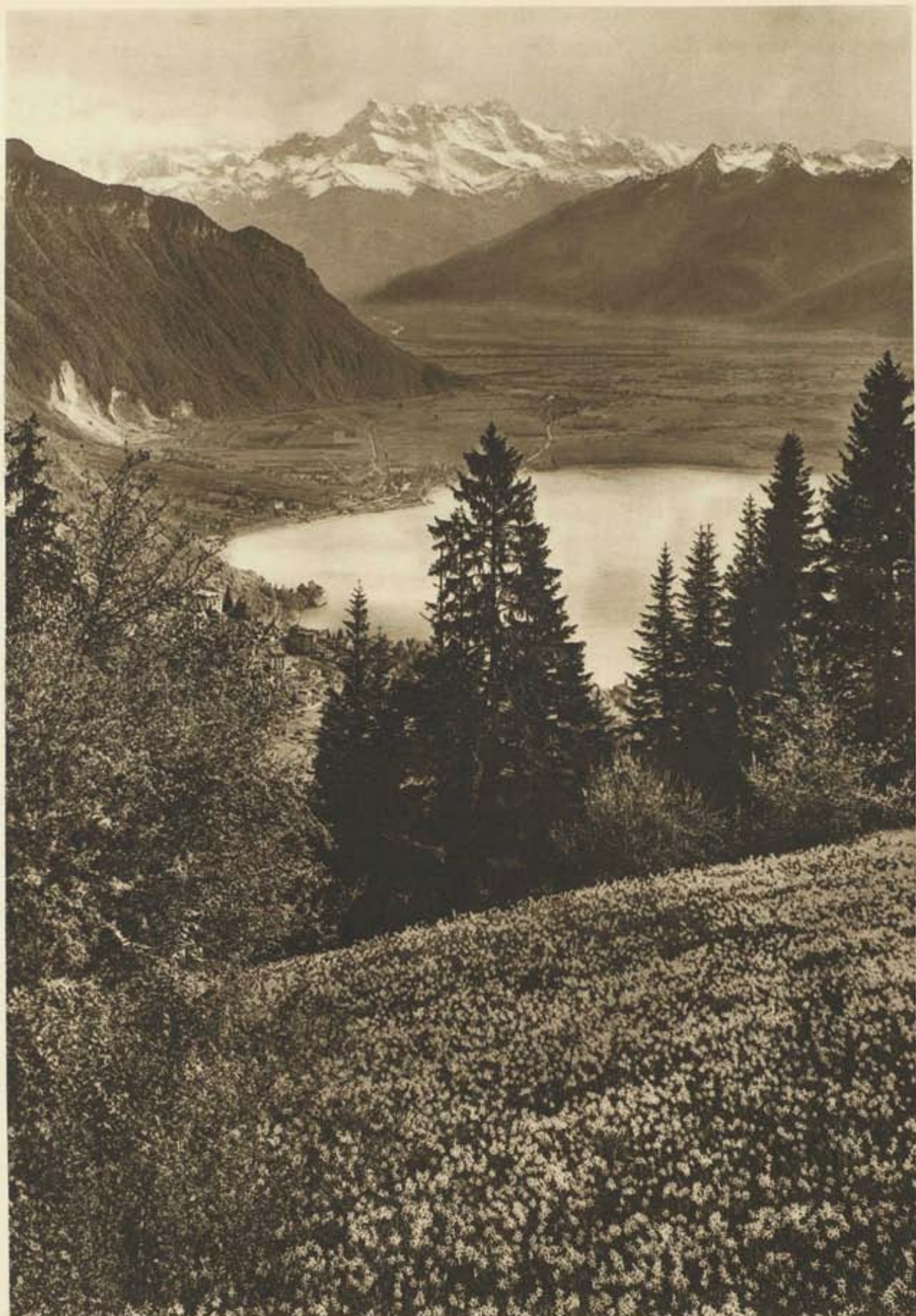
Les grands crûs, qui se groupent dans les terroirs de Lavaux et de la Côte, mûrissent sur les coteaux qui se chauffent au soleil de part et d'autre de Lausanne. Paysages idylliques de paix et de bonheur champêtre, que je n'ai jamais mieux compris, mieux goûtés qu'en cette fin d'après-midi du 29 juillet 1914, sur le bateau qui me ramenait, à l'appel de la patrie, vers la mobilisation imminente.



Phot. Kern.

TERRITET, MONTREUX, CHILLON.





UN CHAMP DE NARCISSES AU CUBLY :  
D'OÙ L'ON A UNE VUE SPLENDIDE SUR CHILLON, VILLENEUVE, LA PLAINE DU RHÔNE ET LES DENTS DU MIDI.

Phot. Kern.





Phot. Kern.

CHARDONNE SUR VEVEY ET LES DENTS DU MIDI.

Le grand bateau blanc glissait sur le lac clair, accompagné par le vol soyeux des mouettes, qui rythmaient lentement, tout près du pont, le battement de leurs longues ailes. « Reste avec nous ! » susurrail leur frémissement soyeux... Le soleil bas dorait les villages aux volets verts, blottis entre les vignes, sous la colline ou à mi-côte, près des bouquets de peupliers. Les panaches épais d'arbres séculaires ombrageaient le quai paisible de Cully. Plus loin, la locomotive du Simplon fumait à fleur d'eau ; la file des wagons ourlait les méandres de la rive, se faufilant sous les ponts et les tunnels... Et, au loin, grondait la guerre, Bellone allumait sa torche dont le brasier devait brûler plus de quatre ans, incendier des milliers de villages et de villes, dévorer des millions d'hommes.

Les deux rives du Léman se font face, semblables, sinon pareilles. La Dent d'Oche donne la réplique aux Rochers de Naye, les Voirons au Jura ; Evian regarde Montreux, Thonon sourit à Lausanne, Yvoire fait vis-à-vis à Nyon. De part et d'autre, la nature a réparti également ses faveurs : ici et là, les mêmes prairies vallonnées s'encadrent des mêmes boqueteaux ; le même soleil dore également les blés et les fruits.

Mais l'homme a tracé des frontières. Naguère encore, et depuis longtemps, la limite était peu perceptible : on la traversait sans s'en douter. C'était l'âge d'or — du franc-or. Le sinistre tocsin du 2 août 1914 a tendu sur le lac une invisible mais réelle barrière, que la paix n'abaisse que lentement, comme à regret. Les deux rives sont redevenues étrangères l'une à l'autre.

Ici, on a gardé les hommes, l'or et la joie. L'ouragan qui a épargné la rive heureuse a ravagé l'autre, décimant les plus forts, les plus beaux, ruinant les survivants, dépouillés par les oiseaux de proie qu'attirent les cataclysmes. Le peuple de la rive bénie va — affaires, parties de plaisir, rires clairs sous les tonnelles, ébattements de troupes d'écoliers — à la côte d'en face. Celle-ci reste repliée sur elle-même, boudeuse sinon jalouse. Les Savoyards ne vont en Suisse que pour des nécessités urgentes, emportent leurs provisions comme des parents pauvres, et rentrent le soir pour éviter de payer un gîte ruineux. Le déséquilibre des changes, par contre-coup, a fait longtemps le vide dans la clientèle étrangère des hôtels suisses... Sans doute, les oppositions s'effaceront, elles s'atténuent déjà. Mais les peuples oublieront-ils, une fois de plus, les vraies leçons de la guerre ?





LAVAU, RIEUX ET LES ALPES DE SAVOIE.

Phot. Kern.

C'est à Lausanne qu'il faut conduire les pessimistes. De toutes les villes suisses, c'est peut-être la plus gaie — on ne peut pas dire la plus accueillante, elles le sont toutes — mais celle dont l'atmosphère morale dégage le plus de chaleur. Nulle part les fêtes ne sont plus fréquentes, mieux organisées, plus artistiques : concours de musique, de gymnastique, de tir, matches sportifs, régates ou joutes sur le lac, fêtes fédérales, cantonales, municipales, patronales, scolaires — il est rare que, l'été, on ne trouve pas Lausanne en fête ou se préparant à une fête.

Mais Lausanne est aussi une ruche de travail. Depuis la fin du siècle dernier, la ville, en dehors de son vieux noyau, s'est rebâtie à neuf, agrandie de vastes avenues et de maisons luxueuses. C'est ici le centre du commerce des vins vaudois. Mieux encore : Lausanne est un des principaux foyers universitaires d'un pays où l'enseignement est au premier rang des préoccupations nationales, où, depuis longtemps, il n'y a plus d'illettrés. Sur une population qui n'a pas encore atteint cent mille âmes, on compte une moyenne de quinze mille élèves ou étudiants qui fréquentent les multiples établissements scolaires. Nombreux y sont les étrangers, séduits par les agréments de la situation et du climat. A côté de l'Université, logée dans le modeste palais de Rumine et que précéda l'Académie, où enseignèrent des écrivains français, Théodore de Bèze, Henri Estienne et Sainte-Beuve, sont groupés divers collèges et gymnases, écoles normales, écoles supérieures, surtout de nombreuses écoles professionnelles et techniques, les Suisses, grâce à leur esprit pratique, ayant particulièrement développé cet aspect de l'enseignement. Une des plus originales créations de ce genre est l'école hôtelière, fondée en 1893 à Ouchy, réorganisée en 1904 à Cour-Lausanne : elle entretient et perfectionne les traditions de l'hôtellerie suisse, elle a servi de modèle à des institutions analogues en France et ailleurs.

Enfin Lausanne est une ville d'art. Elle l'est d'abord par son aspect même. Dominant, un peu en recul, le lac que rehaussent les fonds étagés et dégradés des montagnes savoyardes, on dirait que Lausanne, pour mieux faire admirer le paysage à ses habitants et à ses hôtes, s'est groupée tout exprès sur les hauteurs, égrenant ses maisons et ses jardins sur les pentes de la vallée du Flon, entre les terrasses naturelles dont l'ingéniosité suisse a tiré le plus heureux parti. Un de ces belvédères couronne la colline isolée du Mont Riond ;



un autre, aménagé en promenade ombreuse, s'étale longuement devant l'ancien tribunal fédéral, sous les regards du Guillaume Tell de Mercié, hommage de reconnaissance pour l'accueil fait aux soldats de Bourbaki. Celui-ci se cache, discret, sur l'épaule de Derrière-Bourg ; celui-là sert de parvis à la cathédrale, et le plus élevé au château. Il en est partout, dans les jardins privés, comme sur la terrasse de Sauvabelin, qui domine le lac et la ville.

Au cœur d'une cité toute moderne, le vieux Lausanne, qui forme un fond si pittoresque au Grand-Pont, a gardé son cachet féodal, ses vieux escaliers couverts, son dédale de ruelles grimpantes et de maisons à pignons saillants juchés à tous les niveaux. Le lourd château fort, qui commande l'église elle-même, est coiffé d'un énorme toit pyramidal et ourlé d'une galerie à mâchicoulis que renforcent quatre échauguettes d'angle. Siège de l'évêque jusqu'à la Réforme, il est occupé aujourd'hui par le Gouvernement cantonal. Disputé par les maisons de Savoie et de Bourgogne, le pays de Vaud, on l'a vu, fut occupé par les Bernois, qui l'administrèrent du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution. Il acquit, en 1798, son autonomie, pour entrer, en 1803, sur pied d'égalité, dans la Confédération helvétique.

La cathédrale, dont on aperçoit de loin la tour carrée à clochetons, est un chef-d'œuvre du XIII<sup>e</sup> siècle, attestant encore quelques influences du style roman-bourguignon. Le portail des Apôtres est le plus beau morceau de la sculpture médiévale en Suisse : il peut rivaliser avec les porches les plus renommés ; la Mise au Tombeau surtout, par le groupement comme par l'exécution des personnages, atteste la maîtrise de l'artiste. Les belles stalles sculptées, œuvre délicate de la première Renaissance, ont été transportées en face de la chaire. Les incendies dont l'église eut à souffrir ont épargné peu de vitraux gothiques ; ceux de la belle rose ont été reconstitués avec habileté par Hosch, à la fin du siècle dernier. Saint Bernard de Menthon et le duc Victor-Amédée de Savoie y ont leur tombeau, à côté d'Othon de Grandson, tué en duel, en 1398, par un adversaire peu gentilhomme qui lui coupa les mains.

A la cathédrale se rattache un autre souvenir historique, la fin du grand schisme d'Occident, proclamée en 1449 par le Concile de Lausanne. Aux évêques et docteurs succédèrent les diplomates. Trois traités portent dans l'histoire le nom de Lausanne : celui de 1546, entre Berne et la Savoie, excluant celle-ci de la Suisse, celui de 1912, par lequel la Turquie cédait à l'Italie la Tripolitaine, et celui de 1923, qui consacrait, pour la même Turquie, la revanche rapide du traité de Sèvres, imposé au lendemain de la guerre.

Les musées sont installés dans le Palais de l'Université. Sans être très riche, celui des Beaux-Arts, fondé par le peintre Arlaud, dont une salle porte le nom, offre surtout quelques beaux portraits de l'école française du XVIII<sup>e</sup> siècle, un Largillière, deux Rigaud, un portrait présumé de Madame de Warens, et un ensemble très intéressant de la peinture suisse contemporaine : les tableaux historiques de Gleyre, les paysages bernois de Calame et de Diday, les dessins et toiles d'Émile David, le Taureau et le Paysan de Burnand, plus encore que sa Fuite de Charles le Téméraire, en sont les meilleurs morceaux.

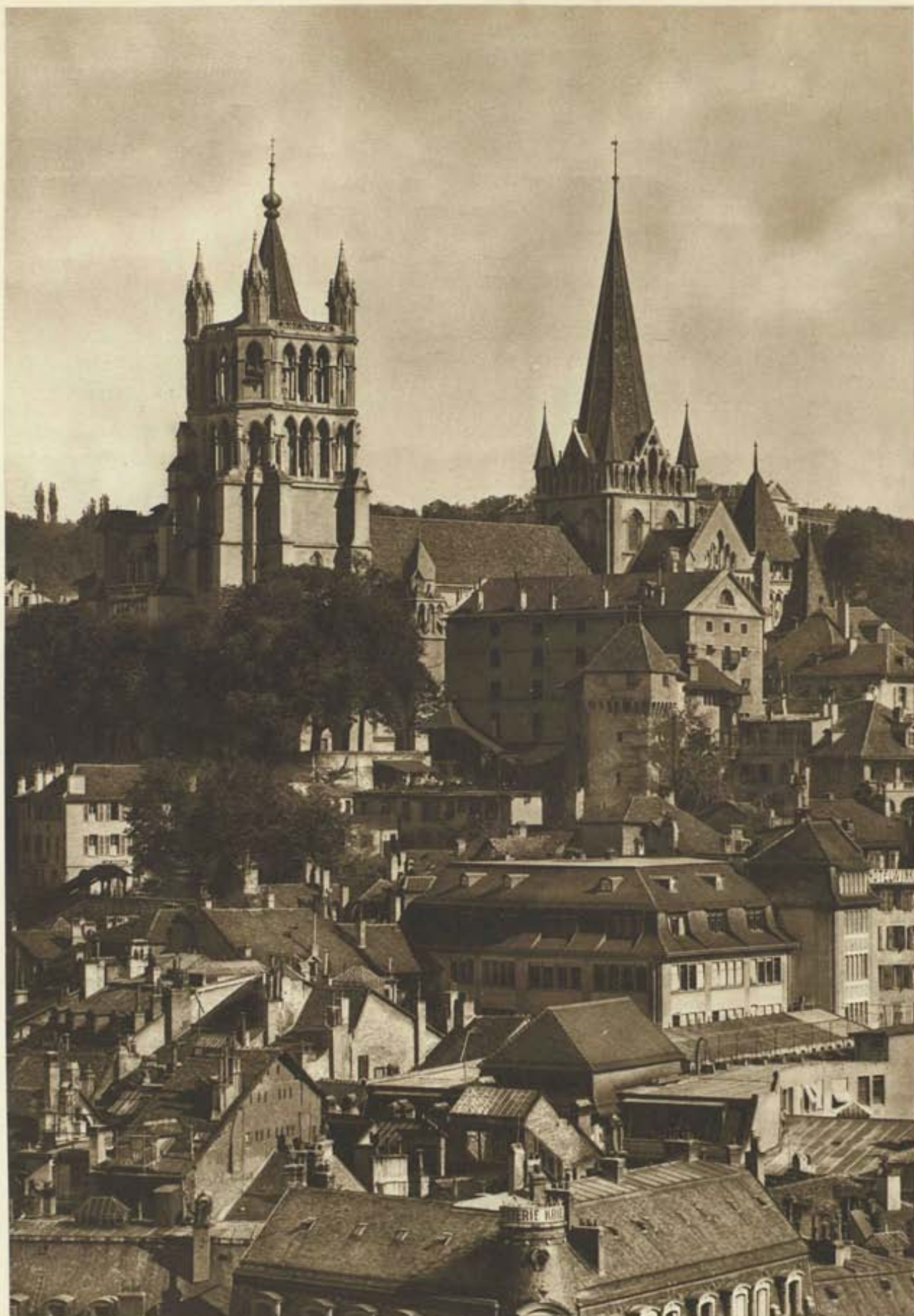
Le musée archéologique voisin, riche en verres et en bronzes antiques, nous ramène aux bords du Léman avec sa remarquable collection lacustre. Les palafittes de Morges évoquent les premières habitations que les hommes craintifs édifièrent sur pilotis en



Phot. Keen

OUCHY : LA RADE.





LAUSANNE : LA CATHÉDRALE.

Phot. Kern.





NYON.

Phot. Boissonnas.

bordure des bas-fonds du lac, dès que le retrait des glaciers eut rendu habitable le bassin supérieur du Rhône.

En quelques millénaires, combien l'homme a transformé la physionomie des rives !



LE CHÂTEAU HISTORIQUE DE COPPET.

Phot. Boissonnas.



Reprenons le vapeur à la petite ville d'Ouchy, où s'égaillent les canots de plaisance, automobiles et à rames, au coin de la terrasse ombreuse et fleurie à l'extrémité de laquelle la vénérable tour Haldimand dresse un dernier souvenir de la féodalité. Villages riants, villes modestes se succèdent parmi coteaux, prés et bosquets, qui marquent la dépression entre Alpes et Jura. Morges, qui a bien changé depuis l'époque des palafittes, se distingue par son ancien château, tout bas, avec poivrière d'angle, transformé en arsenal ; de là, par les jours clairs, on aperçoit le Mont-Blanc à travers la trouée de la Dranse. Sur la rive suisse, la longue croupe bleutée du Jura se dégage et monte lentement à l'horizon. Gardée aussi par un castel médiéval, Rolle s'est installée sous les vignobles de la Côte. Au large, un obélisque, dressé sur une petite île, rappelle la mémoire du général La Harpe, patriote vaudois, précepteur du tsar Alexandre 1<sup>er</sup>.

C'est ici que le lac atteint sa plus grande largeur. Mais il se retrécit rapidement en face du promontoire projeté par la Savoie, à la hauteur d'un seuil sous-lacustre. Nyon, une des riveraines les plus avenantes, marque l'entrée du "petit lac". Rien n'est gracieux comme le paysage du quai planté d'arbres, des maisons étagées et fleuries, du vieux château aux clochetons pointus, si décoratif. Au pied du col de Saint-Cergues (une des grandes voies de passage du Jura, que franchit aujourd'hui le chemin de fer), l'importance de la situation n'avait pas échappé aux Helvètes qui fondèrent la ville, la "nouvelle citadelle", Noviodunum.

Près de Nyon, entre les peupliers, le château de Prangins pointe ses toits roux au-dessus des nobles portes cintrées construites par le XVIII<sup>e</sup> siècle intellectuel et cosmopolite. Il fut acheté par le dernier des Napoléons couronnés, qui perdit son trône pour avoir trop courtisé Bellone. Le dernier empereur des Habsbourg — l'histoire a des rencontres étranges ! — vint, déchu, pendant deux ans, y prendre une retraite qui pouvait être heureuse, si Pyrrhus avait écouté Cinéas au lieu de l'ambition, personnifiée, une fois de plus, par une femme. Il laissa le bonheur incompris de la rive bénie, pour partir vers l'aventure, l'exil, la mort.

Plus austère que la côte suisse, moins riche et moins peuplée, mais plus fraîche l'été, la côte savoyarde est suivie aussi, sur une grande partie de son parcours, par la voie ferrée. Remontant un petit torrent, la frontière, entre Savoie et Valais, puis entre France et Suisse, a, depuis plusieurs siècles, coupé arbitrairement en deux le village de Saint-Gingolph. Le rivage devient escarpé. Rousseau, Byron et Lamartine ont chanté les rochers de Meillerie. Hélas ! jamais paysage célèbre ne m'a causé tant de déception. Du lac, un amas de maisonnettes sordides semble un village de chiffonniers. Quant aux rochers, ils sont réduits aujourd'hui à une carrière, accompagnée d'éboulis sableux. Le site a été gâché. Mais l'imagination romantique n'a-t-elle point sa part de responsabilité dans notre désillusion ?

Le décor change, du tout au tout, à Evian. Cette ville d'eaux, mise en valeur jadis par les Romains qui lui ont donné son nom, est aujourd'hui, avec Aix-les-Bains, la plus fastueuse villégiature, la plus élégante, la plus chère aussi (noblesse se paie !), non seulement de la Savoie, mais de toutes les Alpes françaises. La grande vogue dont a bénéficié Evian depuis la guerre, comme les prix majestueux de ses palaces, ont fait dire plaisamment que c'était la ville d'eaux des nouveaux riches, qui venaient y réparer leurs excès alimentaires. Si l'on s'y soigne, on s'y amuse aussi, sinon plus encore, et la



Phot. Boissonnas.

LE DÉPART POUR LA PÊCHE.



cure est assez complaisante pour permettre de suivre toutes les attractions de la saison mondaine, qui commence par la fête des roses en juin, culmine avec les batailles de fleurs en août, pour se terminer après les régates de septembre.

Du lac, la ville s'allonge sous des hauteurs en ressaut, tapissées de noyers et de châtaigniers. Planté d'une double rangée d'arbres court taillés à la française, le quai file sous les rangées de maisons blanches, villas et hôtels, que surmonte la vieille tour carrée, trapue, à balustrade et lanternon, de l'église. Voici le casino, plus haut les palaces luxueux, dont l'un commande une terrasse, belvédère magnifique, à la cime du funiculaire.

Evian est encadré — à distance — de deux châteaux historiques.

A l'est, celui de Blonay, de la Renaissance, mais d'une Renaissance lourde et montagnarde, rappelle Chillon par son aspect extérieur ; il renferme de fort belles tapisseries à verdure et des Flandres, ainsi que des meubles anciens. Il gouvernait le petit pays de Gavot, couvert de châtaigniers. De pittoresques hameaux de pêcheurs sont nichés, au bord du lac, dans les anses.

A l'ouest, au delà de l'embouchure de la Dranse qui le sépare de la petite ville d'eaux d'Amphion, où la noblesse du second Empire donna des réceptions somptueuses, le château de Ripaille, ancien rendez-vous de chasse des comtes de Savoie, séjour favori du comte Rouge, fut l'abri où se retira, après sa déposition à Lausanne, Amédée VIII, qui avait été élu pape par le Concile de Bâle. Il avait réédifié ce manoir, auquel les Chartreux ajoutèrent plus tard de vastes bâtiments sévères et froids, et dont les toits émergent à peine au ras des arbres.

Tandis qu'Evian s'étale sur la rive et les premières pentes, Thonon s'est groupé, tout près de Ripaille, sur une terrasse naturelle qui tombe presque à pic sur le lac. Tout un quartier neuf s'étale vers l'ouest le long de la corniche, d'où la vue plonge sur la vaste nappe, azurée ou houleuse, piquetée de canots et de voiles, jusqu'aux lointains embués de la côte vaudoise.

Mais la vieille ville, très savoyarde avec les avants de ses toits peu inclinés, n'est pas moins intéressante. Défigurée sous Louis XIV, l'église de la Compassion, où prêcha l'onctueux François de Sales, a peu d'apparence, mais la Renaissance y a laissé une élégante chaire, des stalles plus simples, un curieux petit bénitier et une croix processionnelle originale en cristal de roche et vermeil. L'anguleux et sombre château de Livet domine le funiculaire qui descend au port de Rives, charmant nid de verdure entre les peupliers élancés, les noyers et les tilleuls touffus. Le bateau aborde près du vieux castel de Montjou, déchu au rang d'entrepôt. Une autre épave moyenâgeuse, la tour des Langues, rappelle l'impôt payé autrefois par les bouchers sur les langues des bœufs qu'ils abattaient.

Ancienne métropole du Chablais, un des pays qui formèrent la Savoie et qui fait tampon entre le Valais et le Genevois, Thonon, qui date au moins des Allobroges, occupe une position privilégiée à l'embouchure de la Dranse. C'est de là qu'aujourd'hui les



Phot. Boissonnas.

YVOIRE.





ÉVIAN-LES-BAINS.

Phot. Boissonas.

puissants autocars de la Route des Alpes, partis d'Evian, s'enfoncent dans la montagne pour gagner, à travers cols et vallées, Nice et la Riviera en six étapes — la traversée des Alpes en six jours !

Plus en recul, au penchant et au sommet d'une crête boisée, les ruines des deux châteaux des Allinges, l'un dominant l'autre, évoquent les deux premières maisons de Bourgogne et la conquête du Chablais, au XIII<sup>e</sup> siècle, par Édouard de Savoie. Quelques beaux domaines accaparent les rives du lac ou en commandent les panoramas. S'avancant sur son promontoire, le curieux bourg d'Yvoire, sur plan carré, serré encore dans les débris de son enceinte aux portes gothiques, s'est cristallisé dans sa physionomie féodale du temps jadis ; c'est maintenant le paradis des pêcheurs et des amateurs de canotage, épris de calme et de rêverie. A l'ouest Nernier groupe aussi de vieux logis pittoresques près d'un cap.

La tour d'Hermance, emmitouflée de lierre, marque la rentrée dans la Suisse, qui occupe désormais les deux rives jusqu'à Genève. Le lac s'effile et s'amenuise, se préparant à redevenir fleuve.

En face du Jura se déroule le massif des Voirons, qui va bientôt servir de socle au géant des Alpes ; au fond se profile la silhouette trapue du Salève. C'est déjà la banlieue genevoise, dont les agglomérations coquettes se multiplient, se rapprochent.

Coppet remet en mémoire le souvenir du financier Necker, celui qui aurait pu sauver la monarchie française sans l'aveuglement de ses dirigeants. Il se retira, de 1790 à sa mort, dans son château, toujours debout. Sa fille, Madame de Staël, exilée par Napoléon, y écrivit *Corinne*, qui apportait au public français une révélation si vivante de l'Italie, cette Italie voisine, séduisante, et toujours mal connue à travers la rapidité de ses évolutions et révolutions.

Retiré dans les terres, Ferney, extrême pointe du territoire français capricieusement découpé, est le pèlerinage des Voltairiens. Le grand écrivain qui remua tant d'idées et qui restera grand, moins encore comme styliste inimitable que comme champion de la tolérance, y passa les vingt dernières années d'une vie agitée, terminée en apothéose. L'antichambre et la chambre à coucher ont été reconstituées exactement, avec leurs meubles, dans une aile du château qui a peu changé. Le superbe pastel de La Tour, qui fixa les traits



du maître à quarante ans, se détache entre des effigies banales. La charmille du parc, qui abritait les méditations du philosophe, a été conservée aussi avec un soin religieux.

\* \* \*

... L'arrivée à Genève par le lac, qui permet de jouir du panorama des quais et de la vieille cité groupée sur la hauteur autour de la cathédrale, est l'entrée naturelle de la ville, qui doit son existence, son développement, à une situation privilégiée au débouché du lac — son nom même, puisque *gen*, radical gaulois (et aussi ligure) de *Genava*, qu'on retrouve dans *Genabum* (Gien) et *Genua* (Gênes), signifie "bouche", et, par métaphore, rade, port naturel. Genève a donc été créée par son port. Celui-ci, même depuis que la plus grande partie du commerce a été drainée par la route, puis surtout par le rail, a gardé une certaine importance, sans parler de la navigation de plaisance. Le trafic dont Genève tient la tête, dépasse trois cent mille tonnes pour l'ensemble du lac : c'est à peu près, comme le fait remarquer Lenthéric, la moitié du tonnage de la Saône et du Rhône dans leurs parties les plus fréquentées, en amont et en aval de Lyon.

C'est la Genève moderne et cosmopolite qui apparaît d'abord aux yeux : cadre luxueux de quais et de jardins publics bordés d'immeubles élégants, de grands hôtels, de somptueuses villas, en face de la perspective du lac et du Mont-Blanc, rues rectilignes, maisons blanches, avenues spacieuses sillonnées de tramways. Le magnifique pont du Mont-Blanc, qui enjambe de ses arches de pierre le Rhône, rendu à sa liberté, bleu et purifié au sortir du lac, offre le coup d'œil le plus central tant sur les quais enserrant le Léman de leurs longs bras, que sur le fleuve qui s'ouvre un large chemin, coupé de ponts, à travers la ville.

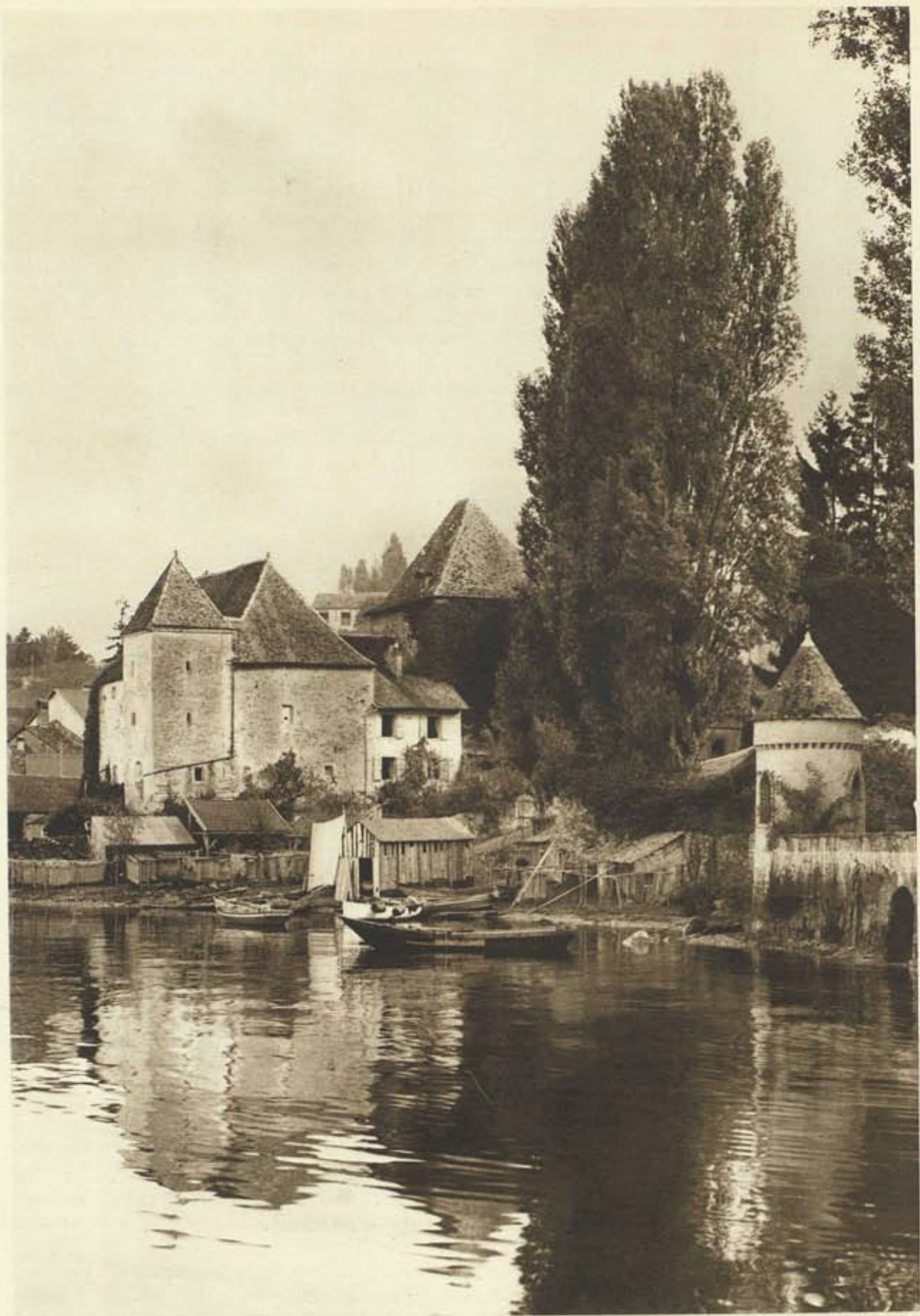
Deux autres de ces ponts méritent une attention spéciale. Celui des Bergues, en ligne brisée, est relié par une passerelle à l'îlot où s'élève entre les arbres la statue de Jean-Jacques Rousseau. Le grand penseur genevois, longtemps à l'index dans sa ville natale, a été remis à l'honneur, les passions apaisées par le recul du temps. Sa patrie ne pouvait le renier :



LE CHÂTEAU DE RIPAILLE.

Phot. Boissonnas.





THONON-LES-BAINS.

Phot. Boissonas.





NERNIER.

Phot. Boissonnas.

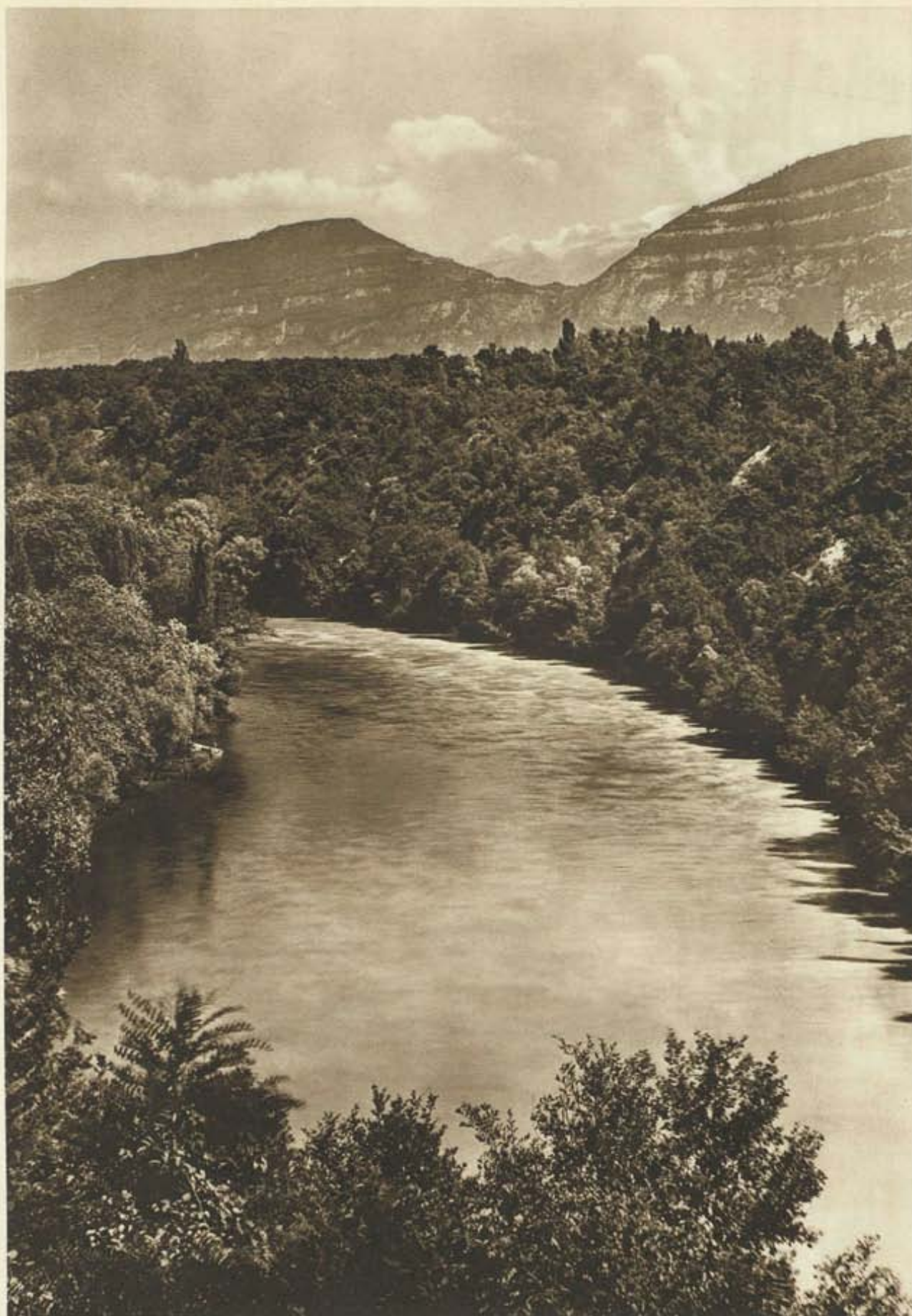
il était bien, par son rationalisme, son esprit d'indépendance, le fils de ces calvinistes qui secouèrent les premiers, à l'aube de la Réforme, le joug de Rome ; bien Genevois aussi par son amour, sa compréhension de la nature qu'il révéla à la littérature française.

Large comme une jetée, refait à plusieurs reprises au cours des siècles, le pont de l'Ile a, de tous, les origines les plus vénérables. Un double pont existait déjà, à cet endroit, du temps de César, qui le fit couper au cours de sa lutte contre les Helvètes : c'est la plus ancienne mention de Genève dans l'histoire. Du XIII<sup>e</sup> siècle, la tour de l'Ile est le plus vieux monument de Genève. C'est ici, comme le rappelle une inscription, que fut décapité, en 1519, un martyr de la liberté, Philippe Berthelier. Sur la rive gauche, à l'entrée de la cité que commandait le pont, la fontaine de l'Escalade évoque un autre souvenir des luttes contre les ducs de Savoie : ceux-ci, après avoir acquis la suzeraineté de l'évêché, s'efforcèrent, en vain, en 1602, de reconquérir la ville qui avait, en adoptant la Réforme, chassé son évêque : le coup de main nocturne fut repoussé par les bourgeois, accourus en armes, au premier branle-bas, sur les remparts. Comme au pays de Vaud, Berne avait prêté main forte à Genève, qui, elle, resta république alliée de la Confédération suisse jusqu'à la Révolution.

L'histoire religieuse de Genève est écrite en haut de la colline, dans l'ancienne cathédrale Saint-Pierre, dont le culte réformé a encore accusé l'austérité architecturale. Avec ses deux tours robustes que domine une flèche élancée, elle est fort pittoresque lorsqu'on l'aperçoit à travers un groupe voisin d'arbres séculaires. De style composite, puisque les parties les plus anciennes datent de l'époque romane, elle est en majeure partie d'un gothique sévère, qu'a déparé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un portail d'Alfieri : celui-ci apparaît encore plus disparate à côté de la chapelle contiguë des Macchabées, petit chef-d'œuvre du XV<sup>e</sup> siècle. Ici sont enterrés deux protestants français célèbres, Agrippa d'Aubigné, mort en exil, et le duc de Rohan, tué à Rheinfelden, pendant la guerre de Trente Ans.

On a conservé le siège de Calvin, qui, venu de France, fit triompher la Réforme à Genève, et dont la voix victorieuse tonna sous ces voûtes. Comme tant d'autres — éternels retours de l'orgueil humain ! — le triomphe l'enivra et rendit despotique le champion de la liberté de pensée, au point de lui faire reprendre à son compte les procédés les plus odieux de ses





Phot. Kern.

LE RHÔNE A GENÈVE. DANS LE FOND, LE SALÈVE.





GENÈVE ET LE MONT-BLANC.

Phot. Boissonnas.

adversaires ! ne fit-il pas brûler vif son contradicteur Michel Servet ? Homme politique, il dota Genève d'une Constitution qui favorisa peu à peu la formation d'une nouvelle aristocratie, sévère pour autrui comme pour elle-même.

La vieille cité entoure le temple. Une impression profonde se dégage de ses rues tortueuses et étroites, comme des promenades ombragées de ses anciens remparts, des maisons graves, où Tœpffer passa son enfance morose et cloîtrée, où la Renaissance a perdu sa grâce et où la noblesse du XVII<sup>e</sup> siècle semble plus froide qu'ailleurs. Là s'est formée l'âme d'un peuple qui sut s'imposer une discipline après avoir conquis son indépendance.

Connaissant le prix de la liberté, Genève devint le refuge des proscrits. Au contact des étrangers qui venaient s'y fixer, de plus en plus nombreux, et qui, par reconnaissance, firent de nombreux legs à la ville, la rigidité primitive s'atténua. L'annexion, en 1815, de communes catholiques pour agrandir la banlieue de Genève, apporta un élément nouveau.

Genève, depuis des siècles, est une ville de travailleurs, une pépinière de penseurs et de savants. Philosophes, épris d'idéal mais raisonnant leur foi, naturalistes séduits par les beautés de la montagne et de sa flore, à la suite de Saussure, sont de beaucoup les plus nombreux. L'Université de Genève est une des plus célèbres de Suisse, la plus importante de la Suisse romande.





Phot. Boissonnas.

LE RHÔNE PRÈS DU FORT DE L'ÉCLUSE.

Artisans consciencieux, les Genevois se sont spécialisés dans la joaillerie et l'horlogerie, industrie qu'apportèrent au XVI<sup>e</sup> siècle des praticiens chassés d'Allemagne et d'Italie par les persécutions religieuses. Genève s'est fait une réputation mondiale quant à l'horlogerie fine, où elle excelle. La production, ralentie pendant la guerre, a repris, au point que l'année 1924 a battu tous les records avec une valeur de 273 millions.

Car le Genevois est artiste. Nulle part les expositions de peinture, les auditions musicales ne sont suivies par un public plus fidèle. Des musées entiers, parfois avec les palais qui les contenaient, ont été donnés à la ville par de riches amateurs. Presque toutes les collections sont groupées aujourd'hui au Musée d'Art et d'Histoire, élevé en 1910. Les vases antiques, terres cuites, intailles et camées de la collection Fol, les vieilles armures, les toiles de l'école genevoise, paysages de Calame, portraits de Liotard, scènes vigoureuses de A.-W. Tœpffer, quelques très belles pages de Velasquez, Hogarth, le Dominiquin, Caravage, de beaux portraits de l'école française du XVII<sup>e</sup> siècle, un chef-d'œuvre de Quentin de La Tour (le portrait de l'abbé Huber), une étude de Delacroix et de ravissants Corot méritent surtout l'admiration des visiteurs.

Mais ce qui fait plus encore l'originalité de Genève, c'est son rôle international, auquel sa situation et son histoire la prédestinaient. La Croix-Rouge, qui s'est vouée à atténuer les horreurs des guerres, fut fondée en 1864, par le Genevois Henri Dunant : le cataclysme de 1914 éclata pour son cinquantenaire.

Le Comité de Genève organisa l'agence des prisonniers de guerre qui adoucit tant de douleurs en servant d'intermédiaire, entre les parents et les captifs, pour les lettres, les envois d'argent et les colis, comme en faisant connaître tant de fois le sort des disparus. Puis ce fut le rapatriement, en Suisse ou par la Suisse, des prisonniers malades : ces infortunés, réconfortés, dès leur arrivée en Helvétie, y reçurent un accueil inoubliable, dont la France témoigna sa reconnaissance en élevant un monument commémoratif à Schaffhouse, par où entraient les convois de libérés.

Enfin, la Société des Nations, qui a déjà évité plus d'un conflit sanglant, a fixé son siège à Genève, là où se rejoignent les rives du lac.

Les peuples aussi se rejoindront-ils un jour ? De grands cœurs, des cerveaux prévoyants





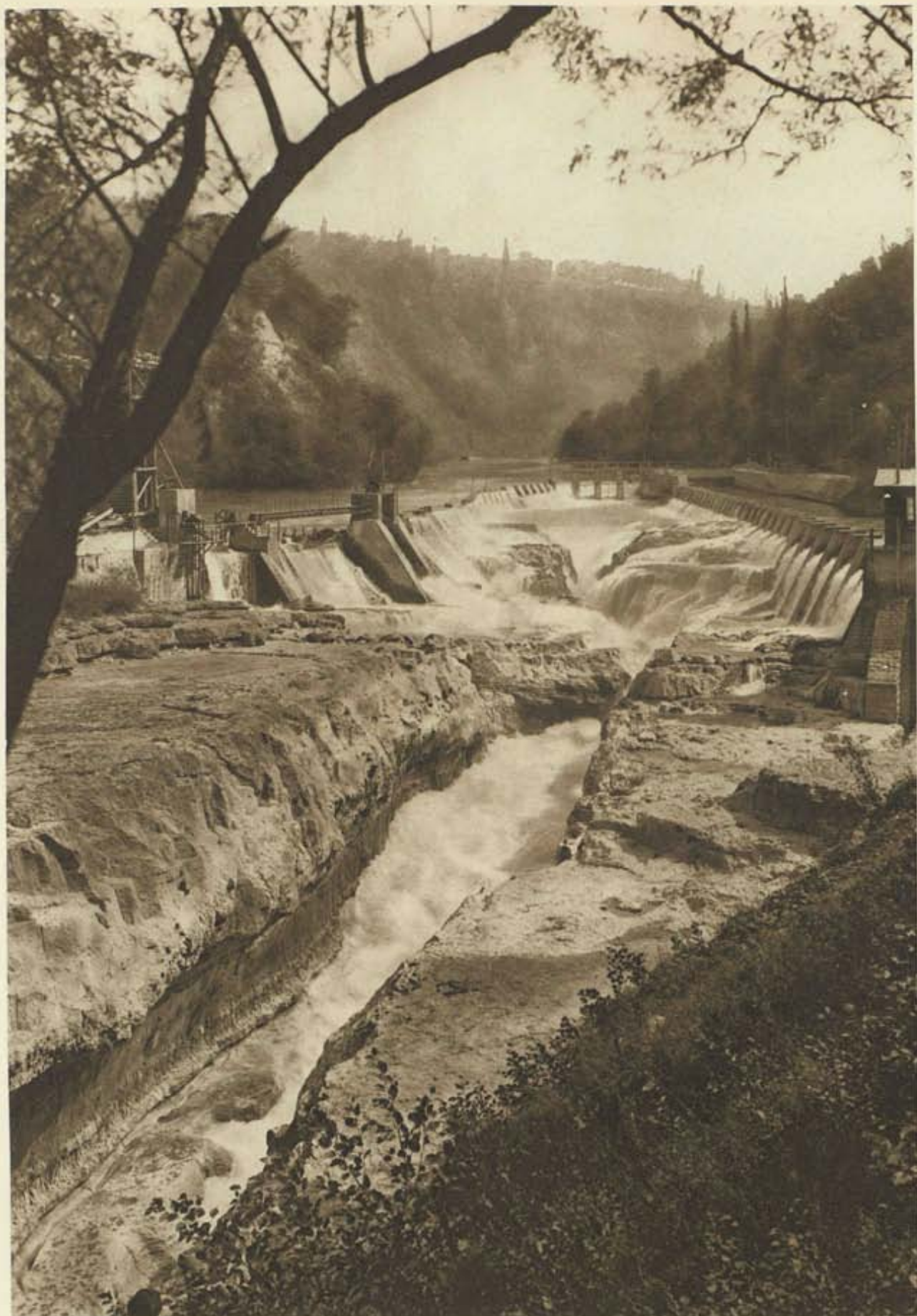
BELLEGARDE.

Phot. Poix

l'ont espéré, en s'efforçant de renouveler, de réaliser le beau rêve de l'amphictyonie grecque étendue au monde entier. C'est à la Suisse confédérée et tolérante, microcosme et emblème de l'Europe future, qu'a été remise cette torche à la flamme encore vacillante, suprême espoir de l'humanité crucifiée. Les peuples comprendront-ils enfin et sauront-ils, voudront-ils s'assagir ? Ou l'histoire écrira-t-elle toujours, désespérément, sur l'eau, l'eau du lac dont chaque ride efface la précédente, et qui sépare les hommes au lieu de les unir ?







Phot. Poix.

LA PERTE DU RHÔNE A BELLEGARDE.





ANNECY.

Phot. Boissonnas.

#### CHAPITRE IV

# LA TRAVERSÉE DU JURA

**A**U sortir des eaux paisibles du Léman, puissant réservoir d'une force qui va lui être précieuse, le Rhône se trouve de nouveau aux prises avec la montagne, qui, cette fois, lui barre le chemin. Outre les obstacles, il lui reste à franchir jusqu'à Lyon une différence de niveau de deux cents mètres.

Les géographies de notre enfance présentaient ces phénomènes sous un aspect simpliste. Fleuve bien élevé et docile, le Rhône s'était placé là tout exprès pour servir de limite entre le Jura et les Alpes. La science contemporaine n'a pas eu de peine à démontrer que, loin de longer le Jura, le Rhône le coupe en plusieurs points, en aval de Collonges et de Yenne comme à la hauteur de Culoz. Le Vuache est le prolongement du Crêt d'Eau comme la Crête du Chat et l'Épine forment celui du Grand Colombier ; le dessin anguleux du fleuve s'explique du fait qu'entre les cluses qu'il a taillées, il s'est insinué le long des dépressions synclinales qui lui ont facilité sa tâche.

De compte à demi avec la géologie, la géographie a, d'ailleurs, précisé l'histoire, singulièrement complexe et captivante en ces régions tourmentées, des exhaussements et des érosions. Naguère on nous parlait vaguement de soulèvements granitiques à l'époque primaire, puis de nouvelles poussées tertiaires, plissées par refroidissement. Mais chaque région a son histoire spéciale. M. André Cholley, qui a écrit récemment celle des Préalpes de Savoie, a montré, après Douxami et Revil, qu'il y avait eu, dans cette région, trois périodes d'exhaussement suivies chacune d'une période d'érosion, dont la dernière dure encore. La première, antérieure au sénonien, esquisa les plissements ; la seconde date de l'éocène



inférieur ; la troisième, contemporaine du miocène inférieur, vit se produire, en outre, la dislocation formidable des nappes de charriage qui, venues de la haute montagne, se déversèrent sur le Chablais et produisirent, plus au sud, des ruptures, des empilements, des torsions de plis. Les inflexions transverses ont particulièrement guidé le dessin du réseau hydrographique. La séparation entre le Jura et les Préalpes n'est pas le cours du Rhône, mais le vaste seuil — région de moindre plissement — qui s'étend de Chambéry à la basse vallée de l'Arve, par Rumilly et Annecy : fond de bateau très large, submergé par la mer miocène, et qui se souleva par un vaste mouvement se propageant des Alpes vers l'extérieur.

La montagne n'est chaotique qu'en apparence : d'après sa structure actuelle et son sous-sol, le savant a retrouvé les lois de son architecture, dont il reconstitue désormais l'évolution grandiose.

Au sortir de Genève, le Rhône mêle à ses ondes claires les eaux limoneuses et bouillonnantes de l'Arve, qui lui apporte le ruissellement du Mont-Blanc et le tribut du Faucigny. Cette jonction, marquée par une terrasse, et près de laquelle le ravissant sentier des Saules fait face à une rive rocheuse, est, avec le bois voisin de la Bâtie, une des promenades favorites des Genevois.

Renforcé par ce nouvel affluent, le Rhône se creuse un lit de plus en plus tourmenté pour entrer en France. Il se resserre, canalisant sa force, pour s'ouvrir le saisissant défilé qui sépare le Vuache du Crêt d'Eau, crête d'où ruissellent les eaux pluviales, et que l'étymologie populaire, en des siècles croyants, a transformé en Credo, en même temps que la cluse devenait éclose. Porte majestueuse qui s'ouvre sur la France, que le fossé du Rhône sépara en outre, pendant longtemps, des Etats de Savoie, cette défense naturelle fut renforcée par les constructions d'un pittoresque ouvrage accroché aux escarpements et enjambant la route.

Le XIX<sup>e</sup> siècle l'a surmonté d'un fort plus moderne, en partie creusé dans le rocher et prenant le couloir en enfilade. Précaution inutile — depuis que les belliqueux ducs de Savoie ont repassé les Alpes — entre deux voisins aussi bien intentionnés l'un pour l'autre que la Suisse et la France.



Phot. Boissonnas.

LE LAC D'ANNECY.





TALLOIRES : L'ANCIEN PRIEURÉ.

Phot. Boissonnas.

Plus célèbre, plus saisissant aussi, le site de la perte du Rhône a malheureusement été déparé par la destruction ancienne de la voûte sous laquelle disparaissait complètement le fleuve, puis par l'installation moderne d'usines. Néanmoins, c'est encore un paysage émouvant et qui mériterait d'être mieux connu. Combien, parmi les innombrables voyageurs qui passent à Bellegarde et qui maugréent contre les lenteurs des formalités de la douane et des passeports, songent à lui consacrer, entre deux trains, la demi-heure nécessaire à cette visite ?

Le lit, en partie souterrain, ne laisse plus apercevoir qu'une simple fente dans la roche. « Là, en se penchant, écrit Ardouin-Dumazet, on aperçoit, à une grande profondeur, une étroite lame d'eau bleue, un bleu sombre, douée d'une vertigineuse vitesse. La lèvre de l'abîme est si étroite qu'on pourrait d'un saut la franchir, mais le spectacle est terrifiant et l'on n'oserait guère tenter le bond. »

Moins grandiose, plus curieuse peut-être pour les géologues, la perte de la Valserine, qui draine les eaux d'un long couloir jurassien avant de sauter dans le Rhône par une chute aujourd'hui captée, est appelée dans le pays "pont des Oules", parce qu'un pont permet d'admirer les étranges fissures et marmites (*oules*) dans la roche calcaire, que l'eau torrentueuse a sciées, vrillées, corrodées, avant de disparaître sous un plateau.

Au-dessous de Bellegarde, le Rhône coule encore longtemps dans un véritable cañon, enserré entre des escarpements sauvages. Toute cette partie du fleuve, qui a descendu cent mètres en quelques lieues, de Collonges à Génissiat, est complètement impropre à la navigation, qui ne reprend qu'aux abords de Pyrimont, un peu avant Seyssel. En l'an III cependant, l'ingénieur Boissel, voulant se rendre compte par lui-même des difficultés qui s'opposaient à la navigation, réussit, après un premier essai infructueux, cette traversée hardie qui paraissait une gageure. Il voulait surtout savoir si l'on ne pourrait pas y pratiquer le flottage, tel qu'à cette époque il se faisait sur radeaux à voiles, dans le Valais, entre Saint-Maurice et le Léman.

Il fit construire un petit bachot plat et léger, sur lequel il s'embarqua à Collonges, le 30 fructidor, avec quelques mariniers de Seyssel, pour se laisser porter aussitôt par les eaux torrentueuses dans le défilé de l'Écluse :



« Je vis avec ravissement ces bords sauvages, où la nature n'a point été troublée, dans son sublime désordre, par la main des hommes. Là sont encore les témoins de ses travaux. Elle se fait reconnaître à ses formes audacieuses, à ses brusques passages du calme au terrible, du triste à l'agréable. Ici, les eaux retirées, dans un golfe qui ne ressent point la tempête du courant, mouillent des bords dont la solitude est protégée de toutes parts ; plus loin, elles menacent du naufrage. D'un côté, les arbres courbés de vieillesse trempent leurs branchages dans le fleuve ; de l'autre, le rocher qui contient les ondes, se relève fièrement à la hauteur des montagnes. La bête farouche qui se réfugie sur ces bords sauvages, et les poissons qui habitent ces eaux, n'ont point été troublés par la poursuite des hommes. »

L'impression d'isolement et de danger va en s'accroissant :

« Abandonnés à nous-mêmes, sur un fleuve couvert de la malédiction de la nature, ne voyant rien d'animé au centre d'une contrée populeuse, il nous semblait que la race humaine nous tournât le dos, et ce fut avec attendrissement que nos yeux s'attachèrent sur quelques chèvres égarées, comme par un besoin de revoir la vie quelque part. »

La perte du Rhône obligea Boissel à une manœuvre d'un autre ordre :

« Nous n'avions pu nous assurer de la largeur de l'ouverture pour connaître si notre bateau, qui avait près de neuf pieds de large, y pourrait passer ; nous nous mîmes en devoir de l'éprouver. Le bateau fut poussé seul dans le goulet ; on le retenait à la corde de dessus le bord ; il descendit les cataractes du goulet, qui ont bien dix pieds de chute, mais qui sont très prolongées, sans éprouver aucun dommage ; il les aurait remontées de même. »

La sortie du défilé, vers Génissiat, fut peut-être la partie la plus dangereuse de l'expédition :

« Impatients d'arriver au débouché de la glière, le plus mauvais passage que nous eussions à franchir, nous forçâmes notre marche en appuyant les crocs contre les rochers. Bientôt, le fleuve, déchaîné à l'issue de cet arrière-encaissement qui le renferme plus étroitement se précipite entre des rochers isolés, qu'il semblerait avoir poussés devant lui, si leur énorme masse n'attestait qu'ils se sont écroulés du haut de ses bords. Là, nous fîmes vomis plutôt que portés sur l'onde. L'avant du bateau pénétra dans la vague, qui se releva brusquement. Les rameurs de l'avant en furent inondés ; je craignais qu'il ne pénétrât plus avant, nous



Phot. Boissonas.

VUE GÉNÉRALE SUR TALLOIRES, LE LAC D'ANNECY, ET LES ALPES DE SAVOIE.



étions perdus ; mais la vague releva le bateau avec elle, si droit, que nos compagnons pensèrent tomber sur nous, qui étions à l'arrière. Enfin, nous nous trouvâmes au milieu de la glière, qui forme une espèce de bassin, où les bateliers de Seyssel remontent dans les basses eaux, où, par conséquent, se terminait notre expédition.

« Alors une joie immodérée s'empara de tous mes compagnons... Enfin, nous arrivâmes à Seyssel où l'apparition du drapeau tricolore fut saluée d'applaudissements qui nous dédommagèrent, en un instant, de nos fatigues et de nos dangers. » C'était, comme nous dirions aujourd'hui, une belle prouesse sportive ; mais pratiquement le résultat était négatif.

Un siècle plus tard, l'impétuosité du fleuve, qui empêchait toute communication par eau entre la France et la Suisse, allait être au contraire la bienvenue et attirer de nouveau sur ses bords, dans un autre but, l'ingénieur et l'usine. Ces forces mystérieuses que les anciens avaient divinisées, dont les Gaulois ou les peuples superstitieux du moyen âge symbolisaient ou expliquaient la fureur par la présence cachée d'un taureau, d'un loup, d'un dragon, l'homme désormais les maîtrisait, les captait à son profit, ayant découvert, nouveau Prométhée, après le secret du feu, le secret des eaux, des divinités fluviales, changeant à son gré cette puissance en mouvement, en lumière, en agent de dissociation chimique, la transportant au loin pour diffuser l'éclairage, la vie, pour renouveler la matière. Quels mythes merveilleux auraient dégagés d'un tel thème les poètes, les philosophes, poètes aussi, de la Grèce antique !

Une des plus anciennes installations hydro-électriques est celle de Chèvres qui, un peu en aval de Genève, alimente la ville au moyen de quinze turbines de douze cents chevaux. Bellegarde est un centre électro-chimique des plus importants : on y fabrique des produits azotés et du carbure de calcium. Le calcaire de Génissiat est exploité lui-même par des procédés électriques.

Mais un projet grandiose, depuis longtemps en chantier et qui paraît enfin approcher de sa réalisation, permettra d'utiliser, au maximum de rendement, les formidables forces du Rhône. Son exécution, à la suite de conférences franco-suissees et de nombreuses consultations de techniciens et d'associations professionnelles, a été autorisée par la loi du 30 juin 1921, qui prévoit l'aménagement du fleuve au triple point de vue de l'utilisation des forces motrices, de la navigation et de l'irrigation des territoires de la Provence occidentale.

La mise au point n'est pas encore définitive, la Compagnie Nationale du Rhône étudiant la réalisation technique, et la question des capitaux reste à résoudre. De nombreux projets ont été déposés. Celui qui paraît devoir l'emporter, et auquel l'éminent géologue de Lausanne, Maurice Lugeon, a prêté son appui, est soutenu par la ville de Paris, qui voudrait y trouver un auxiliaire de la grande centrale thermique de Gennevilliers : le Rhône éclairant Paris, actionnant le Métro et le tiers électrifié du réseau du P.-L.-M., quelle perspective !

A Génissiat serait établi un colossal barrage — le seul pour le haut Rhône — haut de 70 mètres, retenant 12 millions de mètres cubes, et qui donnerait une force de cent mille chevaux en période d'étiage, de trois cent quarante mille chevaux en période de crue. Refoulé, le Rhône formerait, en amont, un immense lac allongé et sinueux, qui noierait jusqu'aux usines actuelles de Bellegarde et même — hélas ! — la perte du Rhône. La navigation franchirait l'obstacle pour atteindre le lac de Genève, soit par un



Phot. Polx.

LE CANAL DE SAVIÈRES,  
RELIANT LE RHÔNE AU LAC DU BOURGET.





Phot. Boissonas.

L'ABBAYE DE HAUTECOMBE.





LE PRINTEMPS EN SAVOIE.

Phot. Boissonnas.

ascenseur à bateaux, soit par un élévateur à plan incliné. Sur le bas Rhône, la principale dérivation à barrage serait celle de Donzère-Mondragon, qui fournirait deux cent quarante-six mille chevaux. (Jean Brunhes).

Comme l'a démontré Jean Brunhes, dans sa magistrale *Géographie humaine de la France*, l'aménagement des grands fleuves, en mettant en jeu les intérêts les plus divers, montre l'étroite solidarité qui rattache entre eux et qui relie au sol les problèmes agricoles, commerciaux et industriels.

L'État doit être à la fois l'arbitre, en partie le fournisseur et le répartiteur des capitaux.

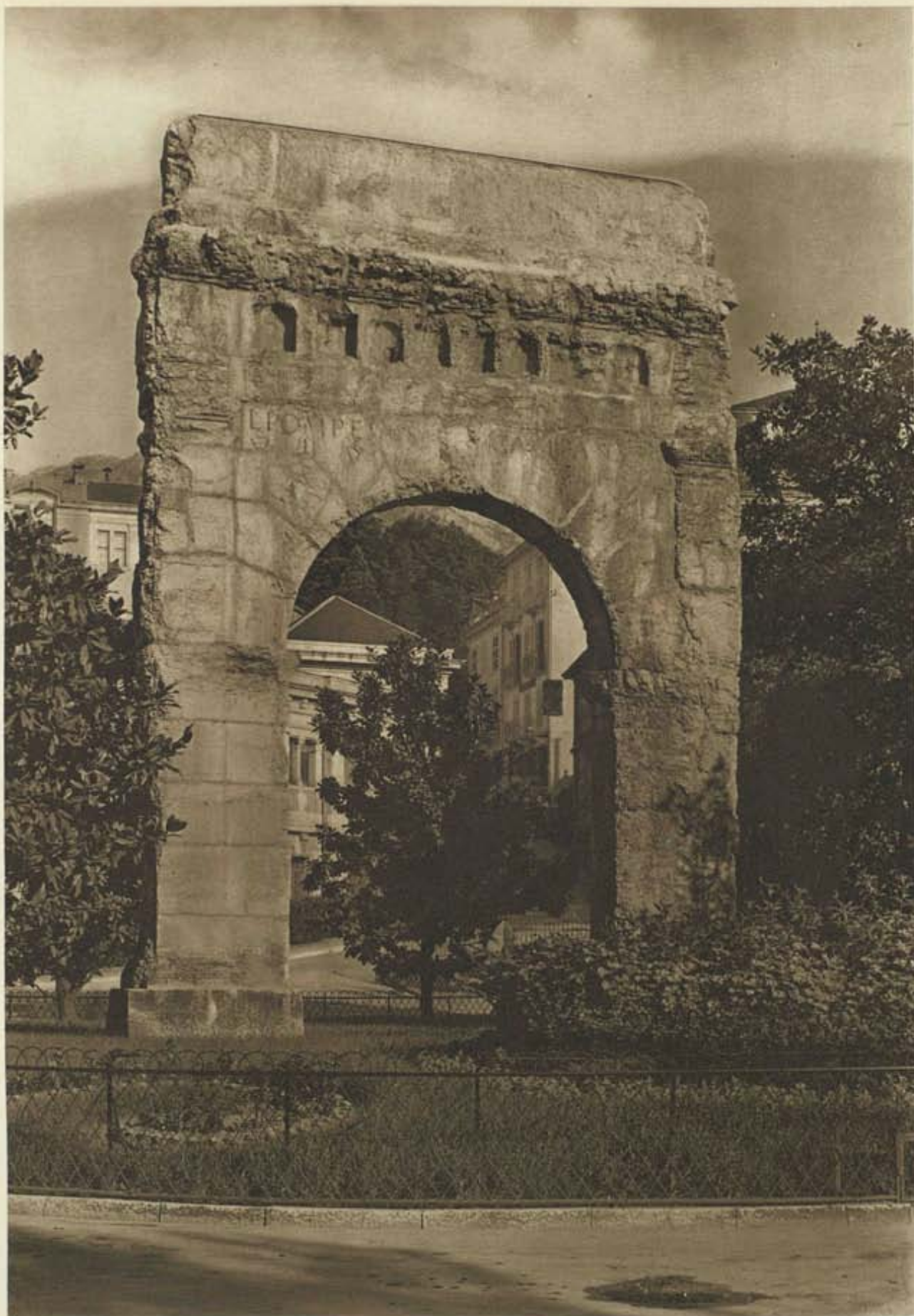
Car c'est surtout une question de capitaux, qui doivent être considérables, comme l'entreprise elle-même.

En attendant, c'est un bien modeste tonnage que véhicule le Rhône de Pyrimont à Lyon. Quelques *rigues* plus ou moins chargées, bachots plats de forme primitive, glissent seuls, aux abords de Seyssel, sur les eaux. Le torrent s'est apaisé et élargi en fleuve ; toujours rapides, ses ondes s'étalent maintenant en nappes qui affleurent des rives basses entre saules et peupliers. Les mines d'asphalte de Pyrimont, réseau de galeries creusées dans le calcaire bitumeux, terminent la série des grandes exploitations industrielles.

Coupé en deux par l'ancienne frontière qui suivait le Rhône, Seyssel a vu son amputation consacrée par l'organisation départementale. C'est en réalité une petite ville, Seyssel-Ain, et un gros bourg, Seyssel-Savoie, qui s'obstinent à porter le même nom. Ces frères siamois ne veulent pas être séparés en dépit des divisions administratives ; ils avaient obtenu de la Convention une réunion qui dura vingt ans. Les vins blancs de Seyssel, hauts en couleur, mousseux, sont les plus renommés de la région. Ici, commencent les ponts suspendus, si caractéristiques des bords du Rhône.

Culoz, au pied des escarpements rubannés du Grand Colombier, n'a d'intérêt que comme nœud de voies ferrées : la ligne de Modane et de Rome quitte ici celle de Genève pour franchir le Rhône. On avait songé, avant la guerre, à raccourcir le tracé si capricieux du Paris-Genève, soit en perçant la Faucille, soit par une ligne un peu plus au sud, comportant aussi de longs tunnels, entre Saint-Amour et Valleiry ou Saint-Amour et Bellegarde. Mais les difficultés financières ont fait ajourner ces coûteux projets.





Phot. Boissennas

AIX-LES-BAINS.





Phot. Boissonnas.

#### LE COL DE PLAINPALAIS.

Les eaux des Préalpes de Savoie s'écoulent dans le Rhône par trois courants rapprochés : l'Usses, que franchit un des ponts les plus hardis de Savoie, le pont de la Caille ; puis, déversoir du lac d'Annecy, le Fier, aux gorges célèbres d'un jaune doux si lumineux, piqueté par la verdure des arbustes suspendus aux parois ; enfin le canal de Savièze, qui amène au fleuve parsemé d'îles le tribut du lac, tout voisin, du Bourget.

C'est le plus célèbre, sinon le plus beau, de nos lacs de France. Une auréole de poésie le couronne depuis que Lamartine y vécut sur ses bords, en 1816, avec la jeune femme poitrinaire du physicien Charles, l'idylle qu'il a racontée dans *Raphael* et qu'il a immortalisée dans les strophes du *Lac*. Le romantisme, dont on fête le centenaire dans ses succès plus éclatants, est né en réalité sur ces rives. Que de pèlerins littéraires, que de couples amoureux sont venus, viendront encore évoquer l'ombre du poète et d'Elvire-Julie, rechercher la pierre qui la vit s'asseoir au ras des ondes, monter à la grotte haut perchée qui inspira sans doute les descriptions de la grotte des Aigles de *Jocelyn*, contempler sur la colline de Tresserve la table sur laquelle Lamartine s'accouda et médita, voir à Aix la modeste pension qui abrita des amours sur la nature desquelles la délicatesse du poète a jeté le voile.

A côté de ces souvenirs qui parlent tant au cœur, bien froide paraît, avec ses tombeaux historiques, l'abbaye de Hautecombe, le Saint-Denis de la maison de Savoie. Et combien de touristes traversent-ils le lac en canot pour découvrir le délicieux nid de Bourdeau, ses chaumières moussues dérobées entre les noyers, les figuiers, les tilleuls ? Mais il reste, en retrait du lac, Aix-les-Bains, la ville d'eaux luxueuse et gaie, dont la vie mondaine attire la clientèle élégante et les têtes couronnées.

Et le Rhône, parsemé d'îles, poursuit son cours, désormais plus paisible, étranglé seulement par les deux cluses de Pierre-Châtel et de Sault, entre lesquelles se déverse le Guiers.

La vallée du Rhône prend un caractère de plus en plus lacustre, à l'orée de la plaine des Dombes, où l'Ain apporte à son tour ses eaux. A gauche, " l'île " de Crémieux, plateau parsemé d'agglomérations rurales, fut longtemps entourée de marécages. Le fleuve s'étale, se subdivise à l'infini en courants ralentis et en bras morts, les *lônes*. Il semble s'endormir, se perdre, vouloir se faire oublier.

Et pourtant Lyon est proche.





LE LAC DU BOURGET.

Phot. Boissonnas.

## CHAPITRE V

# LYON

**L**YON est la ville d'un confluent. Les caractères essentiels de sa physionomie lui ont été imprimés par ses deux fleuves : deux fleuves qui fusionnent ici pour en former un nouveau ; deux aspects, deux caractères différents qui combinent leurs forces, tempèrent leurs excès, équilibrent leur débit. Calme, trouble, plus ou moins jaunâtre, la Saône semble avoir drainé toute la boue des Dombes et de la Bresse. Elle apporte l'élément de placidité, de régularité qui en a fait la grande artère navigable de l'Est bourguignon. Ses crues, surtout hivernales, ne coïncident pas avec celles de son associé qui se gonfle assez avant dans le printemps à la fonte des neiges, ou l'été à la suite de périodes orageuses dans les Alpes. Le Rhône est incontestablement plus beau, plus puissant : c'est bien lui le maître, le mâle, comme son genre l'indique : scintillant, tranquille parfois, mais roulant toujours un courant vigoureux,

« Le grand fleuve irrité, luttant contre les ponts »

lance sans trêve à l'assaut des piles ses vagues ou ses nappes courtes, impérieuses, d'une merveilleuse couleur, déroulant toute la gamme des gris, brillants, mats ou décolorés, selon l'éclairage, gris perle, gris ardoisé, gris d'huile schisteuse, gris du gneiss qu'il a rongé aux flancs des grandes Alpes.

Le long promontoire très plan qui termine le confluent et sur lequel s'élèvent, en amont, la ville du XVIII<sup>e</sup> siècle, en aval, le quartier moderne des gares de terre et d'eau, semble





CHAMBÉRY.

Phot. Boissonnas.

avoir été prédestiné, comme la Cité de Paris, pour l'emplacement d'une ville. Mais il est de formation assez récente et resta longtemps marécageux, sujet aux inondations : aussi est-ce sur la hauteur de Fourvière, dominant la jonction des eaux — le facteur stratégique ne fut pas moins décisif que le commercial — que s'éleva la première agglomération gauloise, si modeste que l'histoire en fait à peine mention. Mais ses fondateurs ignorés lui donnèrent un nom, un surnom plus exactement, tiré en Gaule à bien d'autres exemplaires — *Lugdunum*, le mont clair — qui, ici, devait bientôt connaître la gloire et être porté par les trompettes de la Renommée jusqu'aux confins du monde gréco-romain.

L'évènement décisif fut l'installation, en 43 avant notre ère, peu après la conquête romaine, par le consul Munatius Plancus, d'une colonie romaine qui avait quitté Vienne, l'opulente métropole des Allobroges, à la suite de dissensions avec les indigènes. Cette colonie s'établit au flanc de la colline, absorbant rapidement l'élément gaulois. Le développement fut rapide ; il devint prodigieux du jour où Auguste, après y avoir résidé, et pressentant, avec le coup d'œil du génie, la situation exceptionnelle de Lyon, en fit la capitale de la Gaule. Politiquement, il n'était pas moins habile d'élever au rang de capitale une ville nouvelle qui, aux confins de trois peuplades, Allobroges, Ségusiaves,



INTÉRIEUR DES CHARMETTES,  
AU-DESSUS DE CHAMBÉRY.

Phot. Boissonnas.





Phot. Boissonnas.

LE LAC D'AIGUEBELETTE.

Eduens, n'étant pas elle-même chef-lieu de cité, planait au-dessus des rivalités et des querelles régionales.

Auguste vit et fit grand. Deux aqueducs, celui du Mont d'Or et celui de Brévenne,



Phot. Boissonnas.

SAINT-PIERRE D'ALBIGNY.





LE RHÔNE A YENNE.

Phot. Boissonnas.

amenèrent à Lyon une eau potable ; bientôt insuffisants, ils furent complétés, sous Claude, par celui du Mont-Pilat, le plus grandiose que les Romains aient exécuté en Gaule avec celui de Fréjus : soixante seize arches, plus ou moins enguirlandées de lierre, en séries plusieurs fois interrompues, rappellent encore, près de Chaponost, cette œuvre colossale. Des thermes, des temples, des théâtres, des arènes, un forum, s'y élevèrent, plus somptueux que dans les autres métropoles gauloises. Lenthéric a évalué que le débit de l'eau distribuée devait atteindre près de cent mille mètres cubes par jour. Un autel dédié à Rome et au divin Auguste, gage du loyalisme gaulois, se dressa auprès du confluent qui était alors plus en amont.

Lyon, plus romain que gaulois, fut le grand foyer de romanisation dans la Gaule orientale et centrale. Incendiée en 59, rebâtie plus somptueusement encore par Néron, la ville fut embellie de nouveau par les Antonins.

Le déclin commença vers la fin du III<sup>e</sup> siècle : les centres de polarisation s'étaient déplacés, Trèves, plus proche de la frontière de Germanie, étant demeurée la capitale militaire, et Arles, plus méditerranéenne et plus à l'abri des invasions, la métropole commerciale. Après les Grandes Invasions, tandis que Paris prospérait sous les Mérovingiens d'abord, les Capétiens ensuite, Lyon ne reprit pas l'essor et la primauté que sa situation, comme son passé, devaient lui conférer. Moins intelligentes que leurs rivales de Paris, les dynasties bourguignonnes ne surent pas en faire la capitale capable d'assurer l'homogénéité et la durée de leur royaume.

Tirailé entre ses petits comtes et ses plus puissants évêques, Lyon souffrit surtout d'être au centre d'une région perpétuellement disloquée, recousue et recoupée par la politique. Ce fut la victime du traité de Verdun, dont les conséquences, pour la Gaule de l'est, ont été incalculables.

Voilà pourquoi, comme l'a montré Vidal de la Blache, la ville n'a pas réalisé toutes ses possibilités géographiques. Camille Jullian, de son côté, a fait ressortir que Lyon devait être la capitale de la Gaule lorsque les intérêts des peuples tenaient au Midi, tandis que la primauté devait revenir à Paris du jour où les attaches ou les craintes des chefs les attiraient du côté de l'Océan et des plaines germaniques.





Phot. Poix, Lyon.

LYON : LES QUAIS DE LA SAÔNE.

Lyon, qui avait franchi la Saône sous les premiers empereurs, se replia sur son coteau natal, jusqu'à la fin du moyen âge. Tout le vieux Lyon est donc concentré sur la rive droite de la Saône ; c'est là qu'il faut chercher les souvenirs du passé.

De l'époque romaine, il ne reste rien, qu'un nom : Fourvière, *Forum vetus* (l'ancien forum) et d'humbles débris, précieusement recueillis par les savants, d'un passé glorieux : mosaïques, sculptures, inscriptions surtout, réunis au musée du palais Saint-Pierre, dont la collection épigraphique est la plus riche de France ; enfin, à Fourvière, quelques restes du théâtre et de l'amphithéâtre.

Ce n'est pourtant pas sur la rive droite de la Saône — simple hasard — que se trouve le plus vieux monument de Lyon, mais entre les deux fleuves. Saint-Martin d'Ainay, consacré en 1107 par le pape Pascal II, est une ancienne abbatale bénédictine, qui resta longtemps en pleins champs. D'une belle unité de style, elle offre le type roman-bourguignon propagé par Cluny, mais plus sévère qu'en Bourgogne, avec certaines influences lombardes, comme la coupole octogonale sur la croisée du transept. Les trois nefs d'égale hauteur sont séparées par des colonnes antiques, rapportées, tout comme les sculptures d'une porte latérale et les quatre piliers monolithes qui soutiennent la coupole et qui proviennent de l'autel dédié à Auguste. Cette adaptation de l'antiquité païenne au



Phot. Alpina.

LYON : L'ÉGLISE SAINT-MARTIN D'AINAY.





LYON : UN ASPECT DU PORT.

Phot. Poix, Lyon.

christianisme est ici particulièrement caractéristique. Lyon fut toujours un foyer religieux. Les délégués des soixante cités gauloises venaient y adorer l'empereur divinisé et les dieux de Rome dans l'enceinte sacrée du confluent, à l'assemblée d'août : des fêtes splendides attiraient une immense affluence. Dès le second siècle s'y fonda la première communauté chrétienne, historiquement connue, de la Gaule et longtemps imprégnée d'hellénisme. Les premiers martyrs de Gaule succombèrent à Lyon, en 177, sous Marc-Aurèle : une quarantaine, parmi lesquels l'évêque nonagénaire Pothin et la jeune Blandine, livrée aux fauves du cirque. La religion, persécutée plus cruellement encore sous Septime Sévère, prit bientôt sa revanche pour triompher officiellement avec Constantin. L'évêque de Lyon devint et resta primat des Gaules.

Nous ne savons rien de précis, autant dire, sur la première église épiscopale élevée à Lyon, sinon qu'elle fut restaurée sous Charlemagne. La cathédrale actuelle, succédant à plusieurs édifices détruits, date de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Comme l'a montré Bégule, qui s'en est fait l'historien disert, elle accuse quelque peu l'influence ornementale de l'Orient et architecturale du roman-provençal, mais l'influence bourguigonne et gothique l'emporte. C'est toute l'histoire de Lyon depuis l'écroulement de l'empire romain, et peut-être aussi le secret de sa faiblesse, que cette lutte perpétuelle entre le Midi et le Nord, qui finissait toujours par prendre le dessus.

Les Lyonnais, d'ailleurs, n'ont jamais été des imitateurs serviles et ils ont su adapter les styles à leur tempérament. Rien ne le montre mieux que leur cathédrale, où le gothique s'est fait robuste, puissant, presque trapu. La belle décoration sculpturale ne fut terminée qu'au XV<sup>e</sup> siècle, vraie tapisserie de bas-reliefs qui se déroule sur les soubassements des trois portails, au-dessus d'un pavement de marbre cipolin provenant du Forum de Trajan : la cathédrale érigée sur les marbres, foulés aux pieds, de la Rome païenne, quel symbole ! L'orgueil d'un nouvel empire fut humilié en la personne de Frédéric II, déposé en 1245 par le pape Innocent IV, qui tenait concile avec 144 évêques.

Tous les âges sont représentés. Le siècle de Saint Louis a laissé, à l'abside, un chatoiment de merveilleux vitraux, dont le plus célèbre, la Rédemption, offre une bordure de curieux sujets symboliques. La première Renaissance a ouvert l'élégante chapelle de





Photo. Poix, Lyon.

LYON : LA CATHÉDRALE, ÉGLISE PRIMATIALE SAINT-JEAN.





LYON : L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-FOURVIÈRE ET LA TOUR MÉTALLIQUE.

Phot. Alpiza.

Bourbon, aux verrières claires et gracieuses, à la décoration sculpturale exquise, d'un style très pur. Un peu plus ancienne est la curieuse horloge astronomique qui sonne l'hymne de Saint Jean, avec mouvement de personnages et chant du coq. Le bourdon, un des plus gros de France, eut pour marraine Anne de Bretagne, mais, fâcheusement fêlé, dut être refondu sous Louis XIII. Une belle grille en fer forgé du XVIII<sup>e</sup> siècle ferme la sacristie, dont l'incalculable trésor est un véritable musée d'orfèvrerie religieuse ancienne, riche en pièces rares, en ciselures précieuses, croix, reliquaires, crosses, ostensoirs, émaux.

Sur la hauteur qui domine les deux fleuves conjugués à ses pieds, la plaine, les coteaux fuyant vers les Alpes et le Jura lointains, Fourvière complète la triade des églises caractéristiques de Lyon. C'est seulement au XII<sup>e</sup> siècle qu'un édifice religieux s'éleva ici ; les pèlerinages ne datent que de Louis XIII, à la suite d'un vœu des échevins pendant la peste de 1643. L'édifice actuel est l'accomplissement d'un autre vœu formé par l'archevêque au cours de la guerre de 1870 : de style composite, avec une prédominance d'éléments byzantino-mauresques, on ne peut lui dénier une certaine originalité et, la patine aidant, l'ensemble des tours et de l'abside couronne assez heureusement la colline verdoyante qu'il individualise de très loin.

Le moyen âge finissant et la Renaissance ont



L'HORLOGE ASTRONOMIQUE  
DE LA CATHÉDRALE.

Phot. Poix, Lyon.





LYON : LA PRÉFECTURE.

Phot. Alpina.

laissé de pittoresques demeures bourgeoises et seigneuriales, qu'on a la joie de découvrir en errant à travers les vieux quartiers Saint-Paul et Saint-Jean. Les plus anciennes, ornées de fenêtres à arc brisé, datent du XIV<sup>e</sup> siècle. Quelques encadrements avec pinacles et clochetons évoquent les grâces flamboyantes. Mais la Renaissance ici est plus austère, plus stylisée qu'ailleurs ; elle n'offre pas la fantaisie légère qui lui est propre sur les rives de la Seine et de la Loire. L'architecture a plus attiré l'attention que l'ornementation : les escaliers sont remarquables, au point de vue construction surtout ; l'un d'eux, à vis, sans noyau central, fait l'admiration des spécialistes. L'influence italienne est sensible : il n'y a qu'à regarder les loggias, qui se superposent parfois en deux galeries. Une de ces plus remarquables demeures, l'hôtel Gadagne, abrite le musée du Vieux Lyon, qui renferme de précieux souvenirs locaux.

C'est dans le style des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dont la simplicité de lignes et la noblesse un peu froide convenaient si bien à son tempérament, que Lyon a surtout triomphé. Pour en admirer les plus belles œuvres, il faut passer dans le quartier du confluent, centre d'activité de la ville moderne comme de la Rome des Antonins, qui ne fut jamais complètement abandonné si l'on songe que là se succédèrent, sans interruption semble-t-il, des édifices religieux sur l'emplacement du premier sanctuaire élevé par Saint Pothin : le dernier est l'église actuelle de Saint-Nizier, qui représente à Lyon le gothique flamboyant, et dont la façade élégante est un peu déparée par un portail Renaissance, faussement attribué à Philibert Delorme.

Dès le XV<sup>e</sup> siècle, Lyon avait repris pied entre les deux fleuves. Les proscrits italiens y apportèrent l'industrie de la soie, qui donna à la ville une nouvelle prospérité, arrêtée malheureusement par les guerres de religion. Mais un nouvel essor s'affirme sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, grâce, en partie, aux intelligentes mesures de Colbert. L'industrie de la soie est désormais concentrée sur le plateau, dans le quartier de la Croix-Rousse, si pittoresque encore avec ses hautes maisons serrées et étagées le long des ruelles en pente, demeures traditionnelles des artisans d'élite que furent, depuis des siècles, les *canuts*. Le commerce s'est installé en contre-bas de la fabrication, dans le quartier des Terreaux, qui devint bientôt trop étroit, et qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'annexa



la région, jusqu'alors marécageuse, à laquelle l'ingénieur Perrache attacha son nom.

Ce ne sont plus de modestes hôtels, mais de vrais palais qui s'élèvent. Le palais Saint-Pierre ou des Arts, ancienne abbaye de Bénédictines reconstruite à la fin du règne de Louis XIV, les résume tous : la superposition, à la façade, des ordres corinthien et dorique est surtout remarquable. La pureté des lignes s'allie à la noblesse, rehaussée encore par le cadre harmonieux de la place des Terreaux.

Comme ensemble, en France, la place Bellecour n'a de rivales qu'à Paris et s'intercale par la date comme par la grandeur, entre les places des Vosges et de la Concorde. Les façades d'est et d'ouest, construites par Mansart et démolies pendant la Révolution, ont été réédifiées en 1800. La patine des édifices, d'un vieux jaune très roux, la décoration des jardins, arbres et fontaines, et la perspective qui s'ouvre sur Fourvière, en font une des plus célèbres et des plus belles esplanades d'Europe.

L'histoire de la principale industrie lyonnaise est écrite au palais de la Bourse dans le Musée historique des tissus, dont la richesse est unique, et qui, pour beaucoup, est la curiosité la plus caractéristique de Lyon. La réunion de tissus précieux — étoffes, tapisseries, soieries, broderies, dentelles, velours — de toutes époques et de tous pays, montre que les artisans indigènes ont travaillé patiemment à l'école d'autrui avant de se créer un art original, dont ces collections inestimables donnent une idée, de ses origines à nos jours. Combien de crises économiques et politiques ont dû être surmontées, des guerres de religion à la guerre de 1914, sans oublier la tourmente révolutionnaire qui ferma les ateliers et provoqua des troubles, suivis d'une répression féroce !

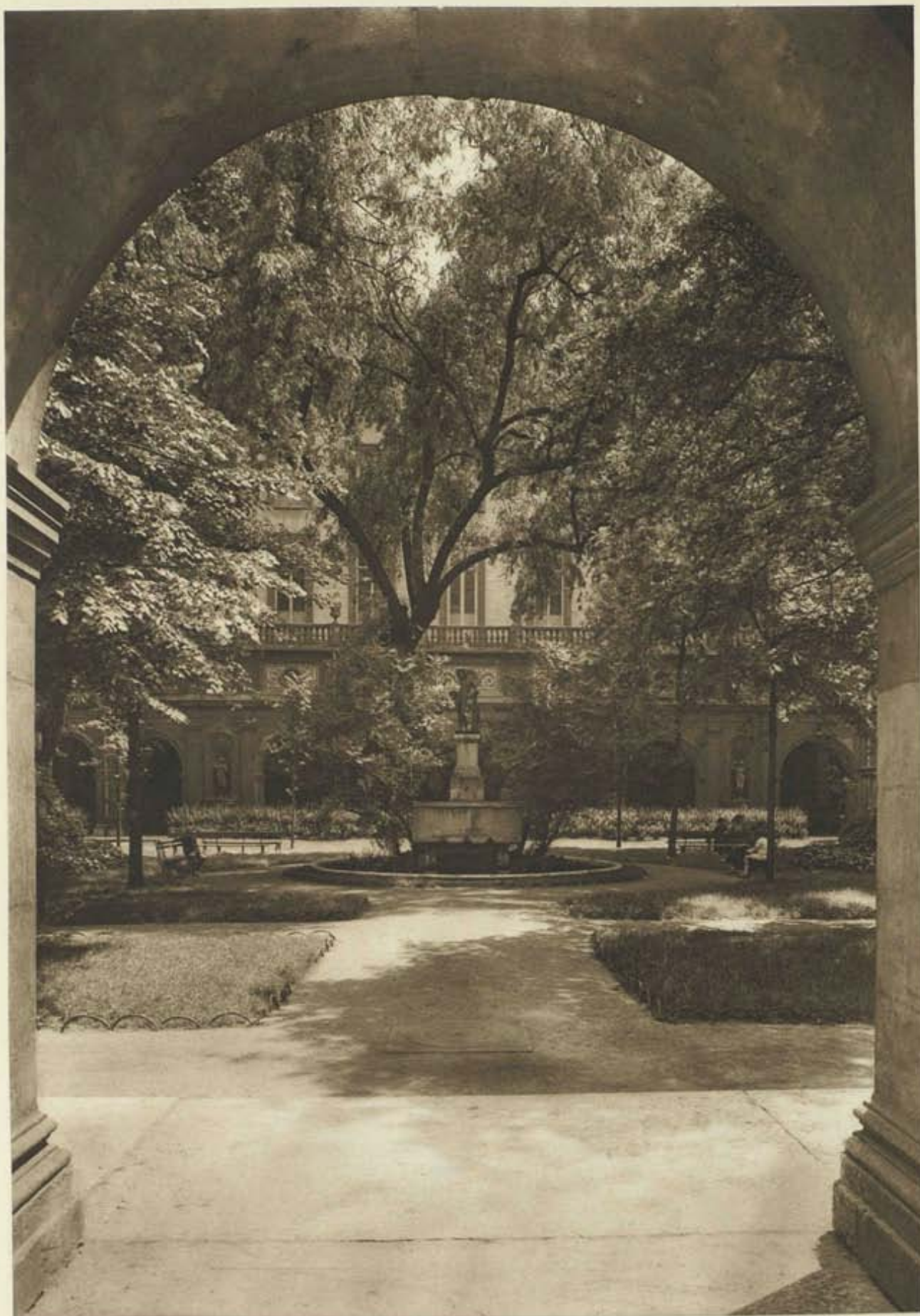
Les Lyonnais se sont toujours relevés avec la ténacité qui est la dominante de leur caractère. Très courtois d'accueil, ils sont froids et silencieux, sobres de gestes : auprès d'eux, le Parisien fait figure de Méridional. Ce n'est pas seulement, comme on l'a dit, un climat brumeux, mais leur tempérament qui a favorisé le développement de la vie intérieure. Nulle part on ne vit moins dans la rue, au point qu'à certaines heures, des rues entières, en plein centre, semblent mortes. Les maisons de six à sept étages sont plus hautes qu'à Paris, plus froides surtout. Le portrait qu'a tracé Lamartine, dans l'*Histoire des Girondins*, est, à quelques détails près, toujours exact.



Phot. Alpina.

LYON : L'HÔTEL DE VILLE.





Phot. Poix, Lyon.

LYON : COUR DU PALAIS DES ARTS.



Par contre, nulle part la vie familiale n'a plus d'intensité, les réunions intimes ne sont plus nombreuses. La musique joue un grand rôle dans cette société, et c'est un vrai symbole que son maire, Edouard Herriot, ait représenté la France au centenaire de la mort de Beethoven. Le Lyonnais est aussi satirique à l'occasion : son Guignol et son Gnafron, célébrés par un curieux théâtre populaire, sont caractéristiques.

Sans être artistes en tout, les Lyonnais aiment les arts. Inférieur à celui de Toulouse, le musée du palais Saint-Pierre possède cependant un ensemble de collections très complet, où l'archéologie régionale peut revendiquer de beaux morceaux, notamment des mosaïques et statues romaines, où la sculpture est honorablement représentée, entre autres par les œuvres modernes d'un enfant du pays, Chinard, où la peinture s'enorgueillit d'un admirable escalier décoré par Puvis de Chavannes, nobles fresques d'une sévérité et d'une fraîcheur incomparables, sans compter de nombreux dessins du maître. Fort intéressante aussi la galerie de peintres lyonnais, parmi lesquels on distingue Ravier, coloriste délicat des rayons et des crépuscules. Ce sont enfin de nombreuses toiles de contemporains et de belles pages de l'école flamande, italienne, avec Le Pérugin, Le Tintoret, Véronèse, et des romantiques français : Delacroix, Courbet, Millet.

Ouvert aux progrès, le Lyonnais aime son confort et il n'a pas reculé devant les sacrifices pour moderniser sa ville comme ses industries. C'est un Lyonnais, Jacquart, qui, en 1801, rénova les métiers à tisser. Les funiculaires de Fourvière et de Saint-Just sont les plus anciens de France. Le parc de la Tête d'Or, dont le nom évoque la légende d'une tête de Christ en or enfouie, peut rivaliser avec ceux des plus grandes capitales.

Plus encore qu'ailleurs, le commerce est ici lié indissolublement à l'industrie, il est même bien plus ancien. Lyon est une ville de confluent, donc de carrefour naturel. Les grandes foires franches d'impôts, que la monarchie y avait créées au XV<sup>e</sup> siècle, ont ressuscité sous une forme moderne : la foire d'échantillons annuelle, en mars et octobre, fondée en 1916 pour concurrencer la célèbre foire de Leipzig, et dont le succès, qui s'est affirmé d'emblée, est allé en grandissant.

Quel que soit le développement des routes et des voies ferrées, ce sont ses deux fleuves qui ont fait Lyon, c'est à eux que la ville demande encore un accroissement d'activité et de prospérité.

La navigation fluviale a bien décliné depuis que le chemin de fer lui a enlevé ses voyageurs et la plus grande partie de ses marchandises. Elle a pourtant une belle histoire. Sous les Romains, nombreuses étaient déjà les corporations de bateliers, qui utilisaient trois types, nous rappelle Lenthéric, la nacelle ordinaire, *scapha*, dont la forme et les dimensions ne paraissent pas avoir changé depuis les temps les plus anciens ; la péniche marchande, *navis oneraria*, qui, bien que large et chargée, n'avait besoin, grâce à son fond plat, que d'un assez faible tirant d'eau, et les bateaux spéciaux des utriculaire, portés sur des outres qui pouvaient naviguer sur les "rapides".

Avant l'invention de la navigation à vapeur, au début du siècle dernier, le trafic fluvial annuel dépassait cinq cent mille tonnes. La plupart des bateliers, dits voiturins, étaient de Condrieu. Mistral, qui les vit à l'œuvre, a décrit leur teint, doré comme un bronze par le hâle du jour et le reflet de l'eau ; ils portaient la culotte de basane qui les avait fait surnommer "culs de peau" par les *gonés* de Lyon, et de grands anneaux d'or aux oreilles. Il fallait les voir rivaliser d'audace et d'adresse au cours des grandes joutes sur le fleuve !

Le Rhône était alors « une grande ruche pleine de bruissement et de travail ». Voilà les grandes barques munies de cabine, s'élevant en poupe, avec un Saint Nicolas grossièrement sculpté à la proue ; les *civadières* qui portaient la pâture des cheveaux (*civado*, avoine) ; les *sisselandes*, tirant leur origine et leur nom de Seyssel, courbées sur l'avant, carrées en arrière ; les *savoyardes*, qui transportaient le charbon de Givors ; les *sapines* chargées de châtaignes du Vivarais ; les *coursiers* ou chaloupes, amarrés au flanc de la flotille, pour embarquer les gros chevaux de halage, à la queue coupée, qui remontaient les convois vides, sous les coups de fouets et les jurons. Parfois filait, silencieuse et sinistre, la toue des forçats, attachés par couple à une longue chaîne et marqués à l'épaule.

Au départ, les mariniers saluaient de leur large feutre et se signaient avec l'eau du Rhône où ils trempaient leurs doigts. Ils avaient conservé, pour la manœuvre, les appellations





Phot. Alpina.

LYON : PALAIS DU COMMERCE ET DE LA BOURSE.

traditionnelles du moyen âge, " pique au Riaume ! ", " pique à l'Empi ! ", souvenir des temps lointains où la rive gauche était vassale de l'Empire, la droite seule relevant du royaume de France. Deux à trois jours suffisaient pour la descente, de Lyon à Beaucaire



Phot. Alpina.

LYON : L'ÉGLISE DE FOURVIÈRE.





Phot. Poix, Lyon.

LYON : MONUMENT DE LA RÉPUBLIQUE, PLACE CARNOT.

ou à Arles ; il en fallait dix-huit à vingt pour la remontée, trente et plus en hiver, à cause des gués, des bourbiers, des tempêtes déchaînées par le mistral... Les longues entailles, dont les câbles ont balaféré les rochers, le long des rives, attestent seules le halage séculaire.

Il n'a guère joui de son triomphe, le "bateau à feu", dépossédé à son tour par le chemin de fer, qui réduisait, en quelques années, le trafic fluvial de soixante pour cent. On chercha à réagir, des digues furent construites, d'autres améliorées. L'ingénieur Girardon et son successeur Armand exécutèrent, en aval de Lyon, d'importants travaux d'amélioration qui faisaient partie du plan Freycinet. Les résultats, techniquement remarquables, furent commercialement peu sensibles. Le Rhône est un fleuve beaucoup plus difficile à maîtriser que le Rhin : Victor Hugo ne comparait-il pas celui-ci au lion, celui-là au tigre ?

Les projets grandioses d'aménagement du Rhône ont résolu la question avec les grands barrages qui, tout en permettant d'utiliser de formidables forces motrices, régulariseront le cours du fleuve pour la navigation. A la suite du nouveau port du quai d'Occident, sur la Saône, un autre port fluvial immense sera construit à Lyon, également sur la Saône, quai Rambaud, plus près du confluent : bordé de docks et d'entrepôts, il sera relié à la gare de Perrache et au réseau de tramways. Il sera accessible aux navires de douze cents tonnes, qui pourront, sans rompre charge, se rendre de Marseille à Rotterdam par Lyon et la Saône améliorée, le canal du Rhône au Rhin (qui sera élargi et approfondi) et Strasbourg. Car l'affluent placide restera toujours une voie navigable plus importante que le Rhône moyen, trop irrégulier dans sa traversée du Jura.

Le grand couloir de la Saône et du Rhône redeviendra la plus grande voie commerciale de la France, comme au temps d'Auguste et des Antonins. Ce sera la revanche du fleuve, qui ne roulera plus à la mer des flots inutilisés.







LYON : UN COIN DU PALAIS DES ARTS.

Phot. Polz, Lyon.



# LE RHÔNE DAUPHINOIS

**O**N ne voyage presque plus par eau, en Europe, j'entends sur l'eau douce. Quel dommage qu'en un siècle trop pressé on ait renoncé à ce mode de locomotion cher à nos aïeux ! Comme il devait être agréable et reposant de glisser, loin du bruit et à l'abri de la poussière, le long de ces grandes routes que sont les fleuves, de voir se dérouler sans fatigue la succession des paysages et des villes groupés en tableaux naturels pour le plaisir des yeux, de s'attarder dans les méandres pour découvrir la surprise d'un site imprévu ou d'un vieux bourg somnolent derrière un rideau d'arbres !

Aucune descente n'est plus belle que celle du Rhône à la mer, surtout quand le printemps saupoudre de neige blanche et rose les arbres fruitiers de la large vallée, bordée de coteaux, rehaussée plus loin de montagnes. Quel charme de contempler la fuite des peupliers, des îles et des oiseaux, les tours muettes, les clochers carillonnants, les châteaux forts ruinés, dorés au soleil couchant, qui rappellent les temps lointains et les légendes merveilleuses, les villes célèbres qui bordent les rives, celles-ci déchues d'une antique splendeur, celles-là grandissant vers un nouvel avenir de vie et de gloire !

Combien d'écrivains l'ont descendu, qui n'en ont pas toujours compris la beauté ? Le président des Brosses, attiré davantage par l'Italie, nous a laissé un récit assez froid de son voyage de 1739. N'avait-il pas trouvé Tournon « assez drôle », avant de pester contre ce « coquin de pilote » qui s'amusait à manger des asperges dans un coin, au moment où on passait les rapides de Donzère : défilé qui laissait la plus forte et souvent la seule impression. M<sup>me</sup> de Grignan, puis M<sup>me</sup> de Sévigné faillirent y être englouties, et Racine rappela plus tard, non sans exagération poétique, l'« effroyable figure » des rochers, qui « Fait changer de visage aux plus hardis nochers ».

Je préfère l'anecdote réaliste du président des Brosses.

De son côté, Flaubert, qui se vantait de lire Horace au lieu de regarder le paysage, affectait une impassibilité qui était surtout une pose anti-romantique. Que j'aime mieux l'enthousiasme sincère d'un Michelet ou d'un Hugo, ou les notations si délicatement émues de Gabriel Faure qui a évoqué tant de souvenirs littéraires du passé en longeant ces rives !

C'est ici vraiment le Rhône dauphinois, bien que le fleuve borde le Dauphiné avant Lyon : car c'est en aval de Lyon que se sont formées, allobroges ou romaines, les villes

dauphinoises, Vienne et Valence en tête ; c'est ici le débouché naturel de la province comme de ses rivières. Le Vivarais, après le Lyonnais, lui fait face, mais, plus pauvre, plus resserré par la montagne, il a un passé moins glorieux.

\* \* \*

A un coude du fleuve, Givors est la porte d'entrée, et plus encore de sortie, du pays noir : grand entrepôt naturel du bassin houiller de Saint-Etienne qui s'approvisionne des fruits, légumes et céréales de la vallée rhodanienne, et qui, en



Phot. Alpina.

LYON : LE RHÔNE, BAS-RELIEF DU PALAIS DE LA BOURSE.





LYON : LE NOUVEAU PORT.

Phot. Alpina.

échange, envoie son combustible à Lyon, aux riverains, au Dauphiné. Jadis tout débarquait ou embarquait ici. Depuis le chemin de fer, c'est surtout un point de transit, par terre et par eau, car le canal de Givors qui descend, par paliers d'écluses, de Saint-Chamond, n'a pas dit son dernier mot. C'est aussi un centre industriel en plein essor, où on forge le fer, on souffle le verre, on tisse la soie, on cuit la brique, on tourne les poteries.

Le fleuve décrit un grand méandre, très aigu, pour aller saluer Vienne, capitale déchue, l'une des villes les plus vénérables de la vieille Gaule. Abordée par le bateau, vue du Rhône, elle se présente de face, comme un décor de fond. « On embrasse d'un seul coup d'œil l'amoncellement de ses vieilles maisons étagées aux différents niveaux de la rive gauche, sa basilique, ses églises anciennes et modernes, les ruines de son acropole, le pont suspendu qui la relie à la rive opposée, la tour et le faubourg de Sainte-Colombe » (Ch. Lenthéric). Paysage urbain que complètent le cadre magnifique des montagnes naissantes à la silhouette harmonieuse, et la perspective du fleuve, somptueuse avenue qui fuit vers l'horizon de collines bleues.

La ville actuelle est écrasée par ce décor trop grandiose : approprié à un faste évanoui, il fait ressortir plus cruellement les coups du destin. Douze siècles d'une rivalité tenace avec Lyon, et, de ce combat millénaire pour la suprématie, Vienne la gauloise est sortie définitivement vaincue par l'ancienne colonie romaine, astre triomphateur dont elle ne sera plus que le satellite.

Mais elle n'a point abdiqué sans lutte et sans avoir bénéficié, par moments, de retours de fortune. Métropole des



Phot. Alpina.

LYON : LA SAÔNE, BAS-RELIÈF DU PALAIS DE LA BOURSE.



Allobroges, Vienne reste longtemps le foyer des traditions indigènes en face de Lugdunum l'impériale, capitale toute romaine. Les empereurs en firent le chef-lieu d'une grande province, la Viennoise. L'archevêque, qui disputa longtemps à son collègue lyonnais le titre de primat, conserva sa dignité jusqu'à la Révolution, qui supprima même l'épiscopat.

Avec les rois burgondes, plus tard avec Boson, Vienne, redevenue capitale, avait relevé la tête à deux reprises. Sur les débris du royaume se forma le comté, plus stable, des dauphins de Vienne, dont le nom fut, à l'origine, un nom de baptême transmis de père en fils : le dauphin de leur blason est une de ces armoiries parlantes créées après coup pour donner l'explication imagée d'un mot.

L'annexion du Dauphiné consacra la déchéance de Vienne : la monarchie française transféra le chef-lieu à Grenoble. La division départementale accentua cette dépendance administrative un peu artificielle.

Entre la Suisse coquette, la Bresse accueillante et la Provence toute de lumière et de gaieté, Vienne jette une tache morose et rébarbative d'ombre, de tristesse ; elle commence la zone des villes noires qui borde au nord le Massif Central jusqu'à Limoges, par Saint-Etienne et Clermont-Ferrand. La vieille cité est sale : ruelles sombres et sordides, étroites, aux maisons trop hautes, multipliant les passages voûtés, les cours et arrière-cours sans soleil. Mais que de curiosités, que de souvenirs sur ces façades revêches, derrière ces murs, où l'homme est plus accueillant que la demeure, car c'est avec une extrême bonne grâce, si différente de la rapacité des propriétaires de Montferrand (par exemple), qu'on vous laisse pénétrer dans les couloirs et détailler les façades intérieures. Il faut en profiter tant que le mercantilisme n'a point passé par là.

Voici une arcature romane, haut perchée derrière une seconde cour de la rue aux Clercs : tout le reste de la maison a été mutilé, rebâti ; seule la forêt de colonnettes a survécu, oubliée sans doute sous les toits. Rue des Orfèvres, c'est un noble ensemble de fenêtres à croix de pierre, un passage avec une remarquable voûte à caissons ; plus loin, des loggias superposées en bordure d'une cour intérieure et une tour polygonale, dressée sur ses corbeaux de pierre grise comme un point d'interrogation.

Mais ce sont surtout les souvenirs romains qu'on vient chercher à Vienne. Que reste-t-il de la belle et voluptueuse Vienne antique, *pulchra Vienna*, de son opulence et de son or chantés par Ausone ? Disparu le palais des empereurs : il n'en reste, vers la Glère, que de robustes soutènements qui en étayèrent les terrasses. Eventrés, démolis les aqueducs qui apportaient des fleuves d'eau pure à la ville : on montre encore l'ouverture béante par où Gondebaud, roi des Burgondes, se serait introduit en 489 dans Vienne qu'il assiégeait. Du théâtre et du forum, on ne voit plus que des ruines.

Mais il subsiste le temple d'Auguste et de Livie, charmant bien qu'austère sous sa patine grise, et qui fait penser à une Maison Carrée moins grande et moins achevée. Le fronton et la frise ont souffert des injures du temps et des hommes, les cannelures des colonnes sont éraillées, et c'est assez récemment qu'on a dégagé le perron et les dalles contournant le temple. L'élégance des lignes et des chapiteaux corinthiens n'ont pas vieilli.

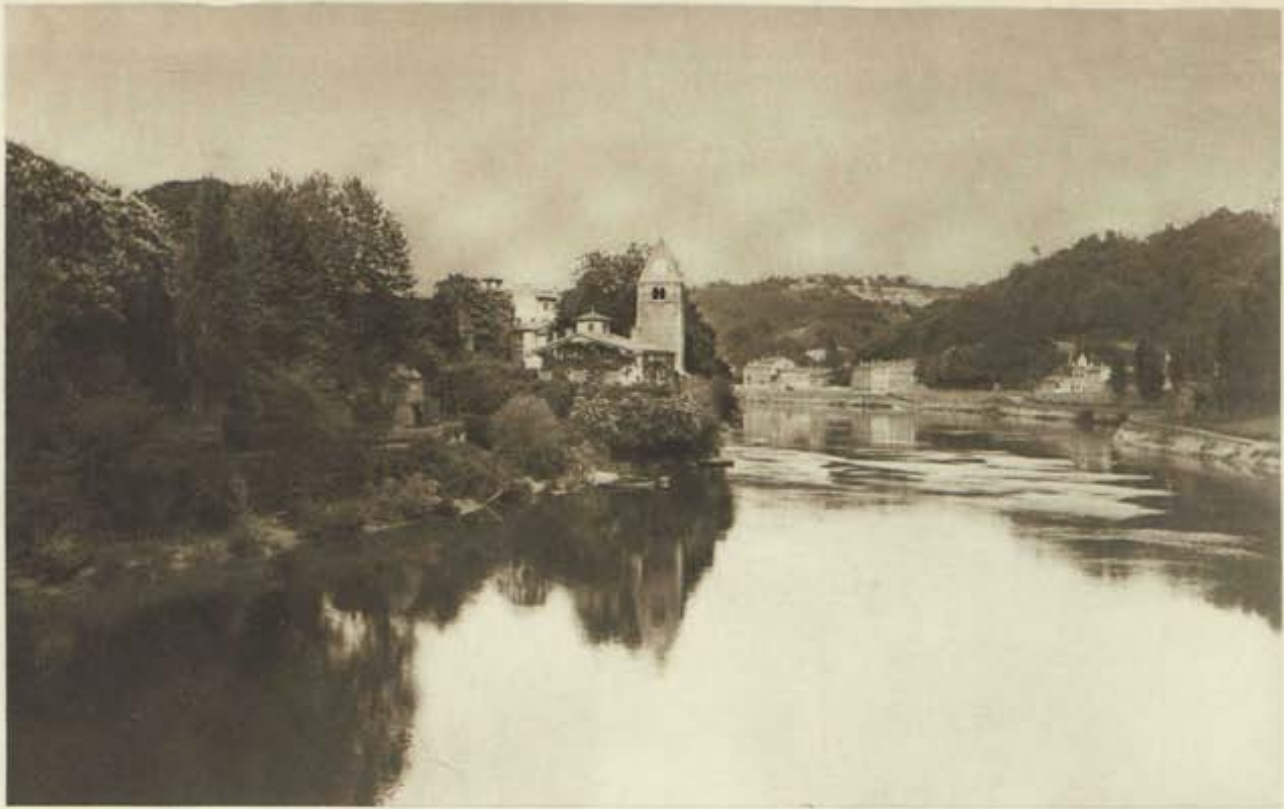
Plus bizarre est la haute pyramide, d'un blanc trop cru, campée sur un arc romain et



Phot. Polix, Lyon.

LYON : LA COUR DE L'HÔTEL GADAGNE.





ENVIRONS DE LYON : LE RHÔNE VERS L'ÎLE BARBE.

Phot. Peix, Lyon.

comme égarée dans un faubourg. Une légende populaire en fit longtemps le tombeau de Pilate. C'était le cippe qui s'élevait au centre du cirque, le seul monument de ce genre qui ait été respecté, du moins en France. La légende l'aurait-elle sauvé ?

Cette terre viennoise, longtemps rebelle à la romanisation, ne parle que de Rome et des Latins, bien plus riche que le sol de Lyon la romaine. Dans le musée lapidaire s'accumulent les objets exhumés par des fouilles qui n'ont pas livré leurs derniers secrets : magnifiques morceaux de sculpture antique, mosaïques chatoyantes des premiers âges chrétiens, corniche de marbre blanc, débris somptueux, tombeaux sévères. Le moyen âge n'est pas oublié ; on a transporté de la cathédrale le tombeau de saint Léonien, le plus beau des tombeaux mérovingiens, avec une curieuse ornementation de traits gravés.

Le cadre du musée n'est pas moins remarquable. On a installé ces collections dans l'ancienne basilique Saint-Pierre, abbatiale dont le sol recelait de nombreux sarcophages. Du type romain le plus archaïque, elle offre à l'intérieur, aux murs latéraux, la superposition de deux rangées d'arcades, caractéristique des premières églises chrétiennes ; ici encore les colonnes de marbre proviennent de monuments romains. La tour carrée est très belle avec ses arcatures accolées par deux et par trois, et dont la seconde rangée est triflée.

Autre église romane, Saint-André-le-Bas est des plus pittoresques, toute en retraits et en déduits, contrebutée par des arcs d'appui à l'extérieur, et d'ailleurs inachevée. Les fenêtres de son clocher carré ont une décoration d'un style pur.

Très gothique au contraire, Saint-Maurice, qui fut le siège des archevêques primats, a toujours grand air, rehaussée sur son escalier face au Rhône, en dépit de l'incendie qui, en 1869, ravagea sa façade de molasse jaune, dorée par les derniers feux du jour. Déjà mutilée au XVI<sup>e</sup> siècle par le baron des Adrets qui fit enlever les statues, les trois portails présentent encore un bel ensemble décoratif. Des tours, lourdes et puissantes, rappelant celles de la cathédrale de Lyon, l'ornementation a été effacée par le feu, et on n'a pas jugé à propos de restaurer. Le cloître a été détruit. L'intérieur est sévère et de grande allure, fort archaïsant, un peu vide.

L'art moderne n'a guère ajouté à l'héritage artistique de Vienne. Le monument de Michel Servet par un élève de Rodin, Joseph Bernard, témoigne d'un réel effort d'originalité,





LES ARCS DE CHAPONOST, RUINES DE L'AQUEDUC ROMAIN DU MONT PILAT.

Phot. Alpina.

mais les nudités féminines qui l'entourent ne symbolisent guère ce fougueux réformateur aragonais, médecin à Vienne, physiologiste précurseur, poursuivi par l'archevêque, brûlé vif à Genève par Calvin. Vienne l'a adopté, dans sa pénurie de grands hommes. Auprès de ce tempérament ardent, plus falot encore paraît Ponsard, que la cabale de M. Prud'homme éleva un instant sur le pavois pour narguer Victor Hugo. Paris acclamant « Lucrèce », après avoir sifflé « les Burgraves ! » Cela valait bien une statue à Vienne.

Pour être déchue, la ville n'est point morte. Elle a réagi et changé l'objectif de son activité. Tombée capitale, elle s'est relevée cité industrielle. L'art a fait place aux tissages et aux filatures. L'archéologue seul reste ; il a tant d'énigmes à déchiffrer ! Le voyageur jette un coup d'œil rapide et passe. N'a-t-il pas hâte de quitter la zone grise pour des sites plus souriants ?

\* \* \*

Un dernier coude du Rhône, qui désormais file droit au sud, et c'est, sous une croupe de vignobles, Condrieu, la pépinière des marinières, qui dérubanne ses maisons colorées au ras de l'eau.

L'aspect du paysage change. Le Midi approche. On laisse souvent la pluie à Vienne pour trouver le soleil à Valence.



STATUE DE HENRI IV.  
(Façade de l'Hôtel de Ville de Lyon).

Phot. Alpina.





VIENNE : LE QUARTIER SAINT-MARTIN ET LE VIEUX PONT.

Phot. Alpina.

La contrée est visiblement plus sèche, les hauteurs se dévêtissent, montrant leur peau calcinée, laissant pointer des rocs. Le Pilat lyonnais, à la silhouette large et trapue, enneigé assez avant dans le printemps, est la dernière montagne forestière. Le cyprès apparaît à Saint-Vallier, que domine encore son château gothique.

C'est une joie des yeux, par un bel avril, de voir se dérouler les vergers de grands poiriers et cerisiers neigeux, les vignes amoureusement entretenues où les files des ceps alternent avec les rangées de petits pêcheurs roses, d'un carmin saumoné si frais. Sur les toits bas des fermes, les sillons des tuiles rondes décolorées annoncent déjà le mas provençal. Ce n'est pas encore la Provence ; mais la langue d'oc, dont Jules Ronjat délimita naguère le domaine, commence à Tain.

Plus coquet que Vienne, plus méridional, bourg tout moderne où seuls le taurobole de la place publique et la borne milliaire cachée dans un jardin privé rappellent l'antiquité, Tain est la ville du vin qui l'a enrichie, le centre des crus fameux, les plus anciennement célèbres de France, qui avaient déjà une renommée méditerranéenne quand les bourgognes n'existaient pas et qu'il n'y avait même pas de vignes en Champagne. A l'époque romaine, les plus réputés s'échelonnaient jusqu'à Vienne ; ceux-ci, chantés par Martial, ont décliné, comme la ville : changement de climat, sans doute (le fait n'est pas isolé). Les grands vignobles commencent aujourd'hui sur la rive droite avec la Côte Rôtie, si bien nommée, au-dessus de Condrieu. Les plus célèbres occupent, du côté dauphinois, les vastes coteaux de l'Hermitage qui dominent Tain et où des moines, plus gourmets que leurs prédécesseurs les ermites, surent habilement associer les cépages aux qualités du sol et de l'exposition. Un peu moins connu, le Crozes est peut-être plus moëlleux ; il prolonge l'Hermitage au nord comme les coteaux de Mercurel à l'est.

Tournon fait front à Tain dans un des plus beaux paysages du Rhône. En face des deux ponts suspendus jetés sur le fleuve impétueux, la petite ville grise se blottit sous des escarpements sévères, tandis qu'en aval le fleuve s'enfuit vers les horizons ardoisés des Cévennes. En amont, plantés dans le roc, émergent les tours découronnées d'un château robuste ; en arrière, plus haut, une autre tour, isolée, est surmontée d'une Vierge.

Il faut s'approcher et détailler. Le long du Rhône, voici le lycée que précéda un célèbre



collège de Jésuites, fondé en 1542 par le Cardinal de Tournon. Les vastes bâtiments neufs n'ont pas fait disparaître le parc ombreux ni les élégantes constructions de la Renaissance, près desquelles le XVIII<sup>e</sup> siècle éleva une chapelle. Il faut y voir les superbes tapisseries d'Aubusson et le buste du Père La Tour, un des plus expressifs parmi ceux que sculpta Coustou. Ici Stéphane Mallarmé, poète d'un haut idéalisme qui œuvrait pour une petite élite de délicats, professa longtemps l'anglais, afin de gagner le pain quotidien que la Muse ingrate ne lui donnait pas. Ici Gabriel Faure écolier gagna la nostalgie du voyage à voir, à entendre descendre les bateaux vers la mer, vers l'Italie qu'il devait chanter plus tard en proses musicales :

« Que de fois, sur les bancs de mon vieux lycée, j'écoutais moins ce qui se disait en classe que le murmure du fleuve qui coulait si près de moi, de l'autre côté des murailles ! Lui, il allait vers le Midi, vers le soleil, vers cette Méditerranée qui baigne les terres de rêve dont nous lisions les noms sonores dans les auteurs latins et grecs sur lesquels nous peinions. »

Un peu plus loin sur le quai, voici, signalée par une plaque, la maison qu'habita Mallarmé, reconstruite sur l'emplacement de la tour où descendit Ronsard, jeune page, quand il vint rejoindre le dauphin à l'agonie. Gabriel Faure, si attentif au passé de sa ville natale, a retracé en pages charmantes la vie austère du poète moderne à Tournon, comme il a évoqué la scène tragique dont fut témoin le futur animateur de la Pléiade. C'est à lui aussi qu'on doit l'idée première de l'émouvant monument aux morts imprimé sur le roc du castel féodal, vis-à-vis du Rhône : Sartorio a buriné là une sévère Victoire de grande allure, d'un pur profil grec, et qui porte sur son visage la tristesse des deuils, innombrables comme les sables de la mer. Nous ne pouvons plus concevoir la Victoire qui chante, après les horreurs des guerres actuelles, qui déciment et ruinent vainqueurs comme vaincus.

Cette sévérité s'accorde aussi avec l'aspect du vieux Tournon, très cévenol ; le Midi semble s'éloigner dès qu'on passe sur la rive droite du Rhône. Dans un vieux noyau de ruelles caillouteuses et sombres ressortent quelques maisons primitives, d'architecture rugueuse et montagnarde, en blocs de granit sombre, sans crépissage.

Des deux ponts suspendus, celui d'amont marque une date : c'est le premier que construisit Marc Séguin, l'inventeur de ce système hardi qui devait multiplier les relations entre les riverains du grand fleuve impétueux, longtemps isolés face à face, tant les ponts en pierre étaient difficiles à établir. Le centenaire en fut célébré en 1926 par l'apposition de deux médaillons : à l'effigie du constructeur fait face celle du Rhône symbolisé, à la mode antique, par le vieillard barbu qui, entre les pampres et les roseaux, court infatigable vers le soleil.

\*  
\* \* \*

Figuiers et mûriers, bœufs au labour, routes et murs aveuglants sous le soleil, accent aux voyelles et aux nasales sonores, le Midi commence bien à Valence. A peine a-t-on remarqué au passage — moins encore dans le train qu'en bateau — l'« infâme décoction d'ardoise » (le mot est du président des Brosses, qui a rarement trouvé une aussi pittoresque formule), tribut que l'Isère alpestre apporte au Rhône plus clarifié. L'Isère fut jadis une grande artère de pénétration du Dauphiné vers les Alpes : mais la route puis le chemin de fer ont tracé aujourd'hui des voies plus importantes, reliant directement Grenoble à Lyon.

Valence, ancienne colonie romaine, chef-lieu



Phot. Alpina,  
MONUMENT DE MICHEL SERVET.





VIENNE : LE TEMPLE D'AUGUSTE ET DE LIVIE.

Phot. Alpina.

de la petite cité des Segalauni, se développa lentement. Sa première apogée se place à la Renaissance : elle avait alors une Université, où Cujas enseigna le droit. Les guerres de religion, si âpres dans cette région, la ruinèrent pour un temps. Mais elle ne tarda pas à se relever, et une ville moderne, claire, large, aérée, est venue se juxtaposer à l'ancienne. C'est elle qui attire d'abord les regards. Le promeneur est naturellement porté, à travers le Champ de Mars ombrueux, vers la magnifique terrasse qui fait face à la silhouette majestueuse des Cévennes, écran du soleil couchant, et au piton de Crussol, coiffé de ses ruines ; en contre-bas, au fond du fouillis verdoyant d'un parc, on devine le Rhône.

Ici rêva Bonaparte, jeune officier d'artillerie, âme déjà fougueuse et bouillonnant de haine contre les tyrans, à l'âge où, suivant le beau vers de Goethe, les désirs des belles actions surgissent aussi nombreux que les étoiles de la nuit. Sa logeuse légua au musée de la ville, où on les voit encore, la boussole et la cuiller à poudre qu'il lui avait données lorsqu'il partit, en 1785, pour La Fère. Installé dans l'ancien évêché, le musée, qui n'offre guère de toiles de valeur, renferme d'autres curiosités : une superbe mosaïque romaine, des panneaux de Beauvais et surtout une remarquable collection de sanguines d'Hubert Robert.

Ce n'est pas à la statuaire des voies publiques qu'il faut demander des impressions d'art. André Hallays a fait aux statues de Valence une réputation de ridicule qui n'est que trop justifiée dans l'ensemble. Si Championnet est simplement poncif, Emile Augier devant sa table fait figure de commissaire priseur. Je ferais exception toutefois pour Louis Gallet, la tête du compositeur est expressive et le faune jouant des pipeaux n'est point mal venu.

Originale est la cathédrale : mais que reste-t-il de l'édifice primitif ruiné par les protestants, restauré à partir de 1609 ? Le chœur a été aussi abîmé par les architectes du XVIII<sup>e</sup> siècle que par la guerre civile ; la tour date seulement de 1861. Si les maîtres du XI<sup>e</sup> siècle s'inspirèrent du roman auvergnat, surtout à l'intérieur, ce ne fut pas avec servilité. Ils n'adoptèrent pas la tour-lanterne et ils firent œuvre très personnelle dans le porche, le plus beau morceau de l'église (surtout par le tympan) : en marbre blanc de Crussol : éclatant, on ne saurait lui reprocher que de paraître trop neuf malgré les bavures noires laissées par la pluie, et de détonner avec la pierre jaune de l'édifice. Ce porche a été répété à l'église Saint-Jean, qui a conservé quelques jolis chapiteaux.



La Renaissance s'est distinguée par trois œuvres de choix. On peut même dire, sans hésiter, que la Maison des Têtes est un chef-d'œuvre : parmi les demeures de cette époque, je ne connais pas de plus belle façade, harmonisant avec autant de goût l'arc à accolade et l'anse de panier, les encadrements et les moulures simulant des branches de vigne, la croix de pierre des fenêtres flanquées de statues, les décorations du portail et des frises, dont les médaillons de l'une ont donné son surnom au vénérable hôtel. Mais hélas ! combien s'effrite cette pierre jaune au coloris si doux ! La cour est encore plus délabrée. La maison noble est devenue un logis d'humbles, accusant le contraste entre un art créé pour d'autres et des habitants qui ne le comprennent plus.

Sa voisine, l'hôtel Dupré-Latour, abonde en détails charmants, tout inspirés par l'Italie voisine : la tour d'escalier a une porte sur cour, bijou qui mériterait un écrin plus propre ; la frise du Jugement de Paris est d'un sensualisme païen très délicat. Que nous sommes loin de la Renaissance lyonnaise si froide : l'art décoratif se pare ici de toutes ses fantaisies, de toutes ses grâces. Seul le Pendentif est un peu plus froid : mais c'était un tombeau, le premier exemple, en France, de la voûte sur pendentifs, d'où son nom ; sa décoration vermiculée, avec arabesques, est des plus originales.

Bien que languedocien et ardéchois, Valence la dauphinoise s'est annexé Crussol, son vis-à-vis, dont les tours, que son irrévérence surnomma cornes, la défient. C'est l'excursion favorite des dimanches ; c'est sur ces pentes escarpées de toutes parts, entre rocs, buissons et buis, que la jeunesse de Valence aime à se faire les muscles. Eboulements de pierres grises, des carcasses de maisons, quelques murs crénelés en escalade, une porte qui a tenu bon, et c'est à peu près tout ce qui subsiste du village féodal d'antan et de son enceinte. Le donjon, berceau d'une branche de la famille d'Uzès, a mieux résisté, carré, implanté dans la pierre de la montagne. Tout est anguleux, depuis les tours jusqu'aux bosselures du sol et aux failles des rocs, zébrés, boudinés par les ravinements préhistoriques en cannelures obliques ou verticales, gigantesques tuyaux d'orgues où joue souvent la grande voix du mistral. Deux fenêtres béantes superposées s'ouvrent sur le précipice en face de Valence, déjà lointaine, paresseusement étalée le long du fleuve.

\* \* \*

Burges romantiques, vieilles ruines féodales égrènent le long du fleuve les souvenirs des guerres et des révoltes : la Tour Maudite d'Yons, penchée au-dessus des maisons de Soyons en une dernière menace ; les débris du « beau chastel » qui donna son nom au village. En face, l'ancien manoir de Papillon évoque, par son nom comme par son passé, l'image moins belliqueuse de la « dame de l'Etoile », surnom que reçut ici Diane de Poitiers.

De ces vieux bourgs vivarais, cristallisés depuis quelques siècles, Cruas est un des plus curieux. Un coloriste se délecterait à la perspective de ses ruelles montant vers un ciel bleu cru, entre les maisons de guingois dont le soleil chauffe le grisé et fait ressortir les ombres.

Le village a bourgeonné autour de l'abbaye. Les moines ont laissé une église



Phot. Alpina.

VIENNE : LA CATHÉDRALE SAINT-MAURICE.

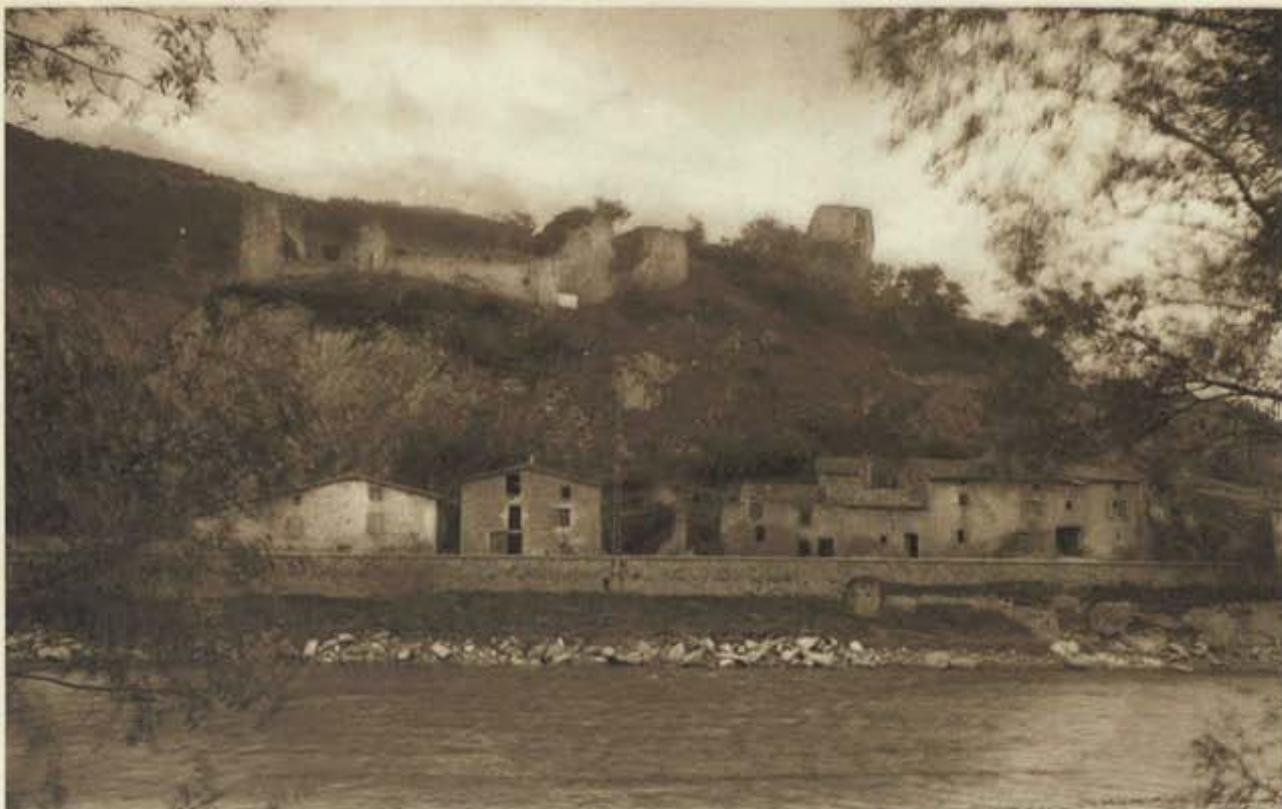




Phot. Alpina.

Vienne : LA GÈRE ET LES RUINES DU CHATEAU LE LA BÂTIE.





SERVES ET LES RUINES DE SON CHATEAU.

Phot. Alpina.

romane de la fin du x<sup>e</sup> siècle. Celle-ci donne, comme nulle autre, une impression d'archaïsme accrue encore par l'exhaussement du sol de la nef, qui fait apparaître les piliers singulièrement trapus. Les collatéraux très bas, les fenêtres en lancettes étroites, profondes, largement ébrasées, accusent l'épaisseur des murs et la timidité des architectes romans qui élevaient les premières voûtes en pierre. Non moins primitifs les chapiteaux, dont les bas-reliefs sur l'abaque se dégagent à peine de la gravure sur pierre : aigles à dents, quadrupèdes fantastiques matérialisent les visions des naïfs imagiers.



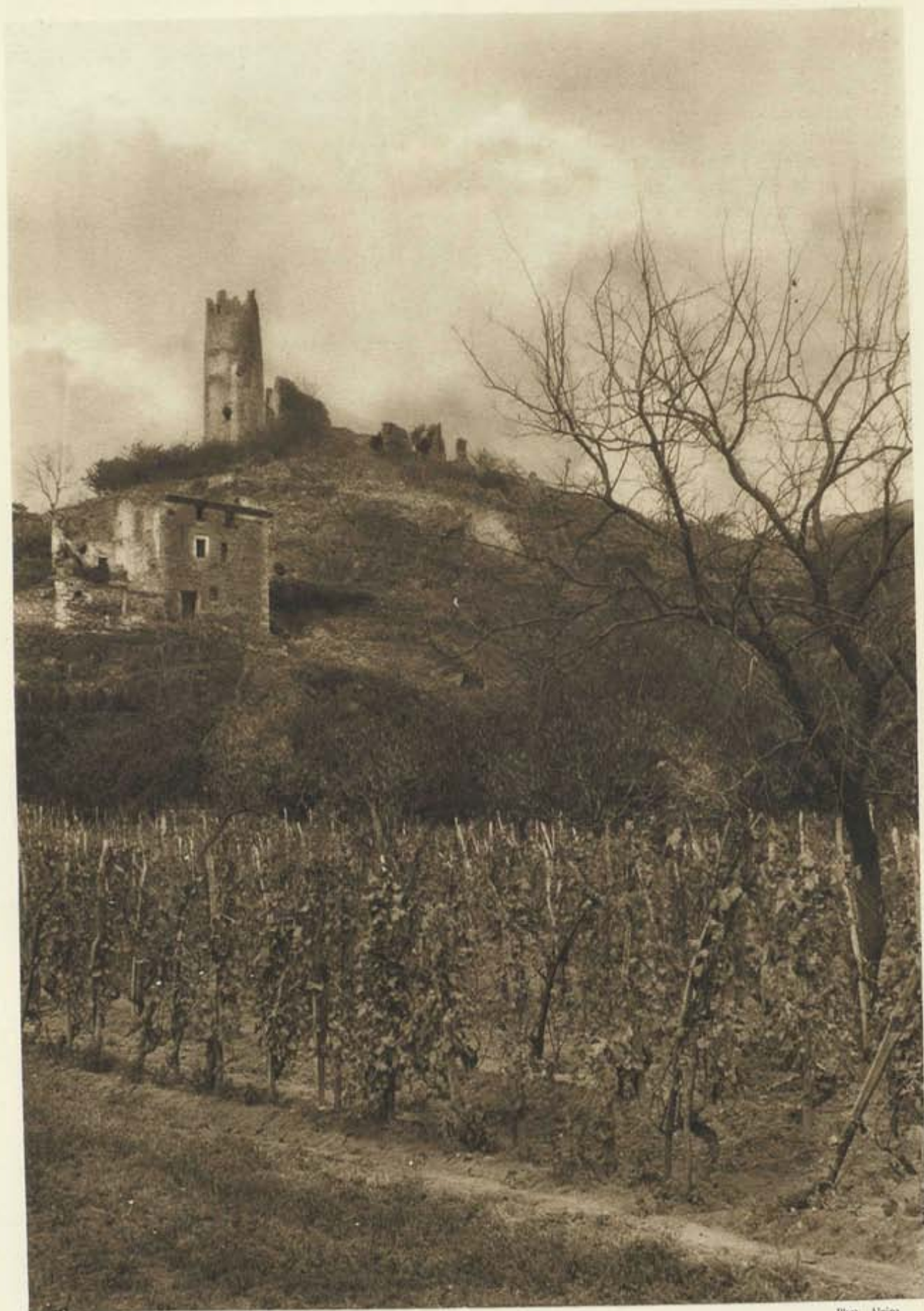
Phot. Alpina.

DANS LA VALLÉE DE LA CÈZE.

Le château fort est venu après l'abbaye. Il a manifesté doublement son emprise, en s'installant sur la hauteur et en s'emparant d'une chapelle romane qu'il a étrangement fortifiée et enrobée d'un donjon à mâchicoulis, de fort bel air, avec tourelles d'angle et grandes arcatures extérieures. Une travée crevée de la voûte bâille très haut vers le ciel, entre les arbustes qui ont poussé parmi les pierres disjointes. Eventré aussi, le fond de l'ancien chœur en cul de four s'ouvre béant vers le Rhône.

Rochemaure est encore plus pittoresque. Deux bizarres pitons noirs, l'un dominant l'autre, chacun portant sa tour, la montagne crénelée de rochers, de tours délabrées, de maisons déchiquetées : l'œuvre de ruine et d'abandon est ici plus avancée. Juché à l'origine





Phot. Alpina.

ARRAS-SUR-RHÔNE : LA VIEILLE TOUR.



sur la hauteur, autour des bastions protecteurs, le village est descendu d'abord sur le vieux chemin, le long duquel se serrent les demeures sombres de l'époque des Bourbons ; puis, plus bas encore, sur la route. Et la vie a quitté la montagne.

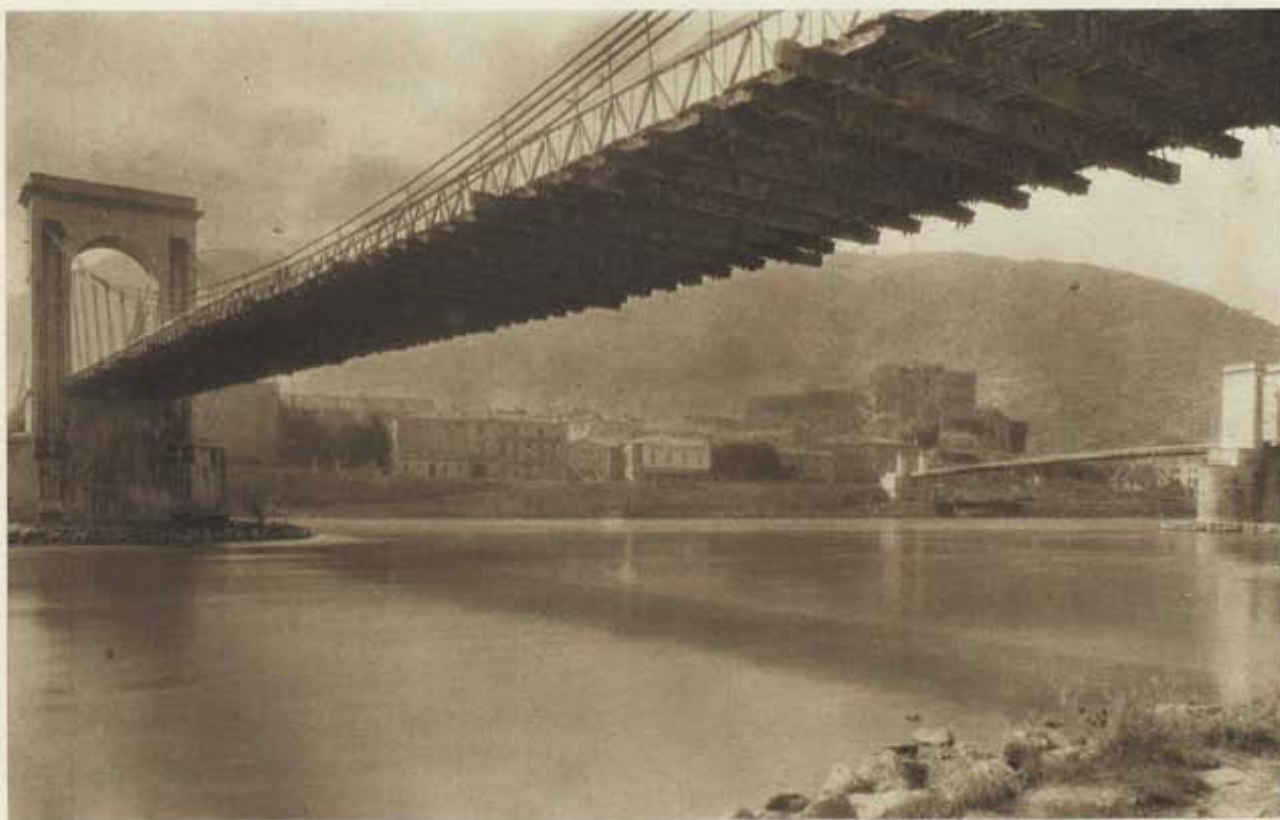
Grimpons à travers passages voûtés, escaliers et ruelles. On entre vite parmi les ruines ; on marche dans la pierraille des décombres. L'un après l'autre, les habitants sont descendus, abandonnant leurs maisons. Les toits ont cédé les premiers, les charpentes rongées se sont effondrées ; les murs tiennent généralement, les voûtes toujours. Ici l'entablement de pierre et le portillon décèlent la boutique d'un artisan ; là se creuse l'ombre d'un four ; telle terrasse d'entrée a mieux résisté que la façade. Encastrées dans la pierre, les poutres ont été fendillées et noircies par les intempéries, par le soleil.

A demi-abandonnée dans le cimetière herbu, l'église de la montagne est encombrée de matériaux de démolition, de pierres tombales ramenées là avec leurs grilles. Vermoulu et disloqué, le confessionnal est depuis longtemps hors d'usage. Seule est entretenue une singulière chapelle funéraire, où une étrange lueur jaune tombe d'un petit vitrage à la clef d'une voûte décorée de blanc et de noir.

Ruines vierges sans réclame, sans pisteurs, sans écriteaux, sans mercantis, où on peut errer et rêver à son aise. Pour combien de temps encore ?..... Deux rangées incomplètes de remparts crénelés escaladent la butte embaumée de thym. Le village du haut n'est pas tout à fait mort, mais il reste si peu de vie : une maison retapée çà et là entre dix en ruines, avec un chien qui aboie, un porc invisible qui grogne et des poules qui caquètent sous un cerisier aujourd'hui en fleurs.

Le château est moins défiguré que celui de Crussol, plus saisissant surtout. Les démolisseurs de Richelieu, dont les rudes opérations de police lui ont attiré les malédictions posthumes de l'archéologie, eurent à faire à puissante partie, tant la forteresse était enracinée dans la montagne. Une première tour est plantée sur une colonnade basaltique presque couchée. Des spectres d'autres tours se dressent sur la motte, dont le gazon tapisse les convulsions.

Enfin le donjon, fantastique. D'en bas, on se demande comment on peut accéder sur le roc noir, dont l'aiguille couronnée de murs pointe à pic. De près, par derrière, ce dyke devient énorme, il écrase. Les prismes de basalte, arrachés sur place et empilés tels quels,



Phot. Alpina.

TOURNON : LE RHÔNE ET LES DEUX PONTS SUSPENDUS





Phot. Alpina.

LE CHATEAU DE TOURNON.





LE LYCÉE DE TOURNON.

Phot. Alpina.

ajoutent à sa majesté, le font, s'il se peut, plus farouche. Trous béants, belvédères dégradés, sur le vide. Effrayant quand le mistral souffle, un escalier droit monte dans la nuit, entre les pierres noires, vers un trou de demi-jour ; les marches ont été refaites, mais sont encombrées de cailloux roulés par le vent. Vrai nid d'aigle, repaire de burgraves rhodaniens. A quoi bon en chercher l'histoire dans les archives ? elle est écrite sur ces murs sinistres. On comprend alors Richelieu.

Nulle part comme dans ces parages, le Rhône ne forme mieux une frontière, tant géographique que sociale. La formidable coulée basaltique qui descendit du Mézenc a figé ses dernières vagues sur le front des calcaires à chaux qui ont fait la fortune industrielle du Teil ; la Chaussée des Géants en est un des plus imposants débris. La pierre volcanique jette sur les vieilles maisons non crépies une note triste et rude. La race aussi est montagnarde, plus apparentée à l'Auvergne éloignée qu'à la Provence voisine.

En face s'ouvre la plaine fertile et paresseuse, le Midi s'accuse de plus en plus. En retrait du Rhône, par crainte des inondations, comme toutes les agglomérations depuis Valence, Montélimar est une agréable petite ville blanche, très méridionale, qui paraît toute neuve. On voit ici les premiers palmiers — d'élégants *chamærops* — dans les jardins. Aux alentours, de jolis mas sont entourés, à la provençale, de bouquets de grands arbres, pins, platanes, micocouliers. Près de la gare, des magasins offrent le fameux nougat. On montre, tout près, la demeure où le bon président Loubet termine une longue vie dans la retraite d'un *Cin-cinnatus*.

Il faut repasser sur la rive ardéchoise, décidément plus suggestive, pour voir Viviers. C'est le coin des cités déchues, là féodales comme Rochemaure, ici gallo-romaines, tel, en aval, par delà Pierrelatte, Saint-Paul-Trois-Châteaux, petite capitale des Tricastini, qui garda son évêché jusqu'à la Révolution, tel, en amont, Aps, au-dessus du Teil, riche métropole des *Helvii*, qu'après sa destruction par les Vandales Viviers a dépossédée et qui, fiche de consolation, a repris son nom d'Alba.

Pendant presque tout le moyen âge, Viviers ville puissante, a formé un curieux Etat théocratique, battant monnaie, entretenant une armée de quinze cents hommes et narguant le roi de France. L'évêque est resté, ainsi que l'esprit religieux et l'archaïsme de la cité.



Petite ville ensommeillée où glissent discrets les rares passants, les soutanes graves, les cornettes des religieuses. Parmi toutes ses sœurs d'infortune à l'éclat évanoui, celle-ci, sur son verdoyant mamelon, est la Belle au Bois dormant. Rien n'a changé depuis quelques siècles, que les costumes, à peine les âmes.

Qu'on monte par la vieille rampe très italienne, qui longe le mur fleuri de l'ancien évêché, ou qu'on muse à travers le lacis des ruelles fraîches, c'est une même senteur de passé, encore vivant, qui monte. Passages voûtés, arcs transverses étayant les vieux logis aux fenêtres souvent aveuglées ou altérées, arcs cintrés ou en anse de panier, meneaux, croix de pierre alternent dans un désordre pittoresque. Voici un beau portail classique avec pilastres cannelés et deux têtes de bœuf sculptées au linteau. Sur une petite place, la maison des Chevaliers, ornée d'une frise à médaillons, a tiré un ingénieux parti de la croix de pierre, en aménageant le meneau vertical en colonne à chapiteau, avec réplique des deux côtés. Des parcs se devinent derrière les murs ; une perspective s'ouvre soudain sur des toits vieux rose et une tour carrée à mâchicoulis. Un orme de Sully, plusieurs fois rabattu, nourrit des giroflées jaunes sur son énorme encolure.

La cathédrale a beaucoup souffert. Incendiée pendant les guerres religieuses, le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle l'a refaite en partie, fort mal. Il reste deux beaux morceaux, la tour octogonale, d'un gothique méridional rappelant Albi, et le chevet. L'intérieur, large vaisseau, juxtapose une nef très italianisée à la voûte flamboyante du chœur, décoré de Gobelins qui évoquent, avec beaucoup de relief, des scènes évangéliques.

Par derrière, la terrasse gazonnée du « château vieux », ombragée d'ormes et dessinée sur de puissants soubassements calcaires, domine la ville basse, les cultures maraîchères, le Rhône, l'horizon fuyant des montagnes dauphinoises. Un calme propice aux méditations religieuses l'enveloppe — cadre qui rappelle la silhouette de Mgr. Bienvenu, le bon évêque des Misérables. Si l'on était prélat, on voudrait occuper le siège de Viviers pour méditer ici ses homélies. Et je pense à l'autre terrasse, celle de Valence, et à son poète Le Cardonnell, qui chanta l'Ombrie monastique et qui est entré dans les ordres.

Viviers commande le défilé ou « robinet » de Donzère, l'effroi des voyageurs qui descendaient le Rhône en bateau. Habitué à des spectacles plus violents, nous comprenons mal



TAIN : LE PONT MARC SÉGUIN ET LES COTEAUX DE L'HERMITAGE.

Phot. Alpina.



une terreur qui était pourtant légitime sur les mauvais esquifs d'alors. Large et beau, le paysage me donne plutôt une impression de grandeur calme. J'ai pourtant traversé le pont par une grande crue qui couvrait l'écueil de Malmouche. Même alors, au flanc d'une péniche amarrée, le *tournesol*, grand filet monté sur aubes, tournait sans fin pour capturer les lamproies. Le courant magnifique, coupé de rapides, roulait des eaux saumâtres... Sur la rive droite, deux pics drapés de pins se hérissent de gros cylindres calcaires, que les gens du pays appellent les rochers des singes.

Toute cette contrée est fertile en légendes. C'est le dragon, le *drac* du Rhône, qui attire les jolies baigneuses sous les eaux vertes, dans son palais de cristal. C'est Gargantua altéré qui, prenant les barques pour des écuellles, les avalait avec les hommes, et qui a retiré de son soulier le roc fiché en terre qui a donné son nom à Pierrelatte. En face de Viviers, dans le gouffre de Gournier où fut, dit-on, englouti un monastère de nonnes, les vieux contaient qu'à Noël, on entendait à minuit tinter les cloches. Près de Donzère, les Trois Donzelles, transformées en rochers, attendaient, depuis les Croisades, leurs chevaliers partis pour la Terre Sainte ; on les a jetées bas quand on a construit, voilà près d'un siècle, le chemin de fer de Paris à Marseille : emblème du modernisme détruisant les beaux contes.

Bourg-Saint-Audéol est la première agglomération, depuis Valence, qui ait osé s'approcher du Rhône et le border de quais. Elle a été récompensée de son audace par une prospérité commerciale déjà ancienne, qui a fait bourgeonner une nouvelle vie autour du vieux noyau. Une intéressante église romane a été remaniée aux âges suivants ; de beaux hôtels des <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles attestent la richesse du « bourg » fluvial à cette époque. Mais la curiosité la plus rare est dans le voisinage : le bas-relief colossal de Mithra, modelé à même le roc d'où jaillit la fontaine de Tournes. Michelet avait déjà remarqué que le culte oriental de Mithra — le dieu du soleil, symbolisé par le taureau — avait laissé de nombreuses traces dans toute la vallée, de Lyon à Arles.

Le Vivarais finit à l'embouchure de l'Ardèche, sur le courant de laquelle les orpailleurs, garçons ou jeunes filles, se penchaient jadis pour happer avec un crible les paillettes d'or, lavées ensuite et fixées sur une peau de mouton. Cette pêche pittoresque rapportait douze à quinze sous par jour. Mirage de l'or !

De son côté, le Dauphiné se termine avec Pierrelatte. Le paysage est provençal avant la lettre. Plus rien ne manque. L'olivier gris, encore trapu, dont le vent argente la courte chevelure, s'aligne dans les champs, cédant souvent le pas au mûrier, plus luxuriant de feuillage. Toute la contrée pratique l'élevage des vers à soie : marché aux cocons de Pierrelatte, magnanarelles, cueillette des feuilles, *descoucounado*, parler provençal de plus en plus pur, nous sommes déjà au pays de Mireille.







CHÂTEAUBOURG : LE CHATEAU.

Phot. Alpina.

## CHAPITRE VII

# LE RHÔNE PROVENÇAL

**L**ES arches du pont Saint-Esprit sont bien, comme l'a écrit Mistral, la porte sainte de la Provence : la Provence, terre du soleil, de la gaieté et des fêtes, comme des grands souvenirs antiques. Par elle commença l'emprise, sur la Gaule, de Rome, qui lui créa son nom. Une appellation administrative, *provincia*, est devenue — magie des lieux et des mots ! — évocatrice de la terre française qui, de toutes, résume le mieux les paysages, les beautés et les séductions du Midi : *ermas* embaumés de romarin et de lavande, où crissent tout l'été les cigales ; prairies qui se hâtent de verdier, si fraîches au printemps avant d'être séchées par la canicule ; monts aux arêtes vives, rôtis par le soleil ; oliviers des plaines, vignes des coteaux, mûriers des terres rouges, pinèdes des ocres sableuses ; caps pelés, criques de pêcheurs, ourlés par l'azur d'une mer toujours étale ; lumière et couleur sur les choses, vivacité et bonne humeur chez les gens ; fruits et fleurs, chants et danses, farandoles et tambourins... Des *mas* en bouquets, des villages clairs, des ports dorés par le couchant, de grandes villes modernes bourdonnantes, et tant de cités célèbres frappées par le destin, les unes ressuscitées à une nouvelle vie, d'autres résignées à leur chute, celles-ci en ruines, celles-là disparues et sur lesquelles la charrue passe.....

C'est sur la rive languedocienne, à la tête du pont, que s'est créé le bourg de Pont-Saint-Esprit. Un boulevard moderne animé par les autos, les autobus, les chars de paysans, près d'une grande étoile de routes, un pâté de ruelles silencieuses, et derrière, le Rhône et le pont. Il faut le voir, le fleuve, au printemps, en pleine eau, rasant d'un galop courroucé le quai que dominant les tours pittoresques des deux églises, l'une coiffée d'une coupole,





LES BORDS DE L'ISÈRE PRÈS DU CONFLUENT.

Phot. Alpina.

l'autre rehaussée de contreforts anguleux. La rangée des maisons sévères est coupée par l'escalier monumental à deux rampes, que le siècle de Louis XIV orna d'une balustrade et de figures formant consoles, et qui semble le piédestal d'un château absent.



VALENCE : LES BOULEVARDS.

Phot. Alpina.





LE PONT DE VALENCE ET LE ROCHER DE CRUSSOL.

Phot. Alpina.

Le pont, longtemps seul à franchir le Rhône entre Vienne et Avignon, fut construit au XIII<sup>e</sup> siècle par les Frères Pontifes, pour faciliter les pèlerinages, et le commerce par surcroît. Œuvre singulièrement hardie pour l'époque, mais dont l'architecture a malheureusement été déparée par la suite. Les bastilles crénelées qui protégeaient ses deux extrémités ont été rasées. On l'abîma surtout en 1854, en remplaçant deux arches par une hideuse travée métallique, pour faciliter une navigation déjà agonisante. Les piles trop rapprochées étaient et sont encore l'effroi des navigateurs.

Que de bateaux s'y sont brisés, surtout lorsqu'ils partaient à la dérive, comme la flottille dont Mistral nous a conté la catastrophe à la fin du *Poème du Rhône*.

Le Poème du Rhône ! On y revient toujours, car c'est bien le poème du fleuve, de ses sourires comme de ses courroux. Avec quelle délicatesse Mistral a-t-il peint l'attrait de l'eau bleue qui rit, gazouille et fuit au soleil, l'ébat des poissons et, au-dessus, des libellules, des moucheron, des hirondelles qui planent ou rasant l'onde ! Et le charme des îles et des « mouillères » où caquète la poule d'eau et où l'on peut cueillir en juillet la « fleur du Rhône », rose lilas, qui balance en défi ses ombelles !... Eau perfide et cruelle, coléreuse aussi. Et c'est l'évocation des inondations de jadis, — jugulées aujourd'hui par les digues —



Phot. Alpina.

VALENCE : L'HÔTEL DUPRÉ-LATOURE.



quand le Rhône « lançait ses vagues jusqu'à la couronne des mûriers », couvrait la plaine, emportant les récoltes, les arbres, des meules de foin entières, et quand les bachots voguaient au secours des fermiers réfugiés sur leurs toitures.

\* \* \*

Pendant plusieurs siècles, le Comtat Venaissin, possession papale, fut séparé politiquement de la Provence, dont il n'a pas cessé pourtant de parler la langue, de vivre la vie.

Avec Orange commencent les grands monuments romains. Ce n'était pas une ville de premier ordre que l'Arausio gauloise, petite métropole des Cavares et colonie romaine. Mais Rome avait fait partout grand et fastueux, dans cette province de prédilection.

L'arc de triomphe est le plus somptueux de l'ancienne Gaule. On n'est pas d'accord sur sa date. La tradition l'avait rapporté à Marius, sur la foi d'une inscription mal interprétée. On l'attribue généralement à Tibère, d'après l'inscription délabrée de l'architrave, reconstituée avec quelque complaisance. Mais la lourdeur de l'ensemble comme la profusion des sculptures semblent lui assigner un ou deux siècles de moins. Les seigneurs du moyen âge l'avaient transformé en donjon (baptisé château de l'Arc), avec addition de créneaux et de meurtrières.

Ce n'est pas la seule fois — témoin les perforations de l'arc de Suse — que la guerre cherchait à adapter l'art à ses fins.

Le théâtre antique, restauré par Formigé, avait aussi été transformé en forteresse féodale. Peut-être ces mutilations, dont on a eu raison sans trop de peine, nous ont-elle sauvé ces monuments précieux ? Sobrement décoré et de la belle époque, le théâtre d'Orange est le plus complet et le mieux conservé de ceux que Rome nous a légués. Rendu à sa destination première, il est revenu à la vie après quinze siècles de mutisme et de profanations. La grande voix, maintenant éteinte, de Mounet-Sully a lancé de nouveau à l'écho, dans

une langue plus jeune, les plaintes immortelles d'Œdipe. Ces représentations, d'un grand caractère, laissent une impression inoubliable.

\* \* \*



Phot. Alpina.

VALENCE : LE PENDENTIF.

Depuis longtemps Avignon a dépassé Orange.

L'antique Avenio n'était pourtant que la seconde ou troisième ville des Cavares, sans doute leur port. Eclipsée par ses voisines, surtout par Arles, sous la domination romaine, elle devint au XII<sup>e</sup> siècle une petite république frondeuse et jalouse de ses franchises, que les comtes de Provence finirent par vendre au pape. Et ce fut brusquement la gloire : un pape français, Clément V, quitte Rome turbulente pour s'installer à Avignon, où la cour pontificale, en comptant les antipapes du Grand schisme, réside près d'un siècle. C'est la papauté qui a fait Avignon ; c'est elle qui lui a imprimé un cachet si spécial d'ancienne capitale théocratique : c'est une Provence que l'Italie a colonisée une seconde fois, par les arts mais non plus par le langage.





Phot. Alpina.

VALENCE : LA CATHÉDRALE.



L'arrivée à Avignon par le bateau est un enchantement, surtout si l'on a la chance d'approcher par un de ces soleils couchants d'automne, si doux, qui échauffent la patine des tours et des créneaux au front du merveilleux palais des papes. Mérimée s'y retrouvait en Espagne ; plus près de nous, Vaudoyer en a peint les chatoyantes couleurs ; André Hallays a noté avec le goût d'un érudit, délicat autant qu'informé, les richesses et les souvenirs de la ville d'art ; Mistral a fait revivre dans *Nerte l'Avignon des papes*. Mais pour la camper en quelques lignes, il n'est encore que la plume de Victor Hugo :

« De loin, l'admirable ville, qui a quelque chose du destin de Rome, a quelque chose de la forme d'Athènes. Les murailles, dont la pierre est dorée comme les ruines augustes du Péloponèse, ont un reflet de beauté grecque. Comme Athènes, Avignon a son acropole ; le château des papes est son Parthénon. »

Parmi tant de cités tombées du haut de leur gloire dans l'atonie ou la mort, Avignon est une ville ressuscitée. Déclinante après le retour des papes à Rome, somnolente même pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, le tourisme, plus encore que l'industrie, l'a réveillée. Ce n'est pas en vain qu'écrivains, artistes et archéologues l'ont célébrée, que le félibrige y eut son berceau, dans le vieil hôtel bourgeois d'Aubanel, éventré par le Cours de la République. Artistes, amoureux du passé, simples curieux y viennent, toujours plus nombreux, de tous les points d'Europe et d'Amérique. C'est aujourd'hui la grande métropole touristique du bas-Rhône. Qui n'a pas vu Avignon depuis quelque trente ans, quand c'était encore une retraite paisible de petits rentiers, est frappé de sa transformation, qui réside plus dans la vie que dans les choses, de son renouveau, de sa prospérité qui en fait une belle et grande ville moderne dans le cadre, à peine altéré, d'une capitale du *Rinascimento*.

Rabelais avait été frappé par le nombre de ses clochers carillonnants. Plus d'un a été abattu, mais il en reste assez pour qu'Avignon soit encore la ville des tours, si variées dans leur désordre pittoresque : le clocher dentelé de Saint-Pierre, la flèche à crochets de Saint-Didier, la tour Saint-Jean crénelée, le beffroi à clochetons et pinacles, le lanternon de la cathédrale surmonté de la vierge dorée, et, de toutes la plus majestueuse, la tour carrée de Trouillas, bardée de mâchicoulis, sentinelle altière du palais pontifical.

D'autres tours plus basses piquètent le corselet guerrier de remparts, taillé si large qu'Avignon y respire toujours à l'aise. C'est le triomphe, comme dans le Midi médiéval, de la ligne droite et de l'angle droit ; une seule tour ronde, près du Rhône. L'architecture militaire du XIV<sup>e</sup> siècle a accusé la saillie des surplombs et des chemins de ronde, qui nous valent cette guirlande si décorative de mâchicoulis à échelons.

Le foyer de la vie s'est déplacé. Aujourd'hui promeneurs, autos, trams se pressent et s'entrecroisent sur la somptueuse artère, en partie ombragée de platanes, qui, entre hôtels, cafés, magasins luxueux, aboutit à la place Clemenceau. Au siècle dernier, la place Pie, où se tient encore le marché, était le centre des affaires et le point de départ de toutes celles des diligences qui ne stationnaient point place Crillon. Autrefois c'était la place du Palais.

Si voisine de la place affairée, moderne par ses constructions comme par sa vie, et que bordent l'hôtel de ville et le théâtre, la magnifique esplanade, dans le recueil de sa solitude, a gardé intactes sa beauté, sa majesté princière. A l'entrée, l'hôtel des Monnaies papales, mué en temple de la musique, offre, sur sa noble façade Louis XIII, d'élégants motifs en ronde



VALENCE : LA COTE SYLVANTE. Phot. Alpina.





VALENCE : DANS LE PARC JOUVET.

Phot. Alpina.

bosse. Au fond, la perspective est fermée par l'ancien évêché, devenu la plus belle école primaire supérieure de France, d'une Renaissance tout italienne, rappelant les palais de Vicence avec son couronnement de créneaux décoratifs. A droite, en retour, la montée au rocher des Doms, la cathédrale, enfin le château des Pontifes.

Mi-forteresse, mi-palais, comme il convenait aux grands princes protecteurs des arts que furent les papes de la Renaissance, c'est surtout la forteresse qu'évoquent à l'extérieur sa haute tour sévère, ses portes méfiantes dont les voûtes appellent les hermes absentes, ses merlons et l'arc brisé de ses hautes arcatures, si caractéristiques de la façade. Quel dommage qu'on la visite en troupes sous la houlette du guide à la façon encore plus énervante que les réflexions des badauds ! Pourquoi traiter toujours le public en enfant à qui on impose conducteur et leçon, au lieu de laisser, au moins certains jours, la visite libre dans des monuments où il y a tout de même moins de risques de dégâts que dans les musées ?

Je sais bien que les Beaux-Arts peuvent avoir la phobie du vandalisme, quand, depuis vingt ans qu'ils y travaillent, ils n'ont pas encore réparé ici tous les dégâts du vandalisme militaire. Napoléon, généralement mieux inspiré, fit du palais une caserne, la seule de France où le public était admis, sur demande, à visiter les chambrées. On avait coupé les étages en deux, badigeonné les fresques, bouché les portes, éventré les murs. Quel affreux saccage !

Peu à peu on remet en ordre, mais au prix de combien de tâtonnements et de travail ! Les grandes salles aux voûtes sonores ont déjà repris leur ancien aspect. On a dégagé la jolie porte de la chapelle pontificale, et remis à jour des fresques charmantes, celles de la chapelle Saint-Martial, très fraîches en bleu et blanc, et surtout les ravissantes scènes champêtres, d'un art tout italien mais encore archaïque, qui décorèrent, dès le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, la salle de la Garde-Robe.

Les Pontifes avaient deux belvédères pour bénir ou haranguer la foule. Dehors, la galerie découverte à balustrade, et, sur la cour, l'exquise fenêtre de l'Indulgence, rose et meneaux en claire-voie, qui s'ouvrait sur la chapelle papale.

Que la cathédrale est humble et effacée à côté de l'orgueilleux château ! Emblème d'une papauté chez qui le temporel primait singulièrement le spirituel. On a peine à croire que le successeur de saint Pierre, entouré des princes de l'Eglise, ait officié là, durant près



d'un siècle, dans cette église de sous-préfecture. A la nef romane, il ajouta seulement l'encadrement d'une tribune à l'italienne, la voûte à caissons du porche et le lanternon du clocher. Un seul monument somptueux, le tombeau du second pape d'Avignon, Jean XXII, malheureusement dégradé, d'un gothique fleuri et élancé qui annonce le flamboyant un demi-siècle à l'avance. A Avignon, les vicaires du Christ ont manqué décidément de modestie.

Transformé en parc, ombragé de grands pins penchants, orné de statues et d'une pièce d'eau, le rocher des Doms tombe à pic sur le Rhône, dominant à la ronde un émouvant paysage. Au pied, voici les arches incomplètes du vieux pont où dansaient beaux messieurs et belles dames (les enfants d'aujourd'hui chantent-ils encore la jolie chanson ?) En face, l'île de la Barthelasse et ses guinguettes, où l'on danse toujours, mais sur un autre mode. Puis la rangée irrégulière des falaises crayeuses, fuyant vers le Nord, vers la grande plaine d'où descend le Rhône, et que rebordent au loin les montagnes, longtemps poudrées de neige au printemps, et le Ventoux trapu, à la tête souvent enveloppée de nuages. Derrière s'étale la ville, dont la houle de toits d'ocre rose monte doucement vers le rocher.

L'église Saint-Pierre égale en intérêt la cathédrale ; elle offre même plus d'unité. On goûtera sa gracieuse façade flamboyante, enrichie de superbes vantaux Renaissance, le clocher de pur style gothique, et le retable en pierre d'Imbert Boachon surmonté d'une Cène curieuse où chaque personnage a devant lui, qui un verre, qui un petit pain, qui un mouton en miniature. A Saint-Didier, on voit un autre retable, un peu antérieur, à grands personnages expressifs, malencontreusement placé à contre-jour ; en compensation, de belles ombres tombent dans la nef à jour failli.

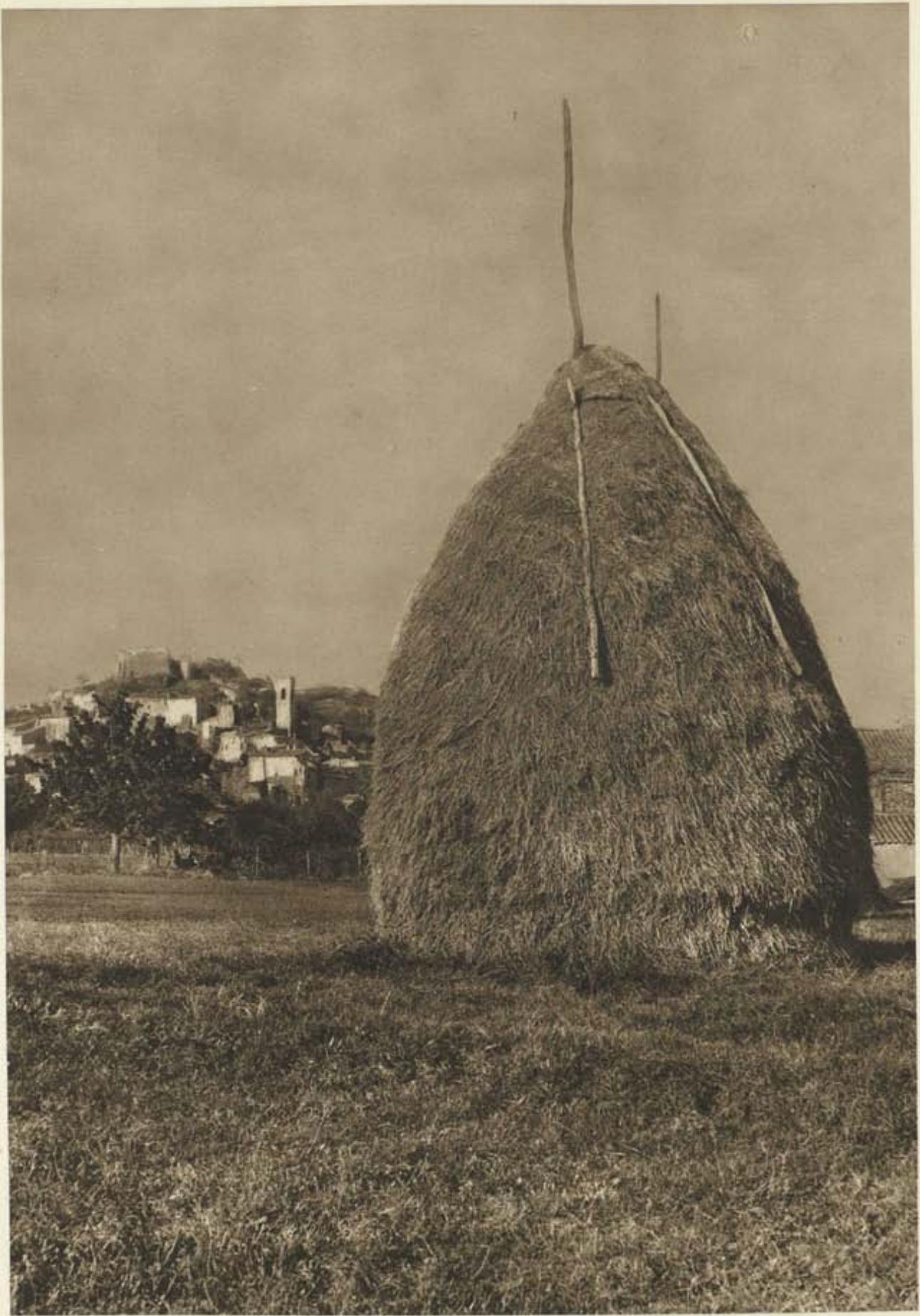
Avignon est la ville des rayons et des ombres. Suivez, par une belle fin d'après-midi, une ruelle sombre des vieux quartiers somnolents. Par une traverse jaillit une touche de lumière, chaude et colorée comme un coup de pinceau, allumant de jaune un pan de vieille demeure. Bien variés, ces vieux logis, depuis la grâce de la Renaissance jusqu'à l'austérité de l'hôtel Crillon, aux grandes fenêtres surmontées de mascarons, près d'un groupe, plus sévère encore, de hautes demeures du XVIII<sup>e</sup> siècle, étrangement rébarbatives sous ce ciel joyeux. Que de surprises dans ces lacs, jusqu'à la pittoresque Peyrolierie, où les chaudronniers (*pairoliers*) martelaient jadis leurs cuivres, et qui serpente,



Phot. Alpina.

LE ROCHER ET LES RUINES DE CRUSSOL.

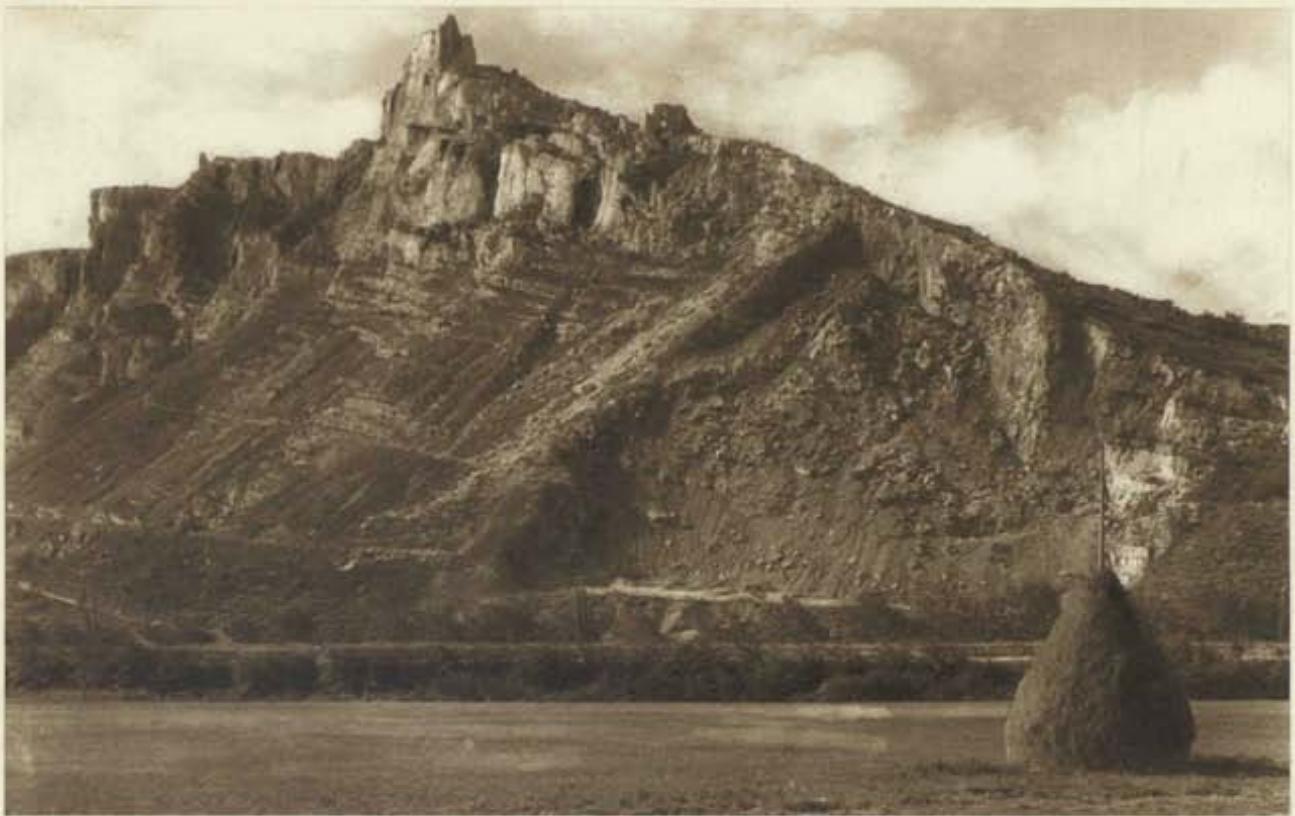




Phot. Alpina.

ENVIRONS DE VALENCE : CHARMES.





LE CHATEAU DE CRUSSOL, VU DE LA PLAINE.

Phot. Alpina.

silencieuse aujourd'hui, entaillée dans le roc sous les arcs-boutants du château pontifical.

Il faut découvrir aussi, au pied des Doms, sinon le monument aux morts de la guerre, du moins sa face la plus pathétique. La femme qui relève son grand voile pour guetter l'improbable retour, est belle, mais un peu froide. Combien plus empoignant le petit bas-relief caché à l'arrière et qui aurait dû être le sujet principal : cette épouse ou cette mère qui pleure à genoux, abîmée dans sa douleur, la main crispée sur le casque qui coiffe la croix de bois, entre les épis, fleuris de coquelicots sanglants, sur les champs lointains de la Marne...

\* \* \*

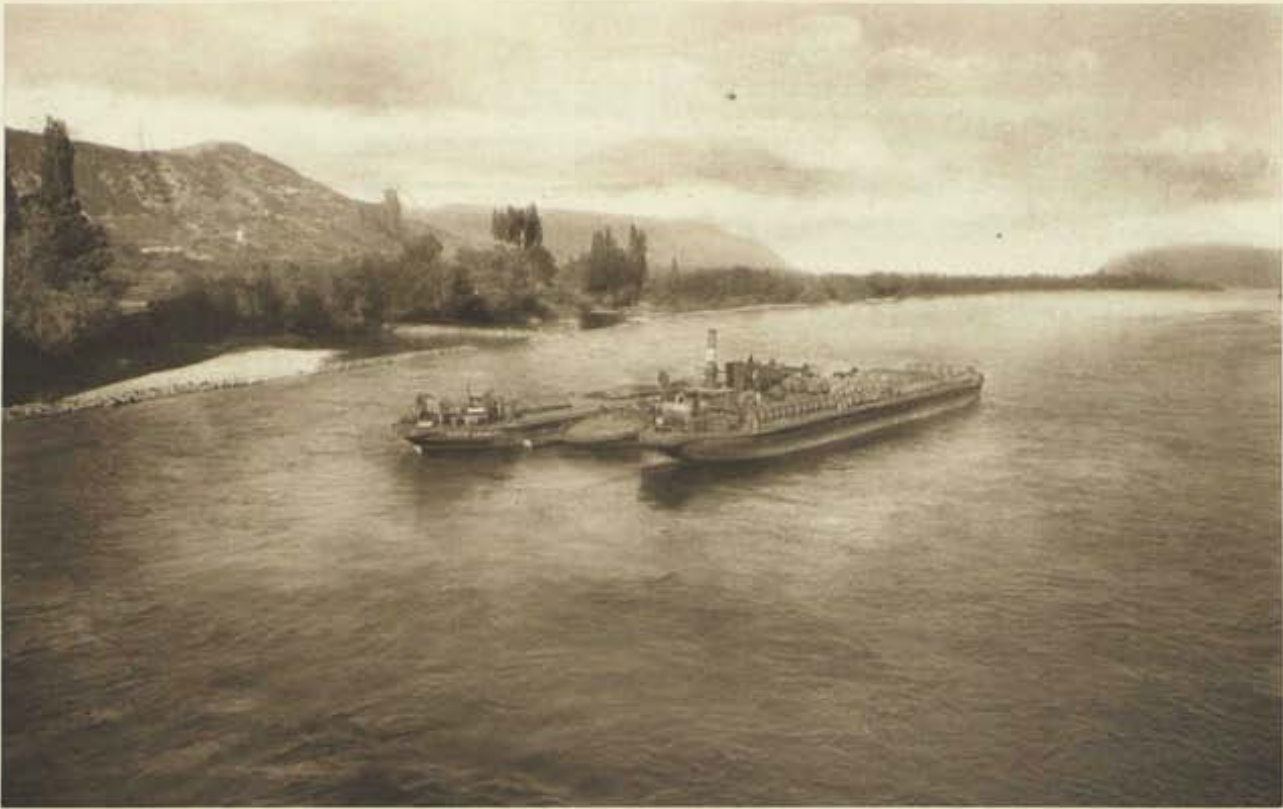
De l'autre côté du Rhône, Villeneuve. Une vieille tour de Philippe le Bel dominant sur son roc, à la tête française de l'ancien pont d'Avignon, un coude ombragé du Rhône ; une file d'arcades italiennes près de l'église, et dans celle-ci quelques toiles vénérables, une Vierge en ivoire et un ravissant siège abbatial en marbre flanqué de deux chérubins joufflus : ce serait peu, s'il n'y avait Saint-André et la Chartreuse.

La puissante masse du « Fort Saint-André », dont la dentelle de pierre couronne la hauteur voisine, attire l'œil de loin. Ce sont les remparts, dont Jean le Bon, non moins défiant que Philippe le Bel, avait entouré le bourg abbatial pour tenir en respect Avignon. Chacun s'étant bien bardé, face à face, de tours et de courtines, on était bons voisins. Les cardinaux se bâtirent à Villeneuve de somptueuses résidences, y soignèrent leurs vignes. Les rois de France y tenaient en grande pompe, de temps à autre, les Etats du Languedoc... Quel contraste !

Le Rhône a baigné bien des déclins, mais aucun n'est aussi lamentable, aucun n'est descendu si bas dans la misère, par endroits dans la poudrière.

Le « fort » au moins a gardé sa grandeur ; le « bourg » est mort plutôt que de se ravalier. Derrière la puissante porte fortifiée s'ouvre la perspective d'une ruelle villageoise montant vers un pan de ciel bleu. C'est un trompe-l'œil. Dans cette vaste enceinte, il ne reste que deux familles : celle du gardien en bas, une maison isolée en haut. Tout le reste est ruines, arbres ou herbes. Quelques carcasses de maisons font décor sur la rue d'entrée. L'enclos,





LE RHÔNE A ROCHELA-MURÉE.

Phot. Alpina.

haut muré, de l'abbaye vide a gardé le cloître désert et des tombeaux. Seule la doyenne, au sommet, a subsisté intacte : la chapelle romane, simple comme un anachorète, qui a vu la grandeur et la décadence.

Il faut, par contre, chercher, en contre-bas, les débris de la Chartreuse de Val-Bénite, fondée par Innocent VI en 1356 et enrichie par ses successeurs. Après un long circuit, on découvre le portail d'entrée, derrière lequel une majestueuse porte cintrée à fronton, dont les colonnes corinthiennes furent rongées à la base par une inondation du Rhône, est flanquée de deux portails latéraux de même style, en équerre. Un écriteau vous avise : « Pour visiter, s'adresser au gardien ». Gardez-vous bien de l'écouter ! L'entrée est libre, et vous avez ici la chance de pouvoir errer seul, à la découverte, avec, au besoin, en poche, un guide silencieux qui ne vous importunera pas.

Les ruines sont habitées. Le monastère une fois désaffecté par la Révolution, des miséreux qui ont fait souche, sont venus y nicher comme des corneilles dans les trous. Un cheval piaffe sous une voûte à croisée d'ogives, des peaux de lapins sont suspendues à des fenêtres Renaissance. La marmaille grouille, les femmes lavent, s'agitent, braillent. C'est sale par endroits, mais vivant. La première impression du visiteur est de souhaiter le nettoyage de ces indésirables. On applaudit à l'entreprise de l'Etat qui rachète, morceau par morceau. Mais quand tout sera astiqué et restauré à cru, on regrettera la poésie des ruines frustes. A l'odieux cicerone galonné et patenté, je préfère encore la marmaille et les peaux de lapins, rançon de la flânerie errante et libre.

Voici qu'on aperçoit la fontaine Saint-Jean, ravissante rotonde du XVII<sup>e</sup> siècle, au centre d'une cour herbue qu'encadraient les anciennes cellules, plus ou moins habitées à l'heure actuelle. Un passage couvert descend vers la salle capitulaire béante : aux murs, des fragments de revêtements en stuc décèlent la décoration classique. Puis le cloître gothique, incomplet, délabré, au jardin envahi d'herbe. Au fond, un coin délicieux : la cour, le vieux puits et l'escalier extérieur couvert d'un petit logis abandonné. Une Anglaise l'a déniché et le peint avec plus de bonne volonté que de talent.

Qui dira l'agonie des beaux hôtels ? Une bâtisse grise, une fenêtre tréflée à meneaux et une croisée à moulures : c'est tout ce qui signale à l'œil, à la montée du bourg, une maison



cardinalice. Avec ses deux passages voûtés en ogives, l'ancien palais de Pierre de Thury, autre cardinal, découpé en tranches par des propriétaires ruraux, est encore plus affligé : la chapelle sert de cellier à un marchand de vins en gros ; l'église contiguë et désaffectée des Pénitents se dégrade de plus en plus. A la maison de Conti, l'un des deux beaux portails classiques est déparé par un affreux monte-charge qui effleure la frise. Tout de même, le laisser-faire finit par devenir dangereux.

\* \* \*

C'est d'Avignon qu'on va visiter la célèbre fontaine de Vaucluse. Géologues et amateurs de pittoresque y admirent une curiosité naturelle unique en France, tandis que lettrés et artistes viennent y évoquer le souvenir de Pétrarque.

Dépouillée de la double auréole dont l'ont parée la légende et la poésie, la fontaine de Vaucluse se suffirait à elle-même pour attirer le touriste. Non point que le site soit saisissant à première vue. Le chemin montant se bute à une falaise au pied de laquelle dort un petit lac. Mais cette nappe d'eau, si calme par les sécheresses, a des réveils d'une violence singulière : après les périodes de pluie, elle s'enfle jusqu'à remplir tout le cirque et à déborder sur la Sorgue en cascades bruyantes.

« Urne intarissable, — écrit Onésime Reclus — qui n'a jamais versé moins de 4.500 litres par seconde, et qui peut en vomir 150.000 ; eau merveilleuse, du plus beau vert, arrivée au Puits de l'Abîme par le dédale de couloirs ténébreux. On estime à 165.000 hectares le bassin de cette source prodigieuse, d'un volume moyen de 17 mètres cubes, puisé à la pluie qui s'infiltre ou à celle qui tombe en cascades dans les avens quand l'orage gronde sur les monts et les plateaux. »

Cette source intermittente, qui parfois baisse dans sa caverne comme si les profondeurs allaient la happer, est le type des sources vauclusiennes auxquelles elle a donné son nom, et dont on trouve quelques autres spécimens en Europe, notamment dans la Podolie crayeuse et en Carniole, à l'orée du Carso fissuré par les eaux. Leur fonctionnement, dont le mystère resta longtemps énigmatique, a été expliqué définitivement par la science, à la suite des explo-



MONTÉLIMAR : LE CHATEAU.

Phot. Alpina.





MONTÉLIMAR : LE JARDIN PUBLIC.

Phot. Alpina.

rations spéléologiques et des relevés des chenaux souterrains effectués par M. Martel et par ses confrères autrichiens. Ces sources sont à l'orifice de canaux coudés formant de véritables siphons, amorcés par les pluies persistantes, désamorcés par la sécheresse. Que l'afflux des eaux devienne trop brusque, les conduits naturels s'engorgent et le trop plein jaillit par des fissures supérieures.

Des figuiers maigres et secs, aux racines saillantes, se dressent au-dessus du gouffre. Une jolie légende, poétisée par Mistral dans la bouche de l'amoureux de Mireille, veut que la source se hausse une fois par an jusqu'aux racines pour les rafraîchir, et que ce bain suffise à entretenir la vie de l'arbre.

C'est dans cette solitude, au fond de cette vallée close, que l'un des premiers écrivains — par la date comme par le génie — de langue italienne vint abriter la souffrance d'un grand amour dédaigné et se consoler en la compagnie de son ami le cardinal de Cabassole, mais surtout par le travail. Abandonnant pour l'instant le latin, qu'il avait jugé seul digne d'exprimer ses pensées, il chanta son amour, il chanta sa douleur dans sa langue maternelle. Ici sont éclos les sonnets immortels du *Canzoniere*, frais comme une aurore, celle de la Renaissance dont ils jouent le prélude.

C'était pourtant un jeune homme séduisant, élégant, déjà en vue, que Francesco di Petrarco — il n'avait pas encore modifié son nom — lorsqu'il rencontra en 1327, à la sortie d'une église d'Avignon, la belle Laure de Noves, l'épouse d'un échevin d'Avignon, Hugues de Sade. Amour malheureux et sans espoir. Fidélité conjugale, assez rare à cette époque et dans ce milieu frivoles ? Il semble surtout que Laure n'avait aucune inclination pour Pétrarque, qu'elle désespéra par sa froideur, sans même lui accorder la moindre affection platonique.

Dans l'éclat de ses vingt ans, elle avait ébloui le jeune poète, obsédé par son sourire comme par ses pleurs, par ses mains blanches, par ses cheveux blonds flottant au vent. L'amoureux n'a-t-il pas exagéré la beauté de l'idole ? On ne le saura jamais. On a cru la reconnaître dans quelques toiles de Simon de Sienne, mais rien n'est moins prouvé. Sa mort prématurée et tragique — elle fut enlevée par la terrible peste de 1348 — porta au paroxysme la douleur de Pétrarque et lui inspira ses accents les plus émus.





LE RHÔNE DANS LE DÉFILÉ DE DONZÈRE.

Phot. Alpina.

De tels souvenirs valaient bien la colonne commémorative que Napoléon I<sup>er</sup> fit élever en 1804 au poète italien sur la place du petit village de Vaucluse. De nos jours, on a voulu faire mieux. On a célébré, en 1927, le six-centième anniversaire de la rencontre de Pétrarque et de Laure : Laure n'est-elle pas le symbole, très pur dans son attrait millénaire, de la beauté provençale, inspiratrice des poètes et des artistes ? Sur l'initiative de M. André Honnorat, la maison qu'habita Pétrarque a été transformée en un musée consacré au poète et à sa belle : séparés par la vie, la postérité a entendu les réunir dans le souvenir et dans la mort.

Si touchante soit-elle, cette idylle ne doit pas nous faire oublier que Pétrarque ne fut pas seulement le chantre de Laure et qu'il ne passa point sa vie en amoureux transi. Avec raison, M. André Hallays a protesté contre l'exagération d'une légende qui tendrait à enjuponner un des hommes les plus virils et les plus complets de la première Renaissance. N'oublions pas qu'il conquit d'abord sa renommée par ses travaux en latin, et qu'il fut surtout célèbre auprès de ses contemporains par ses épîtres, ses œuvres historiques, ses églogues, imitées de Cicéron, de Tacite, de Virgile, et par son épopée, *Africa*, où il chantait Scipion l'Africain, et d'où il attendait la gloire. Si ses œuvres latines sont oubliées, en revanche il restera, comme l'a montré M. de Nolhac, un des premiers et des plus agissants promoteurs de



VIVIERS : LA CATHÉDRALE.

Phot. Alpina.





VIVIERS : LE CLOCHER DE LA CATHÉDRALE.

Phot. Alpina.

l'humanisme. A la fin du moyen âge qui les avait tant ignorés et surtout travestis, il a fait connaître et aimer les anciens. Et sa mort, dans sa bibliothèque, la tête penchée sur un livre encore ouvert, est la plus belle qu'un écrivain puisse souhaiter.

\*  
\* \*

En aval d'Avignon, le Rhône reçoit ses derniers affluents. D'abord la Durance, le plus important après la Saône : grande voie millénaire de pénétration alpestre et de communication entre la Provence et l'Italie par le col du Mont Genève, le plus facile de nos Alpes. La Durance, presque à sec l'été, torrentueuse après les pluies, a déjà un régime méditerranéen. Le trop plein de ses eaux a été utilisé, depuis quelques lustres, dans des biefs d'irrigation qui, aux environs de Châteaurenard et en amont, ont transformé des landes désertes en riches potagers à primeurs.

Un peu plus loin, sur l'autre rive, débouche le Gard (que, de temps immémorial, on appelle Gardon dans la contrée). Il est toujours franchi, à trois lieues en amont, par l'aqueduc splendide qu'élevèrent les Romains pour amener l'eau des sources montagneuses à Nîmes. Le Pont du Gard, dans un coin reculé, a pu traverser presque intact les invasions et les



guerres. Sa magnifique patine de terre cuite, embrasée par les couchants, met en valeur les trois rangs d'arches superposées. A l'étage inférieur est accolé un pont moderne que suit la route. En haut, la conduite d'eau est bien conservée, mais le passage est vertigineux.

Si près d'Avignon, le paysage est très cévenol. Entre les petites montagnes tapissées d'yeuses sombres, festonne la rivière aux eaux vert bouteille, transparentes et basses dès le début de l'été, quand le Rhône roule la crue limoneuse de ses affluents alpestres.

\* \* \*

Sœurs jumelles que réunissent les deux ponts de la route et de la voie ferrée lancés sur le Rhône, Beaucaire et Tarascon se font vis-à-vis de part et d'autre du fleuve.

Beaucaire, malgré son nom plus moderne (surnom médiéval de l'antique Ugernum), paraît, des deux, la plus antique. De vétustes ruelles s'enlacent au flanc de l'éperon calcaire anguleux — le beau *caire* — qui porte le château féodal, haut niché sur le roc, en défi, avec une tour au profil de couteau. Que ce paysage de burg romantique serait célèbre, prôné et visité, s'il était dans l'Ile de France ! Le Parisien sceptique s'entend mieux à la propagande que Tartarin, malgré sa faconde.

Mais Beaucaire est surtout célèbre par sa foire, qui appartient au passé, car les chemins de fer ont ruiné sa splendeur : ce n'est plus qu'une foire banale, comme tant d'autres, qui se tient tous les ans, fin juillet, sur la grande pelouse grillée, protégée contre les crues par l'interminable digue du Rhône. Depuis l'époque où le dernier comte de Toulouse, Raymond VI, la fonda en 1217, elle avait connu plus de six siècles de succès, résistant aux guerres et aux révolutions qui renversaient les trônes. Il faut lire, dans le Poème du Rhône, le tableau coloré et vivant, brossé par Mistral, qu'elle présentait encore sous le règne de Louis-Philippe.

Navires et barques, pavoisés des ors et des flammes de toutes les nations, étaient amarrés sur les berges : tartanes de Gênes et de Livourne, trabacs noirs de Venise, brigantins d'Alep, balancelles de Naples, de Majorque et de Malaga, goélettes du Havre, chacune avec sa silhouette, sa mâture, son gréement. Sur le champ de foire, c'était, au soleil de canicule,

un pittoresque grouillement de costumes, une rumeur où se mêlaient les langues et les jargons de toute la Méditerranée. Le long des baraques se pressaient, venus du fond du Languedoc et de la Provence, les jeunes mariés et les amoureux en quête d'emplettes, s'offrant la traditionnelle bague de verre. Il y avait des baladins dansant sur la corde, des avaleurs d'étoupes, de grands Turcs enturbannés vendant des pipes, des Grecs aux larges culottes, coiffés de rouge... On ignorait alors l'avion, la T. S. F., l'électricité même ; le « bateau à feu » et la « voiture à vapeur » — qui n'avait aucun avenir, pontifiait Thiers — faisaient à peine leur apparition... Il y a moins d'un siècle... Que le monde a marché vite !... En est-il plus heureux ?

Sur la rive provençale, flanqué de tours, dentelé de courtines et de mâchicoulis, plongeant dans le Rhône par son socle de calcaire battu des vagues, le château du roi René donne une magnifique réplique au castel de Beaucaire. Malgré l'intérêt de son architecture, de sa fine tourelle d'escalier, des délicats plafonds à caissons, en dépit des souvenirs historiques qui s'y rattachent, depuis le roi Louis de Sicile



Phot. Alpina.

VIVIERS : LE CLOCHER VU DE LA TERRASSE.





BOURG-SAINT-ANDÉOL.

Phot. Alpina.

qui le fit élever, le bon roi René qui l'acheva, jusqu'à de Thou qui y fut emprisonné sous Louis XIII avant son exécution, Tarascon reste avant tout la ville de la Tarasque et la patrie de Tartarin.

Quelle est l'origine de ce monstre légendaire ? Est-ce une lointaine réminiscence des sauriens gigantesques dont l'humanité primitive aurait vu les derniers représentants ? Est-ce une incarnation mythique du génie tant redouté du fleuve, bienfaisant et malfaisant tour à tour, dont le Drac (dragon) mistralien est une figuration plus poétique ? L'un et l'autre peut-être. La tradition, jolie comme une scène de vitrail, nous montre sainte Marthe domptant le monstre furieux et l'emmenant en laisse : symbole imagé du christianisme maîtrisant la superstition.

Refaites plusieurs fois au cours des siècles, la dernière Tarasque en carton aux piquants de bois, imitée des poissons volants d'Extrême-Orient, est reléguée aujourd'hui sans gloire, comme un carrosse hors d'usage, dans un hangar où on la montre aux touristes. La procession burlesque qui la promenait tous les ans, avait cessé bien avant la guerre. On ne voit plus le monstre que de loin en loin, pour une cavalcade, ou pour la fête de Tartarin. Tartarin, qui l'eût cru ? a tué la Tarasque. Une célébrité chasse l'autre.

Ce fut pourtant un beau tollé d'indignation dans la petite ville, quand Alphonse Daudet publia, voilà près d'un demi-siècle, son savoureux *Tartarin de Tarascon*. (Le héros s'appelait d'abord Barbarin, nom local qui achevait de lui donner de la véracité : devant la réclamation des intéressés, Daudet changea deux lettres). Cette amusante satire fut d'abord prise au tragique. Mais les colères du Midi ne durèrent pas. On s'aperçut peu à peu que l'ironie n'était pas méchante et que les portraits, à travers la charge, restaient ressemblants. Tarascon ne tarda pas à s'amuser de la caricature, puis à s'en faire gloire. Plusieurs cafés se disputent désormais l'honneur d'avoir été le café de Tartarin. Une fête de Tartarin a été donnée. Bientôt Alphonse Daudet, qui devait être écorché vif s'il se présentait à Tarascon, y aura sa statue avec son héros.

Il le mérite. Nul n'a mieux senti, mieux exprimé que lui le caractère provençal, ensoleillé comme son climat, qui a un grand fond de bonne humeur, de bonté et qui ignore la rancune, joignant beaucoup de bon sens à une imagination très vive, enjoué et badin,



amoureux de la galéjade, assez différente de la blague parisienne, car le Provençal plaisante pour s'amuser autant que pour amuser autrui, sans hésiter, à l'occasion, à se moquer de lui-même. Les *Contes marseillais*, tout récents, d'Edouard Ramond, nous en donnent des spécimens notés sur le vif.

Mais le Provençal est aussi un lyrique. Tout respire ici la poésie, — une poésie fine, délicate, mesurée comme les lignes du paysage, — depuis que les Grecs installèrent Pallas Athênê sur les rivages ligures, depuis les troubadours dont les chansons d'amour charmèrent la rude Europe féodale.

Saluons au passage, tout près d'ici, la demeure qui abrita jusqu'à sa mort le promoteur de la Renaissance félibréenne. Frédéric Mistral, qui terminait, l'année de la guerre, sa longue vie bien remplie, repose dans le mausolée, construit de son vivant, qui reproduit l'ancien pavillon de la reine Jeanne aux Baux. Que de génie, que de travail aussi, longue patience nécessaire aux plus grands, lui fallut-il pour recréer une langue littéraire avec un parler déchu, pauvre de mots comme de syntaxe, pour orchestrer de rythmes et d'images une poésie splendide jaillie du sol, pour magnifier sa chère Provence, personnifiée dans des types immortels comme les créations de Shakespeare et de Lamartine, Mireille et Vincent en tête, ces Juliette et Roméo de l'épopée rurale occitanienne !

On raconte que le poète apostrophait volontiers en provençal le visiteur inconnu qui lui parlait une autre langue : « *Quau es quel estranié ?* » (Quel est cet étranger ?) Toute sa vie, il lutta sans relâche pour remettre en honneur la langue, les costumes, les usages de sa petite patrie. Tâche surhumaine, car le génie même ne peut s'opposer à l'évolution, qu'on l'appelle progrès ou décadence. Au lendemain de sa mort, sa veuve quittait le costume arlésien qu'il lui avait fait porter de son vivant, comme la veuve de Botrel, au décès de son mari, la coiffe et le corsage de Pont-Aven. Double symbole. On ne remonte pas le cours du passé, pas plus qu'un fleuve ne revient à sa source.

Contentons-nous de le goûter partout où il a laissé des vestiges. Nulle évocation n'est plus saisissante que celle des Baux, où l'étrangeté du paysage prête aux ruines un cadre fantastique.

Il faut venir par les Alpilles, du col. Au sortir des bois de pins maigres, le contraste est saisissant du cirque nu, où dégringole un chaos de rochers gris clairs, ravinés, empilés. A mesure qu'on s'approche, la pierre accuse des formes étranges : ici une tête d'éléphant, là d'énormes fruits becquetés par des oiseaux ou rongés par des guêpes, un lion grossièrement équarri, une tête d'aigle à bec acéré, près d'arches basses jetées à claire-voie. Après l'érosion des eaux, la main de l'homme a coupé à angles vifs cette molasse tendre qui ne s'effrite pas, ouvrant des carrières, découpant des casemates qui ressemblent à des entrées de temples égyptiens.

A un tournant surgit le profil étrange des Baux, crête dentelée de ruines et de rocs, où on confond à distance le travail de la nature et celui de l'architecte. En fait, l'un et l'autre sont souvent amalgamés : maisons et palais ont été en partie taillés dans la montagne, et les pans de murs reviennent à l'état de rochers.

Montons par la *calade* tortueuse et caillouteuse, l'ancienne voie romaine, sur laquelle surgissent menaçants les rocs couronnés de murailles. Débarrassons-nous des odieux pisteurs et gardiens, harcelants comme des mouches, qu'un écriteau insidieux semble imposer aux visiteurs ; passons sous le Pourtau et sous une profonde porte voûtée dans le roc. Il faut, à tout prix, rester seuls, livrés à notre émotion en face du silence et des ruines.

Le spectacle est fantastique, hallucinant. Ville fantôme, maisons évidées, toits décoiffés, fenêtres béantes, façades sans appui plantées comme des décors de théâtre.

C'est une Pompéï du moyen âge, mais une Pompéï sans cataclysme, sans invasion, sans guerre, sans incendie. La ville a été ruinée par l'homme, qui était venu chercher une fois de plus, aux siècles troublés, un refuge dans la montagne, et qui, la sécurité retrouvée, redescendit à la plaine. Entre les squelettes des hôtels aristocratiques à croix de pierre que la Renaissance, précoce sur cette terre latine, orna de ses grâces, errent une centaine de miséreux — hiboux des ruines — un vieux paysan à feutre pointu ramenant ses fagots, des vieilles hâves et loqueteuses, des enfants déguenillés et sales. C'est bien le pays des sorcières.





PONT-SAINT-ESPRIT VU DU RHÔNE.

Phot. Alpina.

Mistral y place la *masco* Tavèn dans une grotte voisine de la gorge d'Enfer, dont Dante, si l'on en croit Jules Canonge, historien des Baux, se serait inspiré.

Le tourisme a ramené un peu de vie dans ce site prodigieux, mais il a failli le gâter. Les



LE PONT DE PONT-SAINT-ESPRIT.

Phot. Alpina.





ORANGE : LE THÉÂTRE ROMAIN.

Phot. Alpina.

Beaux-Arts l'ont sauvé à temps, en classant en bloc des ruines uniques, qu'il eût été sacrilège de restaurer, et en opposant son veto au vandalisme, toujours renouvelé dans son ingéniosité, de la publicité et de la mercante. Deux hôtels blottis à l'entrée se font tout petits, comme pour excuser leur laideur et leur modernisme. Si l'on n'y eût mis bon ordre, les palaces à l'américaine et les panneaux-réclames auraient poussé là comme des champignons.

Sur les pentes herbeuses et pierreuses du château, battues par un vent éternel, un berger au grand feutre, enveloppé d'une lourde houppe marron, bon géant très mistralien, surveille ses moutons égaillés à la recherche d'une herbe rare ; il nous met en garde contre les précipices. Le mouton, comme l'église, a survécu à la ville, dont il contribua à faire la richesse. La chapelle des tondeurs de moutons, où les cisailles traditionnelles sont sculptées à la voûte, est une des curiosités de Saint-Vincent, avec sa nef carolingienne en berceau plein et son portail roman à colonnettes.

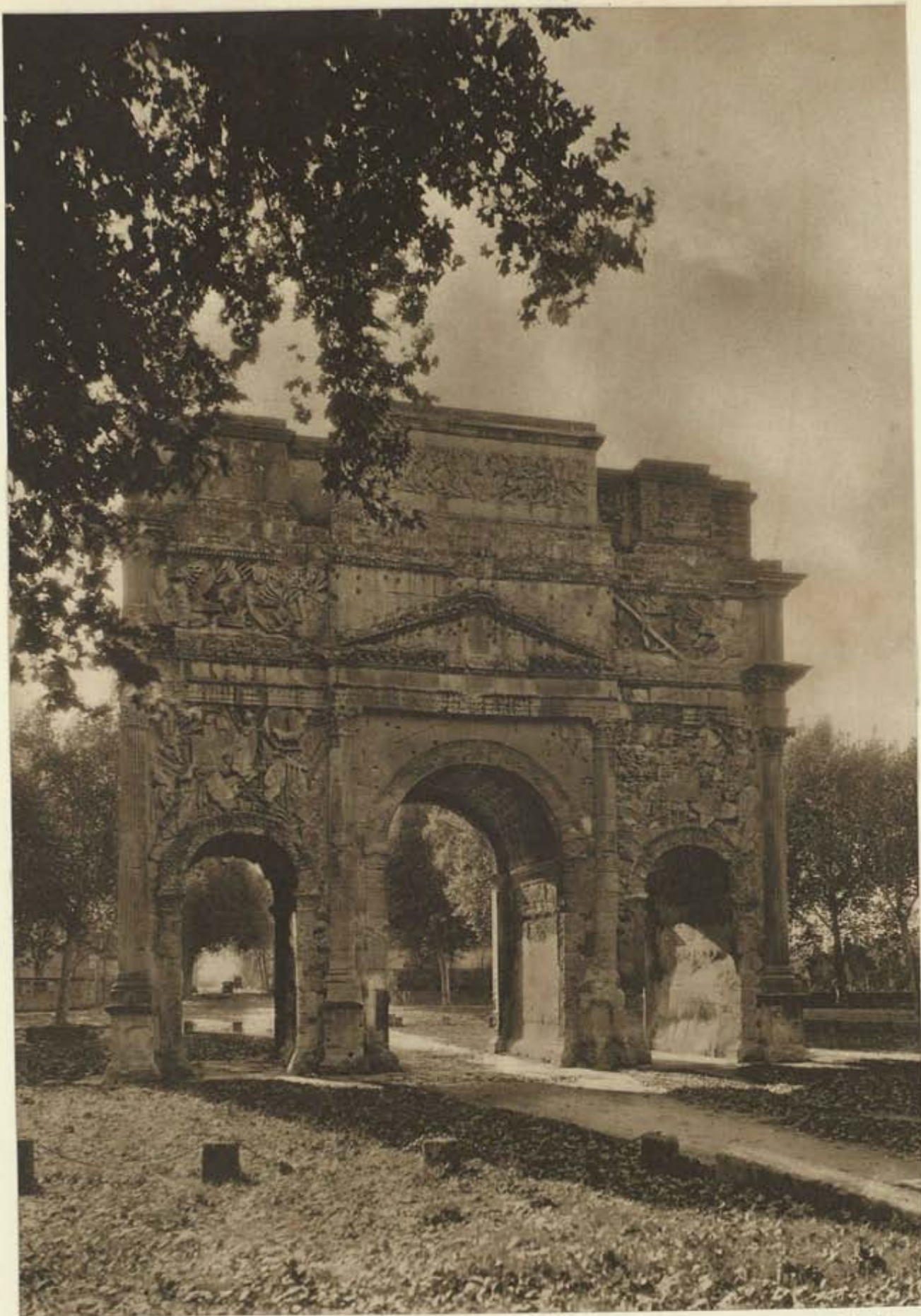
Dominant sur leur récif la cité naufragée et déserte, les ruines du château, spectrales, se marient à la pierre : la roche devient rempart, belvédère, abrite les sous-sols. Du promontoire sud se déroule une vue immense sur la Crau, la Camargue, la mer. Le donjon carré, énorme et crevé, plonge dans le tuf et lève ses murs vers le ciel de lapis, incendié de soleil. Des rampes de fer montent à des escarpements vertigineux, inaccessibles par le mistral. C'est là que dans les légendes, contées jadis aux veillées d'hiver, viennent rôder les ombres des anciens princes des Baux, qui possédaient quatre-vingts bourgs ou châteaux, qui furent comtes de Provence, rois d'Arles, empereurs de Constantinople même, qui commandaient des flottes et des armées puissantes et qui tenaient, entre troubadours et nobles dames, une des plus célèbres cours de Provence...

« O temps évanouis ! ô splendeurs éclipsées ! »

\* \* \*

Dans une campagne d'oliveraies et d'ermas, parsemée de mausolées à la mode romaine, Montmajour jalonne la route des Baux à Arles : butte bien modeste pour porter le nom de « mont majeur » ; mais tout est relatif, et ne sommes-nous pas à l'entrée de la Crau ?





Phot. Alpina.

L'ARC DE TRIOMPHE D'ORANGE.





CHÂTEAUNEUF-DES-PAPES : LE CHATEAU.

Phot. Alpina.

Les vastes bâtiments conventuels inachevés, transformés en ferme, sont encore reliés aux constructions médiévales par une arche énorme. L'abbaye était fortifiée. Abandonnée depuis les derniers pèlerinages de 1869, l'église romane est grandiose, nue, froide. On descend dans une crypte impressionnante, par un long passage voûté dont la pente raide et raboteuse plonge dans le noir ; disposition curieuse : une chapelle centrale formant coupole, ajourée, est entourée d'un double déambulatoire annulaire. Roman aussi le cloître, un peu lourd ; les entrecolonnements sont encastrés trois par trois sous des arcatures surbaissées. Le puissant donjon carré fut jadis la propriété du peintre Réattu ; il est sinistre quand le mistral, seule voix qui s'élève en ce royaume du silence, ronfle dans les résonateurs gigantesques de l'escalier et des voûtes.

Arles n'a pas suscité chez les écrivains, Mistral à part, le même enthousiasme qu'Avignon, qui saisit dès l'arrivée. Bien qu'elle ait participé également à la renaissance félibréenne comme au mouvement touristique, la ville a une vie plus intime, qu'il faut découvrir, et le passé, qui fait surtout son charme, est beaucoup plus loin de nous.

La « Rome Gauloise » (ainsi surnommée par Ausone), parle surtout aux yeux par les souvenirs de l'époque où elle avait deux ports, trois flottes, des ateliers de constructions navales, une puissante corporation de marins. Arles avait ravi, dans le Midi, la primauté à Narbonne ; comme port, elle avait pris la succession de Marseille alors déchue ; Constantin et Honorius en firent la capitale de la Gaule. Faut-il s'étonner si c'est un historien, Camille Jullian, qui l'ait le mieux sentie :

« Arles est la cité des beaux marbres, des statues aux formes idéales, des autels aux fines guirlandes, des inscriptions aux formules impeccables, des grands sarcophages où revit la gloire des héros du Midi... Aujourd'hui encore, dans ses ruines mêmes, Arles semble copier Rome : qu'on s'arrête sur les gradins de son théâtre, qu'on regarde ces fragments de colonnades qui se découpent sur le ciel, ces pierres et ces chapiteaux épars à vos pieds, ces clochers chrétiens qui se profilent à l'écart, qu'on rêve un instant au son grêle des cloches coupant de longs et religieux silences, et la vision des Forums romains se fixe peu à peu dans vos yeux. »

Le déclin fut lent comme la croissance. La dislocation de la Gaule, dont le foyer remonte





LE RHÔNE A ROQUEMAURE.

Phot. Alpina.

au nord, la création de l'éphémère et vacillant royaume d'Arles, la réduction de la ville, repliée sur elle-même, à une petite république commerciale, en sont les principales étapes. Les félibres, les archéologues, le goût des voyages l'ont galvanisée à nouveau. Une fois achevé le grand canal d'Arles à Marseille, le commerce prêterait main-forte à l'art.

Rome a laissé de solides remparts, incomplets aujourd'hui, où le moyen âge n'eut qu'à réparer les dégâts des guerres : implantés en partie sur le roc, ils sont construits en grand appareil ; les tours, presque toutes rondes, ont été arasées de nos jours.

Mais le monument antique le plus important et le mieux conservé, ce sont les arènes. Un peu plus grandes que celles de Nîmes, elles paraissent beaucoup plus grandioses, car elles absorbent ici tout l'espace libre et ressortent géantes entre les petites maisons basses qu'écrase sa masse gigantesque. La restauration a été moins outrancière, moins figlée qu'à Nîmes, laissant au monument sa patine, ses écorchures, sa poésie. Commencée en 1809, elle a duré près d'un siècle : le moyen âge n'avait-il pas installé là un quartier clos avec tours de défense ? Les jeux du cirque y sont revenus sous la forme moins sanglante de courses de taureaux, mieux encore : de fêtes provençales.

Le théâtre, proche voisin, a été plus abîmé et les gradins refaits trop à neuf. Ce qu'il a conservé de mieux, ce sont les deux belles colonnes corinthiennes pourvues encore de leur entablement ; des débris de sculptures exhumés jalonnent le sol. Des thermes, il subsiste, au « palais de la Trouille », de vastes constructions en brique, avec la grande salle, restaurée, et des piscines. Mais combien d'autres richesses le sol, qui recèle encore des trésors, a-t-il livrées, de tous côtés, au hasard des démolitions et des fouilles ! Le musée lapidaire d'Arles est le premier du Midi et peut-être de France par la beauté des statues, des tombeaux, des autels, des colonnes, rassemblés dans l'ancienne église Sainte-Anne. Encore tout n'est-il pas ici, témoin la fameuse Vénus d'Arles, retouchée par Girardon, qui alla au Louvre.

Le moyen âge est résumé par Saint-Trophime, basilique placée sous le patronage du saint, qui, conte-t-on, venu en barque de Palestine aux Saintes, avec Lazare, les deux Marie, Marthe, Madeleine et Sarah, aurait, suivant la légende magnifiée dans *Mireille*, fait tomber dans le cirque les idoles au son de sa voix, en invoquant le nom du Christ.

C'est l'église fine et délicate. Sur l'exquis portail, de petites proportions, l'art roman





VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON : LE PORT SAINT-ANDRÉ.

Phot. Alpina.

s'est fait gracieux, et sa belle ordonnance n'a pas perdu la tradition gréco-romaine. Très élancé, le vaisseau central est buté par deux collatéraux d'une étroitesse extrême, de vraies fissures : l'architecte voulait la solidité à tout prix ; on retrouve ici la robustesse un peu dure des nefs romanes.



Phot. Alpina.

VILLENEUVE : CLOITRE DE LA CHARTREUSE.

L'art, par contre, s'est donné libre cours dans le cloître, un bijou. Il fait la transition, galerie par galerie, du roman finissant au gothique épanoui. Exquises colonnettes, accouplées deux à deux, à chapiteaux historiés ; personnages hiératiques ciselés en plat sur les pilastres, broderie des arceaux, c'est la sculpture la plus décorative, la plus picturale, rappelant la mosaïque : vraies fresques en relief.

Et c'est enfin la Renaissance. Mais celle-ci, il faut aller la chercher à travers les demeures parfois roses, plutôt blanches, les murs passés à la chaux, des vieux quartiers somnolents. Quelques beaux hôtels aux croisées de pierre, d'autres, plus sévères, du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Rue de la République, un portail est encadré de deux étonnantes colonnes torsées, serpents de pierre complètement détachés de l'encadrement. L'hôtel Castellane-Laval, dans la cour duquel on a dégagé les ruines d'un temple et où a élu domicile le musée du félibrige, offre encore un bel ensemble. Les collections achetées au peintre Réattu sont installées dans un autre édifice historique, de compte à demi avec une école : ancienne commanderie

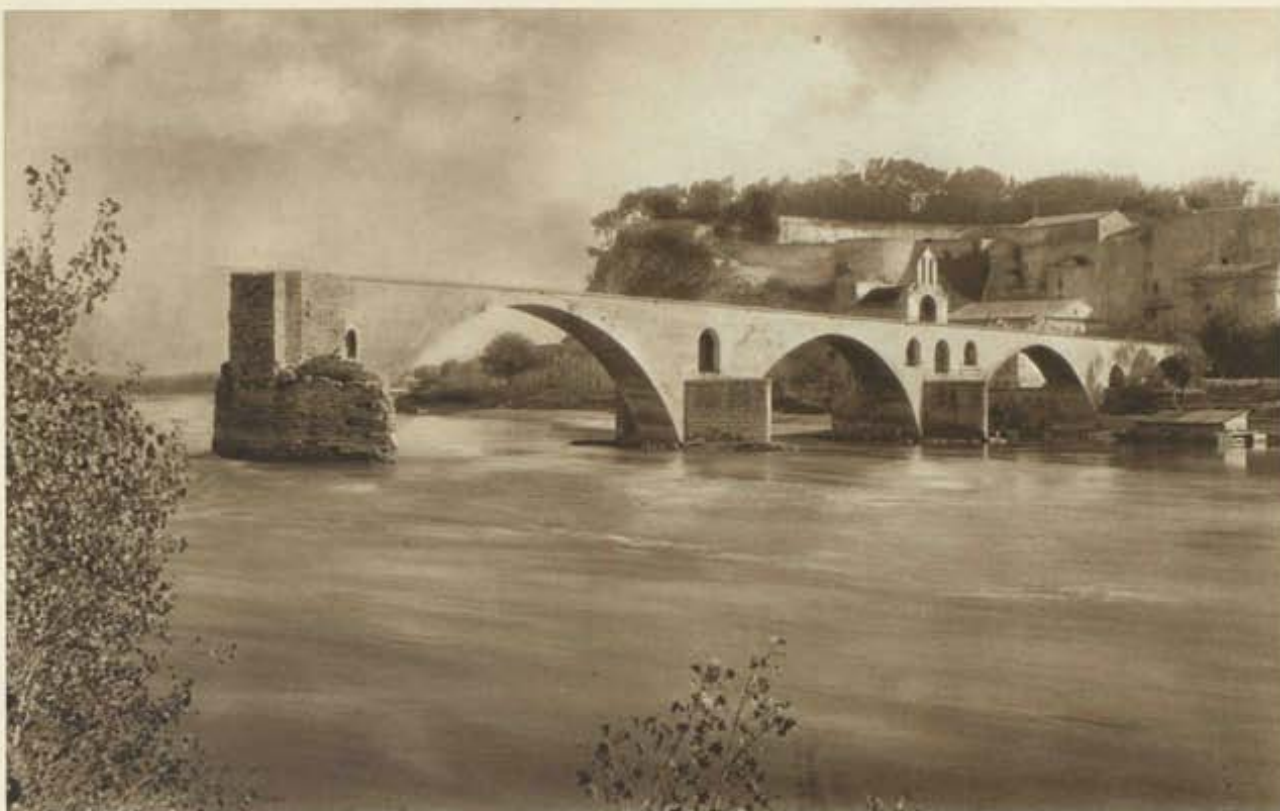




Phot. Alpina.

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON : TOUR DE PHILIPPE-LE-BEL.





Phot. Alpina.

AVIGNON : LE PONT SAINT-BÉNÉZET, DIT "PONT D'AVIGNON".

de Malte, à la haute façade revêche, elle a toujours fort grand air et noble aspect.

Mais il faut sortir de la ville pour contempler les souvenirs les plus émouvants des temps anciens. Les Aliscamps sont la Voie Appienne de Provence, moins triste, moins grandiose, plus intime. Jean Brunhes, décrivant les fleuves de France, nous rappelle comment autrefois les cadavres, couchés sur une barque et pourvus de l'obole traditionnelle, descendaient le fleuve à la dérive pour être recueillis au passage par les mariniers d'Arles et inhumés dans la terre sainte de ces Champs-Élysées. Profanés, pillés pendant des siècles, par les villes, les papes et les rois (Charles IX en fit charger qui sombrèrent dans le Rhône), qu'ils sont encore éloquents ces vieux sarcophages alignés entre les cyprès, rongés de vétusté, parfois privés de leur couvercle, au long desquels tant d'âges s'échelonnent, du bas Empire à la Renaissance qui éleva les derniers mausolées. A demi-ruinée, robuste encore sur ses piliers énormes, l'église Saint-Honorat, nécropole aussi, ferme la perspective de cette prestigieuse avenue funéraire.

« Oh ! la tristesse de ces Aliscamps, s'écrie Gabriel Faure, lorsque les cloches d'Arles, suivant l'image dantesque, pleurent le jour qui se meurt ! Dans la brume fiévreuse, qui monte, le soir, du fleuve trop lent et des marais proches, des fantômes semblent rôder autour de vous, fantômes du passé glorieux de l'ancienne capitale, fantôme du vieux Rhône qui, lui aussi, vient achever ici de mourir. »

Ne restons pas sur cette note de tristesse, car elle nous donnerait une fausse impression de la ville actuelle, de sa population surtout. Les filles d'Arles n'engendrent guère la mélancolie, bien qu'elles aient rendu Schopenhauer misogyne : le cas, il est vrai, est assez spécial de cet esprit supérieur mais irritable, jeune homme dont le génie futur ne perçait pas encore sous un masque de Germain balourd, et qui ne pardonna pas à la femme les moqueries des Arlésiennes. C'est même à leur gaieté accueillante que celles-ci doivent leur réputation, bien plus qu'à une beauté, avouons-le, surfaite : la beauté n'est-elle point partout l'apanage du petit nombre ?

Lenthéric, qui n'a pas été tendre pour Arles, croit que la race se vulgarise. Le type grec y devient de plus en plus rare ? Je crois plutôt qu'il a toujours été l'exception. Même à l'origine, Arles a été d'abord et surtout ligure et gauloise, romaine ensuite ; la colonie grecque



n'y a amené qu'un faible apport, bientôt noyé, et les immigrants du bas Empire, puis les Barbares l'ont encore métissée.

La vie d'Arles et de la Provence depuis la fin du moyen âge, ses coutumes, ses traditions, son art, il faut aller les étudier dans le musée régionaliste de l'hôtel Castellane, qui est en même temps le palais consistorial du félibrige. Costumes, mobilier, art populaire, instruments agricoles, batellerie, pêcheurie, jeux, légendes, monnaies et blason, iconographie, tout un folk-lore vivant, toute une histoire parlante a été recueillie, groupée avec piété et intelligence. Dans une vitrine, une pathétique chevelure blonde de femme inconnue, la *cabeladuro d'or*, trouvée en 1471 dans son tombeau, a gardé son mystère et presque son éclat.

J'aime mieux cette relique anonyme — qui méritait d'inspirer un Lamartine, le Lamartine du Lis d'Ischia — que les souvenirs de Mistral. Oh certes ! le fétichisme du grand homme n'est pas l'apanage de la Provence, il gagne partout et il est peut-être temps de protester. Ce qui reste, ce qu'on doit conserver d'un grand homme, ce sont ses œuvres. Que m'importe le manteau d'un poète, le foulard d'un peintre ou la culotte de peau d'un général, aussi bien que sa robe infantile, authentique ou non ?

Plus spéciale, plus discutable encore, l'outrance d'un particularisme parfois puéril. Pourquoi, dans une inscription commémorative, tant insister sur « la Provence libre ? » En rédigeant toutes les inscriptions et indications en provençal (en provençal souvent bien francisé !) dans un musée visité surtout par des Français du Centre ou du Nord et par des étrangers, les félibres ont-ils cru faire illusion à ces derniers sur la vitalité réelle de la langue d'oc ? Mais ceux-ci n'ont qu'à ouvrir les oreilles en parcourant les rues d'Arles.

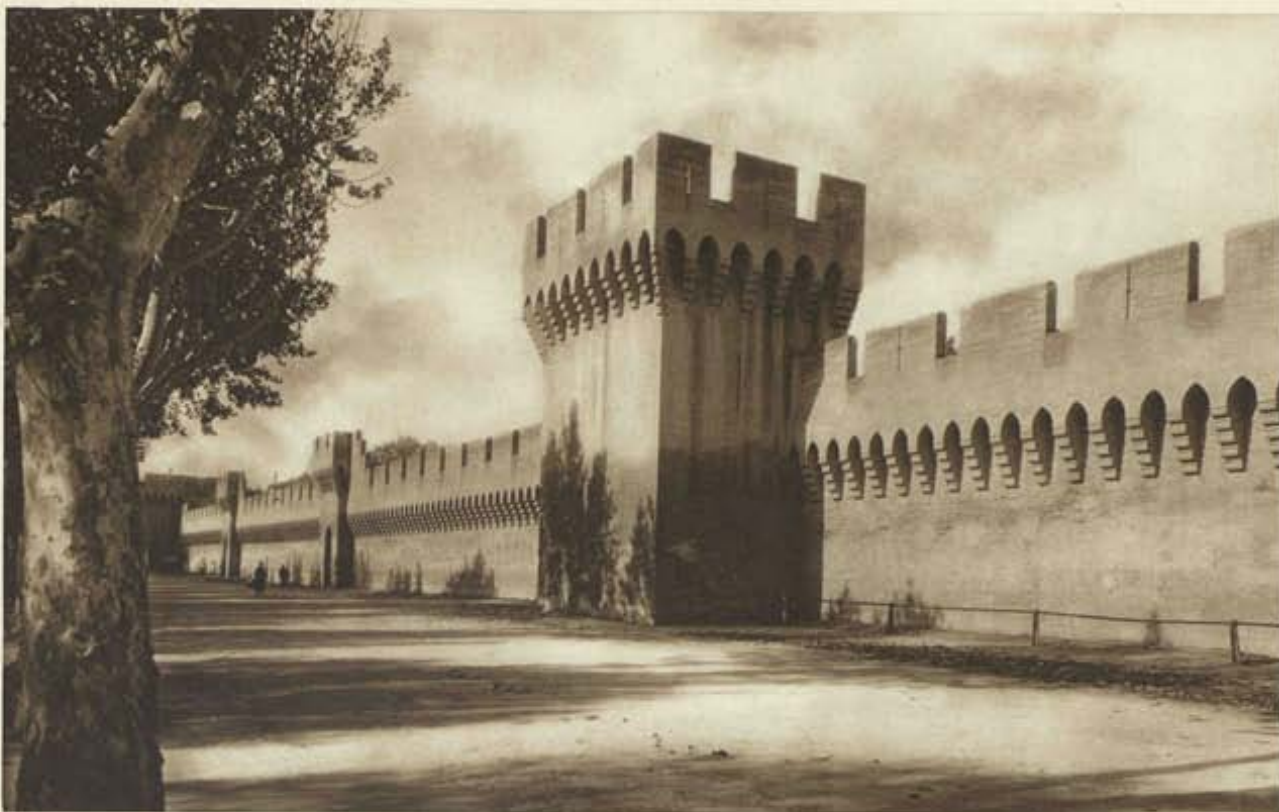
Mireille préfère le français au provençal. Ce qui est pis, c'est qu'elle quitte son joli costume, si bien adapté à son type de petite brune accorte, dont la jupe longue et souple allongeait la silhouette en lui donnant la sveltesse qui lui manque, tandis que la guimpe blanche dégageait le cou un peu court et que la coiffe pointue, haut perchée, provocante avec ses deux battements d'ailes noires, mettait en valeur la frimousse mutine. Aujourd'hui, robe aux genoux et cheveux coupés, dansant le charleston et fumant la cigarette, ne fait-elle pas songer à une nabote vulgaire de cirque forain ? Mistral n'a pas assez vécu pour voir ça !



AVIGNON : VUE PRISE DU ROCHER DES DOMS.

Phot. Alphas.





Phot. Alpina.

AVIGNON : LES REMPARTS.

Sans doute on croise encore nombre de costumes arlésiens dans les rues : mais ce sont toutes femmes d'âge moyen, sinon vieilles. Pour les jeunes, ce n'est plus qu'un joli travestissement, qu'on arbore pour certaines fêtes, surtout pour les concours, en service commandé. C'est encore quelque chose. Tous les ans, au début de juillet, une brillante fête du costume — une de ces fêtes chaudes de couleur, de soleil et de gaieté comme sait les faire la Provence — a pour théâtre les Lices, où défilent les reines, avec le corso fleuri (automobile, hélas !)

Combien a-t-elle évolué, cette jolie coiffure, depuis le bonnet à brides, d'allure encore monacale, du XVIII<sup>e</sup> siècle, popularisé par Réattu ?... La dernière formule était exquise ; malheureusement les ailerons, dits « cornes à la Mireille », ne sont déjà plus guère portés qu'aux Saintes-Maries.

La mode est aujourd'hui une implacable niveleuse, qui élimine sans pitié le pittoresque et l'art des vieilles provinces. Propagande régionaliste, félibréenne, se brise impuissante contre le journal de modes et le dancing. Hâtons-nous de goûter les derniers costumes encore vivants, avant qu'ils ne deviennent pièces fossiles de musées.

\* \* \*

On peut se rendre à Nîmes, de Tarascon par la voie ferrée ou d'Arles par l'auto, plus agréable, plus rapide surtout que la locomotive poussive des trains camarguais. A travers la plaine monotone, l'œil exercé distingue successivement trois zones. C'est d'abord la Costière, plate bordure du Rhône, où l'argile rouge empâte des cailloux roulés : domaine de la vigne, plus luxuriante encore sur les alluvions, rouges aussi, de la Vistrenque, vallée du Vistre, qu'arrosent sources et ruisseaux. Plus haut, sur un socle crayeux de faible altitude, s'étend la garrigue, royaume de la sécheresse et du vent, où oliviers, cyprès, figuiers plongent leurs racines entre les failles de la pierre : landes parfumées de thym et de lavande, grillées l'été et toutes bruissantes de criquets et de cigales.

La banlieue immédiate de Nîmes, en dehors de quelques « campagnes » qui s'égrènent au nord, est un vrai désert jusqu'aux abords de la ville, comme la banlieue de Rome. Et n'est-ce point Rome qu'on va surtout évoquer dans ses murs ? « Sa lumière, a écrit Onésime





Phot. Alpina.

AVIGNON : LA CATHÉDRALE NOTRE-DAME DES DOMS.





AVIGNON : LE PALAIS DES PAPES.

Phot. Alpina.

Reclus, est celle de la Toscane, de la Sicile, de la Grèce, sa fontaine est le bain des Naiades, ses garrigues rappellent à ceux qui l'ont vue la pierreuse Judée ; et Rome n'est pas plus romaine que la « ville des Antonins » au bord du gouffre de sa rivière. »

De prime abord, Nîmes donne cependant l'impression d'une ville très moderne. Parmi ses grandes sœurs du Midi, elle a son cachet, sa couleur qui l'a fait surnommer parfois Nîmes la blanche entre Marseille la jaune, Toulouse la rouge et Bordeaux la grise. Ville cossue, de commerçants et de bourgeois, à peine touchée par le cosmopolitisme d'après-guerre. L'opposition est frappante entre le vieux quartier de la Cathédrale, aux ruelles sombres, où les portails eux-mêmes semblent fleurir le vin coloré, richesse du pays, et les grandes artères bien aérées, où l'arbre est en honneur.

Mais le présent n'a pas étouffé le passé.

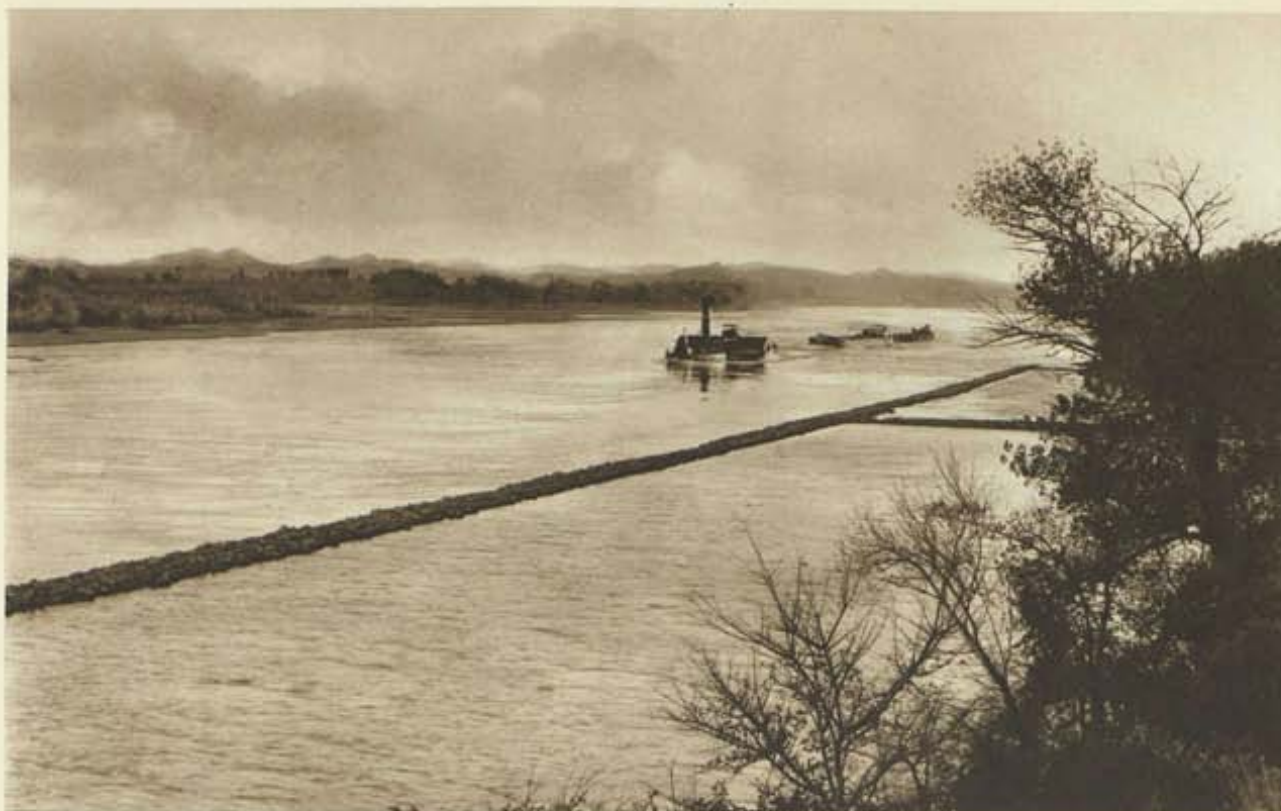
Nîmes doit à sa source, divinisée dès les temps les plus anciens, son origine et son nom, *Nemausus*, qui a dû désigner le temple sacré dans une langue apparentée au gaulois, mais parlée par une population peut-être ligure, avant l'arrivée des Celtes. Auguste y fonda une colonie romaine. Ses successeurs l'embellirent, surtout Antonin qui y était né. Avec son capitol, son forum, son amphithéâtre, son champ de Mars, ses thermes, ses temples, son enceinte fortifiée d'une lieue et demie de tour, c'était une des plus belles cités de la Gaule.

De cette splendeur, plusieurs monuments témoignent encore. Nîmes est, avec Arles, la ville de France qui a conservé l'ensemble le plus complet d'édifices romains.

Le chef-d'œuvre, c'est la Maison Carrée, ancien capitol consacré par Agrippa aux dieux majeurs, Jupiter, Junon et Minerve. L'harmonie des proportions, la grâce sobre de l'ornementation accusent une facture encore tout imprégnée d'hellénisme. Au soleil couchant, la patine millénaire de la pierre se dore de tons exquis. On y a installé le musée des antiques auquel on ne pouvait souhaiter un cadre plus digne de ses richesses.

Mutilées comme celles d'Arles, englobant jadis comme elles un quartier clos, restaurées à la même époque, les arènes de Nîmes sont moins impressionnantes dans un cadre de voies plus spacieuses et d'édifices plus hauts. Mais à le détailler, quel formidable amphithéâtre, expression de la puissance aussi bien que de la cruauté romaine qui se délectait aux combats





Phot. Alpina.

LE RHÔNE EN AVAL, D'AVIGNON.

de loups, de taureaux, de gladiateurs plus encore, au sang des hommes comme au sang des bêtes ! Les taureaux y courent de nouveau : mais il n'y a de mises à mort que dans les courses à l'espagnole, qui passionnent les *aficionados*. N'est-ce point trop encore ?



Phot. Alpina.

LA VALLÉE DU RHÔNE VUE DE LA TERRASSE DES DOMS.





LE PONT SUSPENDU RELIANT TARASCON A BEAUCAIRE.

Phot. Alpina.

Des remparts, il reste la porte de France, simple arcade encastrée entre deux maisons, la porte d'Auguste, qu'on a grillagée, au double arceau surmonté d'un entablement, et la Tour Magne, *turris magna*, la plus grande tour d'enceinte, dont le prisme à six pans, aujourd'hui découronné, dominait la ville et les lointains de la plaine.

A ses pieds, au bas des allées ombreuses s'ouvre un des plus beaux jardins publics de France, sans rival dans le Midi.

La fraîcheur de ses bosquets, toujours verts, charme moins encore que les nobles terrasses en hémicycle étagées autour de « la fontaine », la célèbre source qui s'épanche sans bruit du rocher, et de ses bassins d'eau cristalline. Tout près, les ruines du temple de Diane jettent une note de mélancolie.

A côté de la Rome impériale, le moyen âge, pour une fois, est écrasé. Combien humble est la maison romane, dont il faut aller chercher les corniches sculptées dans la petite rue de la Madeleine ! Rapiécée à travers tous les âges, assemblage de morceaux disparates, la cathédrale ne se signale à l'attention que par une tour gothique revêche, évoquant plutôt la forteresse que le sanctuaire. Construite, suivant la tradition, sur l'emplacement d'un temple païen, on remarque, en tout cas, divers soubassements romains. Des frises romanes surmontent la porte moderne de la façade.

Ce n'est pas la tour, grêle et nue, de l'Horloge, qui ajoutera à la gloire de la Renaissance. L'art moderne est mieux représenté. Pradier, enfant de Nîmes, a élevé, sur l'Esplanade, une expressive fontaine autour de laquelle se groupent les fleuves symboliques, et, au cimetière protestant, une sévère Immortalité, tandis que le ciseau de Falguière rappelle le souvenir du charmant Alphonse Daudet, Nîmois qu'on croit Provençal.

Le sous-sol de la région est si riche que toutes les trouvailles n'ont pu prendre place à la Maison Carrée. La galerie épigraphique du musée archéologique est une des plus remarquables d'Europe, par les œuvres tant gauloises que romaines : les aigles mutilés, frise de la basilique disparue de Plotine, étaient cités par les anciens comme un chef-d'œuvre.

Que de belles choses encore dans les antiquités romanes, comme parmi les toiles et les statues groupées au musée des beaux-arts !





Phot. Alpina.

LA MAISON DE MISTRAL, A MAILLANNE.





Phot. Alpina.

LE MOULIN D'ALPHONSE DAUDET, PRÈS DE FONTVIEILLE.

Arles est enserrée entre la Crau et la Camargue : deux plaines, jadis deux déserts, de sable et de marais, que sa ténacité conquiert peu à peu.

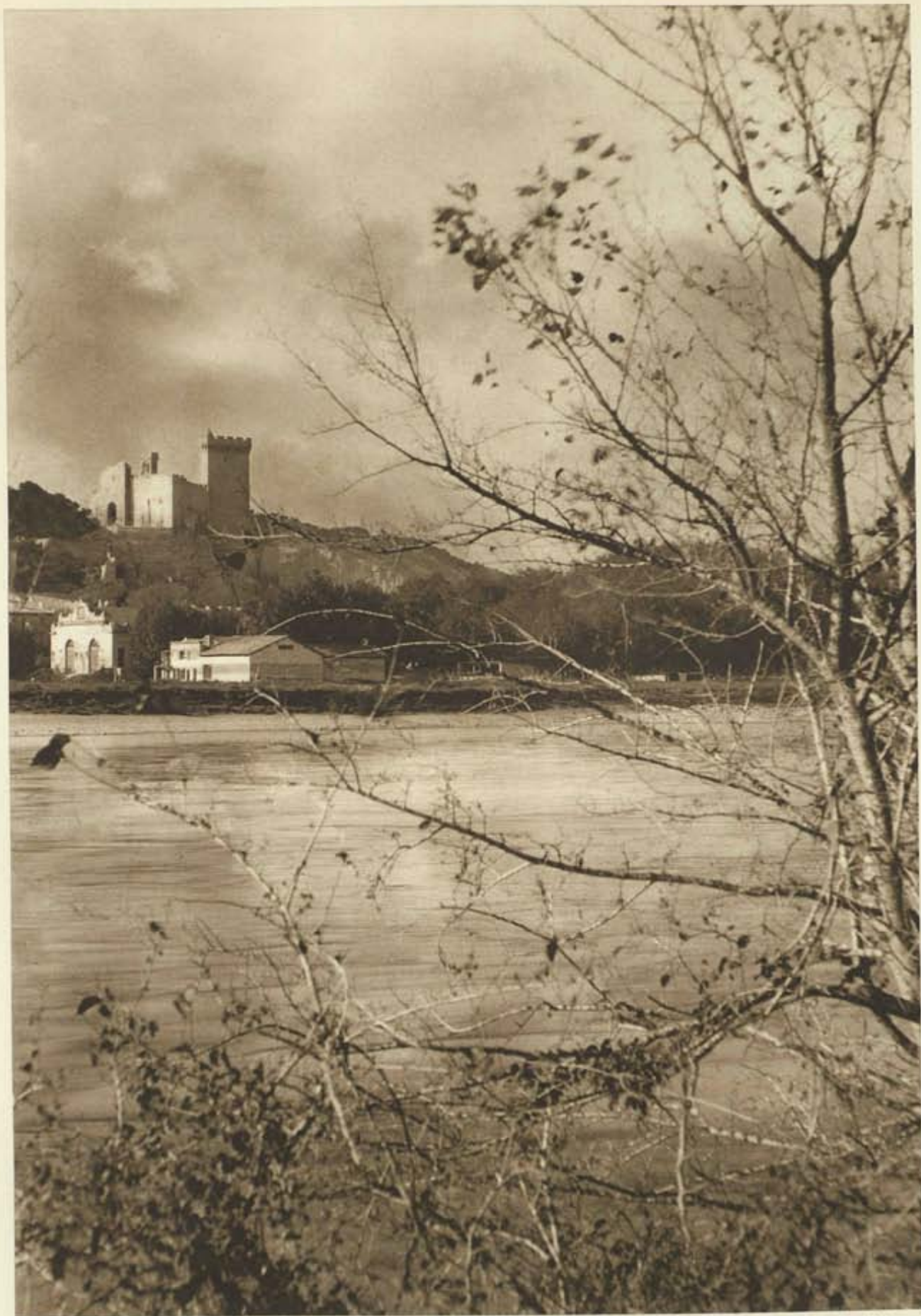
Ancien lit de déjection de la Durance, qui débouchait dans les temps reculés au sud des Alpilles, la Crau, pierreuse et coupée d'étangs, s'est transformée sur sa périphérie, partout où on a pu facilement l'assécher et l'irriguer. Vers Arles, et tout le long du canal de Craponne, se sont développés les prairies, les vergers ; du côté de l'étang de Berre prospèrent des plantations d'oliviers et de mûriers. Le centre résiste encore : on attend l'aménagement du Rhône qui permettra, grâce au puissant barrage de Montdragon, de fertiliser 250.000 hectares, tant en Vaucluse que dans la Crau. A l'heure actuelle, il n'y pousse qu'une maigre graminée, rôtie en été, suffisant tout juste à assurer pendant six mois la pâture de nombreux troupeaux de moutons, qui vont estiver fin mai dans les Alpes dauphinoises.

C'est le royaume du mistral, qui, en ses jours de colère, renverse les hommes et soulève les pierres comme des fétus, ces pierres que, suivant la légende antique, Jupiter, faisant bonne mesure, aurait fait grêler du ciel pour fournir des projectiles à Hercule attaqué par une tribu indigène. Contre cette bise enragée il a fallu protéger les mas et même la voie ferrée par des rideaux de cyprès, les troupeaux par des murs de pierres sèches.

Le mistral, le « vent maître », règne sans conteste sur le bas Rhône. Le plus grand poète de Provence qui, par une singulière rencontre, porte son nom, le fait naître à Condrieu. Toujours est-il que Vienne comme Lyon l'ignore et qu'on commence à sentir son premier souffle vers Tain. Tel le héros antique, il acquiert des forces en marchant, plus impétueux à mesure qu'il s'engouffre dans la vallée. En pleine force à la sortie du défilé de Donzère, il passe sur Avignon et Arles pour obliquer au sud-est, balayer la Crau et éventer Marseille,

C'est un maître terrible. Sur son passage, les arbres sont trapus et, sauf le cyprès indompté, ils ploient sous le joug, penchés tous dans le sens de la rafale. Il sévit généralement trois jours de suite, parfois plus. Cela suffit pour rendre certaines cultures impossibles et parfois pour saccager les fruits. Bêtes et gens gagnent les maisons, les abris, évitent de sortir. Mais cette trombe, qui déverse l'air frais du nord et des hauteurs, emporte les miasmes, refoule les moustiques, assainit et vivifie ; elle donne la vigueur aux plantes et aux êtres assez robustes pour lui résister.





Phot. Alpina.

BEUCAIRE : LE RHÔNE ET LE VIEUX CHÂTEAU.



La Camargue commence en face d'Arles. Le Rhône se divise un peu en amont. Emporté comme un taureau qui a vu du rouge, écrit Michelet, il vient donner contre son delta. Avant d'y pénétrer, longeons la rive droite du Petit-Rhône pour gagner la mer par étapes.

On ne va guère à Saint-Gilles, desservi par la modeste ligne d'Arles à Lunel, et c'est dommage, car l'église romane, malgré ses mutilations navrantes, mérite toute l'admiration qu'elle inspira à Mérimée.

Ce n'est plus, hélas ! que le débris — combien remarquable encore ! — de ce qui fut, avec Saint-Sernin de Toulouse, la plus magnifique basilique romane du Midi. Les tristes guerres de religion, une fois de plus, ont passé par là. L'incendie dévora la nef et fit écrouler la voûte. Réduite de moitié, l'église, qui avait 94 mètres de long et 27 mètres d'élévation intérieure, fut reconstruite sur un plan plus modeste à la hauteur de l'ancien collatéral, dont il reste une travée, l'actuelle sacristie, percée d'étroites fenêtres en lancettes. Du monument primitif il subsiste une tour d'escalier — la fameuse « vis de Saint-Gilles » que, jadis, tous les compagnons maçons du Midi venaient visiter — et la façade, un chef-d'œuvre.

Ce triple portail de marbre et de pierre, que marquent toujours, à droite, les brûlures du feu, est d'une originalité sculpturale frappante. D'abord par le mouvement plus encore que par le soin de l'exécution, à une époque où les personnages étaient raides et figés. La silhouette d'un cerf en recul, les gestes et les attitudes des sujets dans les bas-reliefs inférieurs sont particulièrement suggestifs, ainsi que l'étude des plis dans les grandes figures, si on les compare, par exemple, aux personnages hiératiques du portail royal de Chartres, pourtant postérieurs.

Ce qui frappe ensuite, c'est la science de ces imagiers au courant des dernières nouveautés architecturales de leur temps : n'ont-ils pas couvert la crypte en croisée d'ogives, alors que ce type de voûte venait à peine d'être créé dans la région parisienne ? Ils connaissaient aussi l'art lombard, dont s'inspirent les colonnes reposant sur des lions. Mais surtout, ils avaient étonnamment conservé les traditions romaines : pilastres cannelés, colonnes à chapiteaux corinthiens, grecques des linteaux, on croirait, à s'y méprendre, être en face d'œuvres de la Renaissance. Seul le Midi réserve de telles surprises, seul il a pu pratiquer de telles synthèses.

Immense, la crypte, déblayée seulement en 1867, fait grand effet à la lueur clignotante d'une bougie, quand l'électricité, vraiment hors de mise ici, a le bon goût d'interrompre son courant comme le jour où nous la visitons. Énormes sont les murs, formidables les piliers carrés avec un revêtement, tout classique aussi, de cannelures. Jamais architectes de crypte n'éprouvèrent un tel souci de décoration. La dent de scie orne les arcatures et même de nombreux arcs ogifs. Ça et là, des tombeaux mérovingiens ou carolingiens, frustes. Un autel du IV<sup>e</sup> siècle a un bas-relief charmant, d'une joliesse si pompéienne qu'on le croirait païen sans les ailes des anges. Ce fond de la crypte, plus bas et voûté en berceau, est plus ancien que les autres parties, mais il est bien postérieur, quoiqu'on ait prétendu, à Saint-Gilles, qui vécut au VII<sup>e</sup> siècle, et dont une inscription latine signale seule le tombeau, but de pèlerinage célèbre pendant tout le moyen âge.

Le gros bourg vinicole était alors une ville abbatiale qui comptait jusqu'à sept paroisses. Des témoins de sa splendeur n'ont guère survécu, en dehors de la basilique, que quelques vieilles maisons qu'on découvre à travers les curieuses petites ruelles caillouteuses zigzaguant ou serpentant, très étroites, au flanc du mamelon. Une belle maison romane, où serait né le pape Clément IV, a été trop et mal restaurée, car on n'a pas dégagé les cintres. Une autre, de même époque, n'a conservé à l'extérieur que les fenêtres aveuglées du second ; le premier est abîmé, le rez-de-chaussée modernisé plus encore : les mutilations des vieilles demeures commencent toujours par le bas.

Saint-Gilles fut un port florissant jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Le Rhône coulait à ses pieds, et la lagune voisine formait une rade sûre où ancrèrent les galères italiennes et les brigantins du Levant. Mais le fleuve détourna son cours et la lagune s'ensabla. Pareil désastre avait frappé Arles, dont le port, en partie lagunaire aussi, s'était envasé dès le VIII<sup>e</sup> siècle, préparant ainsi la revanche de Marseille.

Ce port du Rhône, que la nature a refusé à l'embouchure du fleuve, Saint-Louis essaya de le créer à Aigues-Mortes.



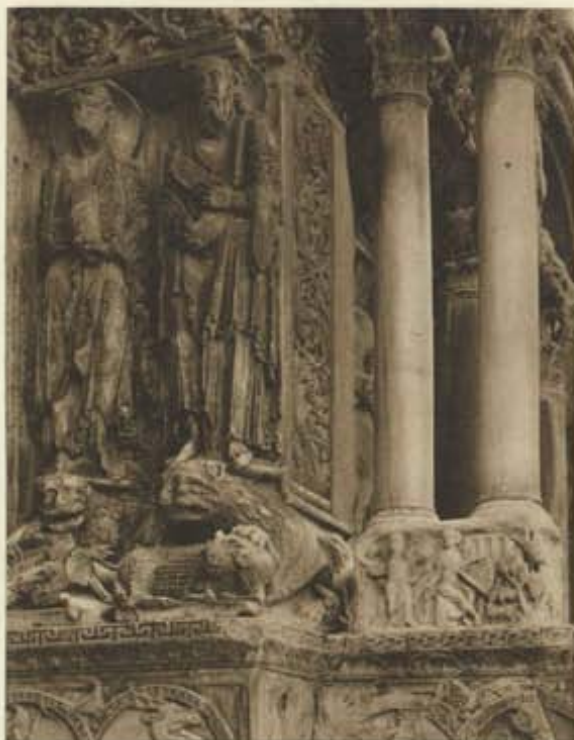
Il fit creuser un bassin et un chenal, car la mer était déjà fort retirée, et s'y embarqua en 1270 pour la dernière croisade, au cours de laquelle il mourut à Tunis. La ville s'était déjà élevée, sur le plan régulier des bastides méridionales construites à cette époque. Philippe le Hardi acheva l'œuvre de son père en faisant bâtir les remparts. Mais le port, malgré des déplacements successifs, s'envasa, et la décadence fut d'autant plus rapide qu'entre temps la royauté avait acquis la Provence et Marseille.

Cristallisée dans son agonie voilà six cents ans, Aigues-Mortes est une survivance saisissante du XIII<sup>e</sup> siècle à son déclin. L'effet est grand, quand on arrive « à jour failli », de ces fortifications sévères, à tours droites sans mâchicoulis, qui, les fossés comblés jadis, semblent posées, en carré, sur un parquet. L'impression est plus complète de l'est ou, au sud, de la lagune ; à l'ouest, la voie ferrée, les wagons, les tonneaux jettent une note un peu déconcertante. La culture de la vigne, qui donne un vin de sable au bouquet fin, s'est développée de nos jours, rendant une nouvelle prospérité à la ville où ont afflué des journaliers italiens, puis espagnols. L'intérieur n'est pas sans cachet, avec les ruelles mortes, les maisonnettes blanches aux toits bas.



SAINT-GILLES : PORTAIL DE L'ÉGLISE.

Phot. Alpina.



Phot. Alpina.

ÉGLISE DE SAINT-GILLES : DÉTAILS DU PORTAIL.

Mais la curiosité principale, c'est la tour de Constance, un de nos plus puissants donjons moyenâgeux : le mur, dans l'épaisseur duquel est creusé le chemin de ronde, a une largeur de 6 mètres jusqu'à la première voûte, dont les nervures rayonnent autour de la clef. La tour fut construite par saint Louis, avant la ville, pour les pèlerins qui, allant en Terre Sainte, trouvaient ici l'eau dans une citerne et pouvaient faire leur pain. Puis l'hospice devint prison, jusqu'à la Terreur Blanche, qui y logea les bonapartistes. Pendant les guerres de religion, on y avait incarcéré des protestants, de ces rudes Cévenols qui donnèrent une magnifique leçon de ténacité morale. « Résistez ! » grava dans la pierre Marie Durand, réponse d'une conscience inflexible à trente-sept ans de captivité. L'inscription a été placée pieusement sous un grillage : elle le mérite.

Entre les deux branches du Grand et du Petit Rhône, la Camargue ouvre son étendue morne, implacablement horizontale. Plus plate encore que la Crau, plus marécageuse aussi, elle a changé d'aspect peu à peu depuis l'époque





LE PETIT RHÔNE, AUX ENVIRONS DE SAINT-GILLES.

Phot. Alpina.

historique. Le delta est plus ancien que ne l'ont cru certains géographes, puisque *Ratis* (les Saintes) est déjà mentionné dans le *Périple d'Aviénus*. Peu à peu le sable a gagné sur les étangs, et l'homme s'est efforcé de mettre la terre en valeur. La transformation s'accélère de nos jours. Tout le nord est maintenant bien cultivé et piqué d'arbres. Mais plus loin l'arbre disparaît, sauf autour des mas espacés, sauf près des lagunes, où croît le tamaris, et le long des canaux d'assèchement, les *roubines*, où tremblent quelques rideaux de peupliers et d'ormes. Seule la Petite Camargue, delta secondaire greffé sur le grand, a une forêt qui porte le joli nom de Sylveréal (forêt royale).

Çà et là, des troupeaux de moutons broutent les touffes de salicornes. Plus loin, de grandes *manades* de taureaux noirs, rarement métissés, de deux à trois cents têtes, vaguent dans d'immenses friches entourées de treillis.

La propriété des terres est concentrée entre peu de mains. On garde les terrains en friche pour la chasse du lapin de garenne et surtout pour celle du gibier d'eau et des oiseaux de passage qui donne lieu à de pittoresques battues à l'automne. Tous les Camarguais sont chasseurs. Les faisans, acclimatés, sont nombreux. Il est défendu, par contre, de tuer les flamants, dont l'espèce menaçait de disparaître. Rien n'est élégant comme ce magnifique oiseau rose, haut sur pattes, au long cou flexueux, qu'on ne trouve plus, en France, qu'auprès des étangs camarguais. On peut arriver à s'en approcher d'une centaine de mètres. Il est lourd à décoller, comme l'avion ; il doit courir les ailes ouvertes avant de s'envoler. Le héron blanc, rarissime, est peut-être, au dire des chasseurs, encore plus beau. Le héron cendré, en revanche, est assez commun.

La stérilité foncière de la Camargue est une légende. Ce terrain d'alluvions est, au contraire, très fertile, à condition d'être aménagé, ce qui nécessite de grands frais. Il n'y a guère que la vigne qui, dans un sol suffisamment sec, ne demande pas de préparation spéciale, mais seulement un drainage préalable par canaux. Pour les autres cultures, il faut ensuite dessaler la terre : le procédé le plus en faveur aujourd'hui consiste à la mettre en rizière pendant deux ans. Un nouveau projet prévoit l'assèchement du grand étang de Vaccarès, qui permettra de récupérer 20.000 hectares.

Avec le taureau, le moustique est le maître de la Camargue. Dès Trinquetaille il apparaît





LES BAUX : LES RUINES.

Phot. Alpina.

dans le train, collé aux vitres. Pas de répit ici, même l'hiver ; le moustique ne bat en retraite que devant le mistral, qui le contraint à se terrer, spécialement dans les touffes de salicornes, d'où un coup de pied en fait jaillir une myriade. Septembre voit le maximum de leur pullulement, à tel point qu'on est souvent obligé, pour chasser leurs nuées, d'enfumer les pièces où les vendangeurs prennent leurs repas. Les habitants préservent leurs demeures par des moustiquaires métalliques fixées en permanence devant fenêtres et devantures.

Fait curieux : le paludisme, jadis endémique, a néanmoins disparu : il n'est, pour s'en convaincre, qu'à regarder les frais minois des bambins. C'est l'adduction d'eau potable qui a produit ce miracle. Le moustique, qu'on accusait de propager la fièvre, aurait-il été calomnié ?

L'organisation administrative laisse encore fort à désirer. Les 56.000 hectares de la Camargue sont partagés entre deux communes, celle d'Arles et celle des Saintes qui, à elle seule, forme un canton.

Trois bureaux de poste en tout, y compris celui de Salin-de-Giraud où une usine de produits chimiques avoisine les salines. Les facteurs camarguais, vrais parias, ont des tournées quotidiennes de 36 à 45 kilomètres pour desservir les mas éparpillés de tous côtés. En temps normal, ils effectuent leur parcours à bicyclette, mais, par le mistral, ou en hiver, quand l'eau déborde et qu'il faut chausser les bottes, c'est à pied que doivent s'accomplir ces interminables traites.

Il faut lire le Livre d'Or de la Camargue, qu'a publié un petit groupe d'écrivains régionaux, pour se rendre compte du nombre de curiosités que peut réserver une contrée d'aspect si monotone et si peu engageant. Mais il en est une qui prime toutes les autres : les Saintes et son église.

C'est là que Mistral a placé le tragique dénouement de *Mireille*. En souvenir, se dresse sur la place du bourg une des plus expressives créations de Mercié : une Mireille de bronze, jupe au vent, la main à la tête, la figure souffrante mais heureuse de voir enfin l'église, but de son pèlerinage d'amour, où elle aura la suprême vision consolatrice avant de succomber à l'insolation.

Les Saintes (officiellement : les Saintes-Maries) sont aujourd'hui la plage d'Arles, modeste





SAINT-RÉMY-DE-PROVENCE : L'ARC ROMAIN.

Phot. Alpina

et étroite plage barrée par le chapelet des longs blocs de pierre, brise-lames qui a arrêté l'envahissement des dunes.

L'église s'élève au milieu du village. Fortifiée comme un donjon, pour résister aux coups de main des Sarrazins, elle rappelle Royat et plus encore l'église des Templiers de Luz (près Cauterets). Très fruste, l'art en est absent comme la sculpture, à part deux lions assez gauches aux piédroits du portail.

Trois étages sont superposés. La crypte, construite par le roi René, pour recevoir les reliques de sainte Sarah, a conservé un taurobole grossier de Mithra et un ancien sarcophage, avec belle frise de marbre sculpté, qui sert d'autel. L'antiquité a fourni de belles colonnes païennes dans le chœur du vaisseau qui forme une seule nef, romane, plus ancienne — ce qui est rare — que la crypte ; un vieux puits grillagé, au centre de la nef, approvisionnait en eau les défenseurs, en cas de siège. A la hauteur du chemin de ronde, tapissée d'ex-voto, la chapelle supérieure au-dessus du chœur, qui donne au monument un profil si caractéristique, a une décoration du XVII<sup>e</sup> siècle, que la



PORT-SAINT-LOUIS : LA TOUR.

Phot. Alpina.





L'ABBAYE DE MONTMAJOUR.

Phot. Alpina.





ARLES : LE THÉÂTRE.

Phot. Alpina.

Révolution dégradait. Les châsses, qui contenaient les reliques des saintes Marie, furent incendiées et refaites plus tard, quand on eut recueilli les cendres et débris. Un système ingénieux de poulies et de câbles permet de descendre la châsse dans le chœur pendant



ARLES : INTÉRIEUR DES ARÈNES.

Phot. Alpina.





ARLES : LE CLOITRE SAINT-TROPHIME.

Phot. Alpina.

l'office, les jours de pèlerinage. Le principal pèlerinage, celui du 25 mai, attire, avec nombre de croyants et de curieux, une pittoresque affluence de roulottes. Les bohémiens ont pris, en effet, pour patronne Sarah, la servante noire qui, suivant la tradition, aurait accompagné Trophime et ses compagnons en Provence.

Les courses de taureaux à la provençale, jeux d'adresse sans mise à mort, sont fréquentes aux Saintes ; c'est pour elles qu'on élève les taureaux de Camargue. L'homme est toujours exposé, si la bête ne l'est plus, et les accidents ne sont pas rares.

La course est souvent précédée d'une *ferrade*, dans laquelle les *gardians* à cheval impriment au fer rouge sur les jeunes bouvillons la marque du propriétaire.

Impressionnante est l'arrivée de la manade. Serrés, encadrés de gardians à cheval, la pique à la main, les taureaux déferlent à travers les rues étroites, pour rejoindre l'enceinte. En troupe, le taureau n'est pas méchant : s'il s'échappe par mégarde, il ne songe qu'à rejoindre le gros de la manade. Les gardians portent presque tous le large feutre, quelques-uns la casquette, et au cou le foulard rouge à ramages — dominos, cartes, feuilles de vigne — qu'ont popularisé ici les bohémiennes. La course a lieu près de l'église : spectacle d'agilité et d'adresse, de lumière et de couleur aussi, dont tout bon Provençal est friand.





## MARSEILLE

**M**ARSEILLE ! la vie, la couleur, le vent et le soleil, la forêt des mâts et des cheminées masquant les horizons de la mer, la foule bigarrée et cosmopolite, à dominante provençale, s'agitant dans les avenues et sur les quais, l'odeur du goudron, des épices, la saveur de l'accent qui fleure l'ail. Marseille ! le port de la Provence et du Rhône, la porte de la France, grande ouverte sur la Méditerranée et l'Orient qui lui envoie, de la Syrie à la Chine, des échantillons de toutes ses marchandises et de toutes ses races. Quel tableau animé et pittoresque, perpétuellement changeant, pour la joie des yeux et de l'esprit, pour l'artiste comme pour l'observateur !

Nulle ville ne se donne plus vite au premier arrivant, ne s'offre mieux et plus complètement au coup d'œil d'ensemble. Au débouché du tunnel de la Nerthe, le voyageur du rapide voit s'ouvrir tout à coup, dans une perspective en enfilade, la déchirure de la côte marseillaise d'ocre grise et de toits roux déteints, découpée sur l'azur d'une mer toujours agitée, tous les faubourgs, les rades, les bassins, les caps, les îles, dessinés d'un croquis rapide mais ineffaçable, et là-bas, au centre, Marseille étalée au pied de la Garde, avec l'arrière-plan de deux petits massifs bleus et secs. Vient-on de la mer, c'est la splendeur de la métropole qui s'éploie, ruisselante de soleil, dominée par ses crêtes

dénudées, tendant les bras disloqués de ses môles qui retiennent à grand'peine des brassées de mâts et de coques, de barques dodelinantes, de vapeurs monstrueux et fumants, sans cesse en mouvement, toujours prêts à s'échapper à l'étreinte comme à y revenir. Et du haut de la chapelle de la Garde, qui coiffe l'éperon dressé juste à point pour faire contempler Marseille, se déroule jusqu'à l'horizon, ourlée par la vague en ses godets et ses bouffants, la robe de pierre bigarrée de tuile : tous les quartiers, les boulevards, les quais, les docks, tracés avec la netteté et la rigueur d'une carte géographique.

C'est la plus ancienne ville de France. On y armait des bateaux, on y discutait sur l'agora, on y lisait Homère, alors que Lyon n'existait même pas de nom et que l'humble bourgade de Lutèce sortait à peine de ses roseaux.

Une de ces gracieuses légendes par lesquelles les Grecs aimaient à auréoler le berceau des grandes cités, nous conte la fondation de Marseille. Une colonie de Phocéens débarquait au moment où le roi des Ségobriges, tribu ligure, allait marier sa fille. On invite les étrangers



Phot. Alpina.

ARLES : INTÉRIEUR DU MUSÉE.





Phot. Alpina.

ARLES : L'ALLÉE DES ALYSCAMPS.





ARLES : PORTIQUE DE L'ÉGLISE SAINT-TROPHIME.

Phot. Alpina.

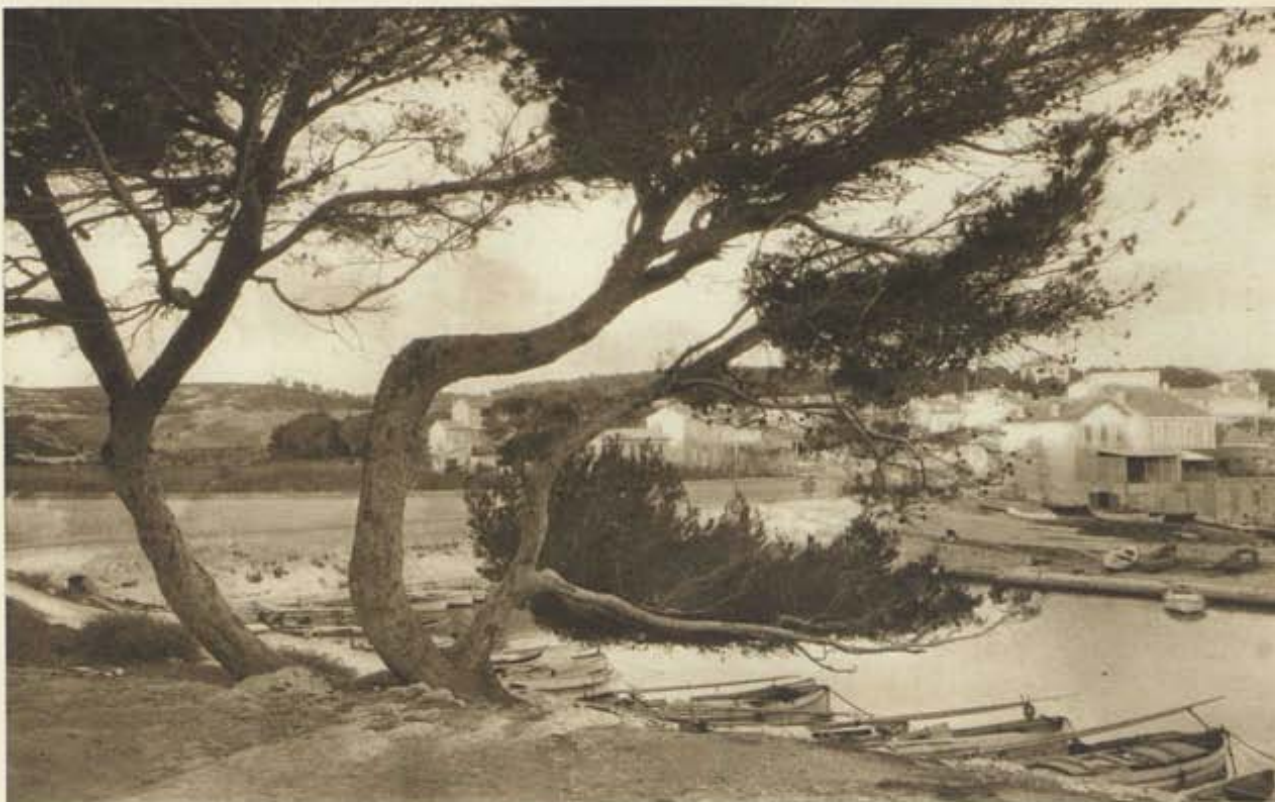
au festin nuptial. Suivant le rite, après le repas, la jeune fille apparaît pour offrir la coupe d'eau pure à celui qu'elle a choisi. Inspirée par les dieux, elle passe devant les Barbares et présente la coupe au chef des Grecs. Le bon roi accepte pour gendre l'élu de sa fille ;



LE PONT DU GARD.

Phot. Alpina





SAUSSET-LES-PINS.

Phot. Alpina.

il donne aux émigrants les terres où ils ont débarqué et sur lesquelles ils élèvent aussitôt les murs de Massalia, la future Marseille.

Tout n'est peut-être pas invention dans ce récit, a fait remarquer Camille Jullian.

Et le grand historien d'observer que le point avait été admirablement choisi par la prescience commerciale des Grecs : il n'est peut-être pas un coin de cette côte, pourtant si découpée, de Provence, qui offrait un havre plus sûr que le Lacydon — aujourd'hui le Vieux Port — et surtout plus voisin de la grande artère du Rhône. Fondée vers l'an 600, Marseille se développa avec rapidité, au point d'être à la tête, au quatrième siècle avant notre ère, d'un véritable empire maritime.

Un de ses armateurs, Pytheas, fit aux pays de l'étain et de l'ambre une des explorations maritimes les plus hardies de l'antiquité, contournant les Iles Britanniques, remontant jusqu'au delà de Bergen les côtes de Norvège, la Thulé antique : taxé de hâbleur — déjà ! — par des écrivains grecs, il a été lavé de cette imposture par Camille Jullian, qui a reconstitué son voyage et a reconnu l'exactitude de ses récits comme la valeur de ses observations scientifiques.

Menacée par Carthage, Marseille s'allie à Rome ; elle devient le fourrier de la pénétration romaine en Gaule. Mais elle ne recueille pas les fruits de sa victoire, car elle a la malchance



Phot. Alpina.

AIGUES-MORTES : LA TOUR CARBONNIÈRE.



de prendre parti pour Pompée : César, en 49 avant J.-C., s'en empara et la ruina, en fondant une rivale, Fréjus, qui allait bénéficier, avec Arles, des faveurs impériales. Comme toutes les villes grecques de Gaule, Marseille végéta. La primauté de la Provence passait à Arles, au XIII<sup>e</sup> siècle à Aix. Saccagée par toutes les hordes barbares qu'attiraient ses richesses, depuis les Wisigots qui ouvrent la marche en 480 jusqu'aux Normands qui la ferment en 860, Marseille respira quelque temps sous les comtes de Provence. Les Croisades l'enrichirent. Son esprit d'indépendance lui valut d'être encore pillée tour à tour par Charles d'Anjou et Alphonse d'Aragon.

La réunion à la France marqua la fin de ses maux. Marseille accueillit avec joie ses nouveaux souverains. Elle donna à François I<sup>er</sup>, revenant de Marignan, des fêtes magnifiques, au programme desquelles figurait un combat d'oranges, précurseur des batailles de fleurs : onze mille oranges avaient été achetées à cet effet par la municipalité. Toujours jalouse de ses libertés, la ville se révolte encore contre Mazarin ; Louis XIV fait élever par Vauban le fort Saint-Nicolas, pour la tenir en respect. Désormais, c'est l'ère de la paix et de la prospérité, troublée seulement par la peste de 1720, au cours de laquelle l'évêque Belzunce et les notables secoururent les malades avec un dévouement resté célèbre.

Toujours à l'avant-garde des grands mouvements sociaux et politiques, Marseille avec ses volontaires apporte à Paris, en 1792, l'hymne de Rouget de l'Isle, qui prend son nom. La ville n'échappe point aux convulsions de la Révolution, mais elle sort de la crise chef-lieu de département, et bientôt la prise d'Alger, puis le percement du canal de Suez ouvrent une nouvelle période de prospérité, à laquelle les récents travaux d'agrandissement et le prochain aménagement du Rhône donneront un nouvel essor. C'est dorénavant la seconde ville de France, par l'importance de sa population qui approche de sept cent mille âmes, après avoir distancé, — « tombé », dit-on ici — désormais sans retour, Lyon, sa vieille rivale.

Malgré sa haute antiquité, Marseille a gardé peu de restes de son passé glorieux. Elle a payé lourdement à l'art la rançon de sa richesse. L'esprit utilitaire et mercantile y a fait trop souvent bon marché du passé et table rase des monuments anciens. Nulle part, peut-être, on n'a à déplorer autant d'actes de vandalisme : bien moins le vandalisme sauvage et aveugle des guerres que le vandalisme méthodique du démolisseur. Nulle part, aussi, on n'a plus souvent modifié, transformé, retapé, fait du neuf avec du vieux, appuyé de nouvelles façades sur d'anciens murs, bouché, ouvert, remanié des portes, des escaliers, des fenêtres, comme pour compliquer à plaisir la tâche des archéologues par ces perpétuels amalgames.

Pourtant il ne faut pas exagérer. Pour qui sait la visiter et en explorer les recoins, les curiosités encore peu connues, Marseille reste une ville archéologique, sinon une ville d'art. Depuis quelques années, la Société du Vieux Marseille, sous l'impulsion intelligente d'érudits locaux, a poursuivi des fouilles méthodiques, dont les produits ont été réunis au musée du Vieux Marseille, au musée d'Archéologie, mais dont la découverte la plus importante fut



Phot. Alpina.

LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER : L'ÉGLISE.





PORT-SAINT-LOUIS.

Phot. Alpina.

la mise à jour du mur grec, le seul rempart grec retrouvé en Gaule, celui, sans doute, qui arrêta si longtemps César lors du siège mémorable de 49. On l'a déblayé derrière la Bourse, le long de la place Jean Guin ; l'appareil est constitué par de puissants blocs assemblés



FOS-SUR-MER : RUINES DU CHATEAU.

Phot. Alpina.



à sec comme à Tirynthe. A côté, affleurent des murs romains. La Massalia hellénique, qui commençait au Vieux Port, ne dépassait pas, au nord, l'éperon de la Major.

Grise, humble, effacée à l'ombre de la grande basilique moderne à laquelle elle s'accote, la Major ne justifie pas un nom qui évoque d'ailleurs sainte Marie Majeure. Les trois nefs, terminées par un arc en tiers point, s'arrêtent net, nues, sans portail. La tour carrée crénelée relève un peu l'édifice, dont l'austérité contraste singulièrement avec le faste de sa contemporaine Saint-Trophime.

A l'intérieur, la Renaissance a apporté une jolie décoration d'enfeux à la chapelle Saint-Lazare, un Saint Sépulcre, une belle faïence de Lucca della Robbia. L'évêque Belzunce est inhumé dans ce vénérable sanctuaire, dont le prédécesseur fut érigé par le christianisme victorieux, sur l'emplacement du temple de l'Artémis phocéenne.

Presque aussi antique est l'origine de Saint-Victor, ancienne abbatale fondée au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle hors de la ville et qui offre encore, sous son gros œuvre romano-gothique, un double étage de cryptes gallo-romaines et carolingiennes. Les tours carrées crénelées, restaurées depuis peu, ont belle allure ; le porche, du milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, présente le plus ancien exemple, en Provence, de la voûte sur croisées d'ogives.

Le moyen âge absent à Marseille ? Quelle erreur ! Voici encore la modeste église Saint-Laurent, du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle (qui fut ici un siècle prospère), près de la tour Saint-Jean, de deux cents ans plus jeune, dont le haut profil anguleux avec le couronnement en terrasse et la couleur cuite de la brique sont si caractéristiques à l'entrée du Vieux Port.

Mais combien d'édifices ne sont connus que des seuls initiés et ne sont indiqués dans aucun guide ? Il faut aller les découvrir — car c'est un véritable voyage de découverte pour un profane — sous la conduite d'un cicerone expérimenté, à travers les ruelles grouillantes et pittoresques de la vieille ville, de ce quartier de pêcheurs, de marinières, de dockers et d'Italiens qu'on a surnommé le « Petit Naples » et autour duquel le visiteur de Marseille tourne sans y pénétrer.

Tous les âges sont représentés. On a retrouvé des vestiges importants de l'aqueduc grec qui amenait l'eau à la ville phocéenne en suivant une partie des remparts, pour finir à l'endroit occupé plus tard par les caves du couvent de Saint-Sauveur.



PORT-DE-BOUC : L'ENTRÉE DU PORT.

Phot. Alpina.





LES MARTIGUES : LE PORT.

Phot. Alpina.

A une encoignure de la rue Guintrand, voici un tombeau romain, transformé en fontaine au moyen âge. Ce curieux édicule se compose d'un socle surmonté de deux têtes de lions bien effritées ; comme couronnement, une pyramide tronquée, ancienne stèle, dont l'encadrement et des restes d'inscriptions ont reparu sous le ciment médiéval écaillé.

Le moyen âge, comme l'époque romaine, revendique de nombreux fragments de tours et remparts encastrés, des sous-sols voûtés, souvent à deux étages, où on ne peut pénétrer parfois que par un trou d'homme. De la Renaissance, voici la Maison à pointes de diamant, rue de la Prison, construite en 1552 et dénotant une influence italienne ; l'escalier a une belle décoration gypsée, de tradition florentine. Malheureusement une partie de l'immeuble a été défigurée.

Les belles demeures des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ne se comptent pas : c'est une des époques où Marseille s'enrichit et s'embellit, mais où se commirent aussi, en contre-partie, de nombreux actes de vandalisme.

Beaucoup de ces anciens hôtels, à leur tour, ont été dégradés ou abîmés. L'un des mieux conservés est la maison Franciscou, place Vivaux, construite en 1630 pour un échevin : encadrée de deux colonnes ioniques, la porte a une voussure en plein cintre, surmontée de deux sphinx.

La place Daviel, l'ancien centre du Vieux Marseille, mérite aussi une visite. Il faut y accéder par la pittoresque montée des Accoules, d'une perspective si colorée. La vénérable église des Accoules, tant de fois rapiécée, n'offre plus guère qu'un intérêt de curiosité historique : du monument gothique, la tour seule est restée ; encore a-t-elle été surmontée d'un étage Louis XIV et d'un deuxième étage moderne, symbole des rhabillages dont les architectes marseillais furent de tout temps coutumiers.

En face, l'ancien Palais de justice offre, intacte, la façade, beau morceau de style Louis XV : c'est du balcon qu'étaient prononcés, en 1793, les jugements du tribunal révolutionnaire.

Le XIX<sup>e</sup> siècle acheva l'œuvre de ses devanciers et donna à la ville sa physionomie actuelle. La Cannebière, dont le nom rappelle les anciennes corderies de chanvre (*canebe*) établies là, fut largement ouverte face au vieux port et bientôt bordée de cafés luxueux, dont les





L'ÉTANG DE BERRE.

Phot. Alpina.

terrasses ont précédé celles de Paris. Avenues et allées plantées de platanes ont donné de l'air à la vieille ville. L'arc de triomphe, qui évoque les fastes de la Révolution et de l'Empire, date de 1832.



CARRY-LE-ROUET.

Phot. Alpina.





MARSEILLE : L'ESCALIER DE LA GARE SAINT-CHARLES.

Phot. Alpina.

Le second Empire a élevé, à l'entrée du jardin zoologique, le palais Longchamp, de proportions élégantes, qui ferme la perspective d'un boulevard montant. Là est installé le musée des Beaux-Arts, assez riche : on y remarque surtout de beaux portraits de Rigaud, une exquise Sainte Famille de Pérugin, un magnifique paysage de Ruysdael, deux portraits de Rembrandt, un escalier monumental dans la décoration duquel Puvis de Chavannes a harmonieusement associé le marbre, la mosaïque et la fresque, enfin une remarquable collection d'œuvres de Pierre Puget, enfant de Marseille, artiste complet, architecte, peintre et sculpteur comme Michel-Ange, mais sculpteur d'abord.

Dans le voisinage est installé depuis peu le musée Grobet-Labadié, légué à la ville, riche en objets d'arts médiévaux, en meubles, tapisseries, faïences et instruments anciens. Il y a encore le musée archéologique avec ses antiquités égyptiennes, sa céramique grecque, ses bijoux gallo-romains, et le musée du Vieux Marseille, spécialisé en antiquités et en souvenirs provençaux.



MARSEILLE : LA FONTAINE CANTINI.

Phot. Alpina.





MARSEILLE : LE PALAIS LONGCHAMP.

Phot. Alpina.

L'art et le passé sont donc représentés à Marseille sous toutes leurs faces, pour qui sait les y chercher. Mais ce n'est point ce que demandent à la vieille cité phocéenne la majorité de ses visiteurs. Ce qui attire surtout à Marseille, c'est la mer, le port plus encore ; c'est le présent, c'est la vie colorée et animée de la grande ruche commerciale.

Pour goûter la mer, pour apprécier la situation de Marseille et le pittoresque de sa côte, il faut faire le tour de la Corniche, circuit d'une douzaine de kilomètres, que le tramway, avant la guerre, permettait d'effectuer démocratiquement pour trois sous. On passe par la belle promenade du Prado, près de l'ombreux parc Borély, dessiné par Alphand (que les vieux Parisiens n'ont pas oublié), pour déboucher sur la plage. Le ruban de la Corniche monte et descend, contournant les caps et les baies, bordé de villas, de restaurants, de guinguettes, dans un cadre de plus en plus sec, plus pauvre aussi, à mesure qu'on s'approche du terminus, longeant toujours la mer qui jette son embrun, en regard des îles découpées sur le bleu des flots : Ratonneau et Pomègues avec leurs forts et le lazaret de Frioul où les navires, quand il y a lieu, font quarantaine et, en avant, le récif qui porte le château d'If, popularisé par le roman d'Alexandre Dumas père, « *Monte-Cristo* ».

Le promontoire du Pharo ferme au sud le vieux port. Dans la caserne de l'ancien fort



MARSEILLE : DANS LE PORT.

Phot. Alpina.





MARSEILLE : LE PALAIS LONGCHAMP (DÉTAILS DU MOTIF PRINCIPAL).

Phot. Alpina.





MARSEILLE : LE PORT DE LA JOLIETTE.

Phot. Alpina.

Saint-Nicolas, les soldats de couleur ont remplacé les blancs que la guerre a fauchés. Autour de l'Ecole de médecine, de beaux jardins dévalent vers le grand port, qu'on domine d'enfilade jusqu'à l'Estaque. Le monument aux marins morts pour la France — émouvant appel



MARSEILLE : LE PONT TRANSBORDEUR.

Phot. Alpina.





Phot. Giletta, Nice.

MARSEILLE : L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE.

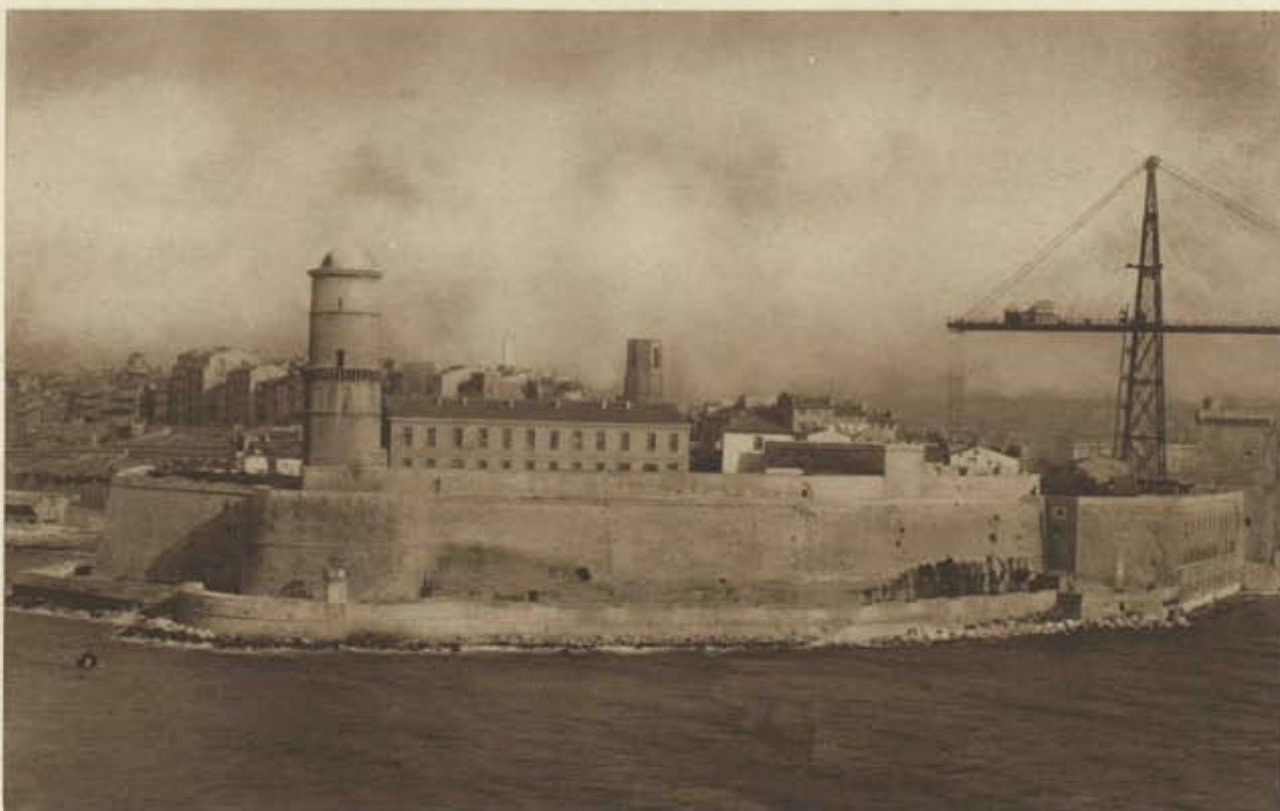




MARSEILLE : LE VIEUX PORT.

Phot. Alpina.

au secours, de la barque symbolique qui chavire — donne la réplique au portique majestueux de Castel et Sartorio qui, depuis 1926, s'élève un peu plus avant sur la Corniche et dont l'arche s'ouvre vers les lointains de la mer par delà laquelle sont tombés les soldats de l'armée



MARSEILLE : LE FORT SAINT-JEAN.

Phot. Alpina.





MARSEILLE : LA PORTE D'AIX.

Phot. Alpina.



d'Orient. La nacelle qui fait, presque au ras de l'eau, le va-et-vient sous le pont transbordeur au débouché du vieux port, permet d'admirer à loisir la belle couleur du paysage — violente symphonie en bleu et blanc par les beaux soleils — et le profil de la tour Saint-Jean, patinée et recuite.

Le vieux port, rade naturelle, profonde et sûre entre ces côtes battues des vents, fut, à travers les prospérités et les déboires, le seul port de Marseille jusqu'en 1844. De moins en moins se hérissent la forêt de mâts qui s'y pressait voilà encore quelques décades. Mais il reste toujours pittoresque ; bien qu'il cède peu à peu la place au vapeur, le voilier a ici son dernier refuge. Au débouché de la Cannebière s'amarrent les yachts, près des marchands en plein vent qui vendent, pour la dégustation, les huîtres, clovisses, oursins, et même d'autres « fruits de mer » moins appétissants, comme les « violets » et les tortillants anatifes en paquets. On mange de tout ici, calmars roses, poulpes aux souples tentacules, soupe au poisson ; les restaurants voisins sont passés maîtres en l'art de la bouillabaisse. Épicée, ravigotante, très digestive aussi avec son huile parfumée et son coquin d'ail qui empest mais qui donne aux mets un relevé unique, la cuisine provençale fait passer tout et paraît vite savoureuse à quiconque aime le nouveau et sait se débarrasser des préjugés du Nord.

Rien n'est amusant comme une flânerie au long des quais. Sur la rive Neuve, qui aboutit au bassin de carénage en contre-bas du Pharo, se tient, les samedis soirs, le pittoresque marché des appâts de pêche. En face, le quai du Port, dont l'élégant pavillon Louis XIV de l'hôtel de ville occupe le milieu, est encore plus animé par les allées et venues perpétuelles de dockers et de marinières, de marchandises qu'on embarque ou débarque, de wagonnets, de camions. Derrière, c'est le vieux Marseille, le Petit Naples dont nous avons déjà parlé.

C'est ici qu'il faut étudier le peuple, vif, gai, prompt aux enthousiasmes et aux mirages comme aux colères, railleur surtout, vantard moins qu'on ne le croit, amateur surtout de *galéjade*, et qui se plaît à vous en conter, surtout si vous êtes du Nord : le Nord, ici, commence à Montélimar. Il se nourrit de peu, s'enivre rarement, couche dans des taudis. L'intérieur ne compte pas : on vit dehors.

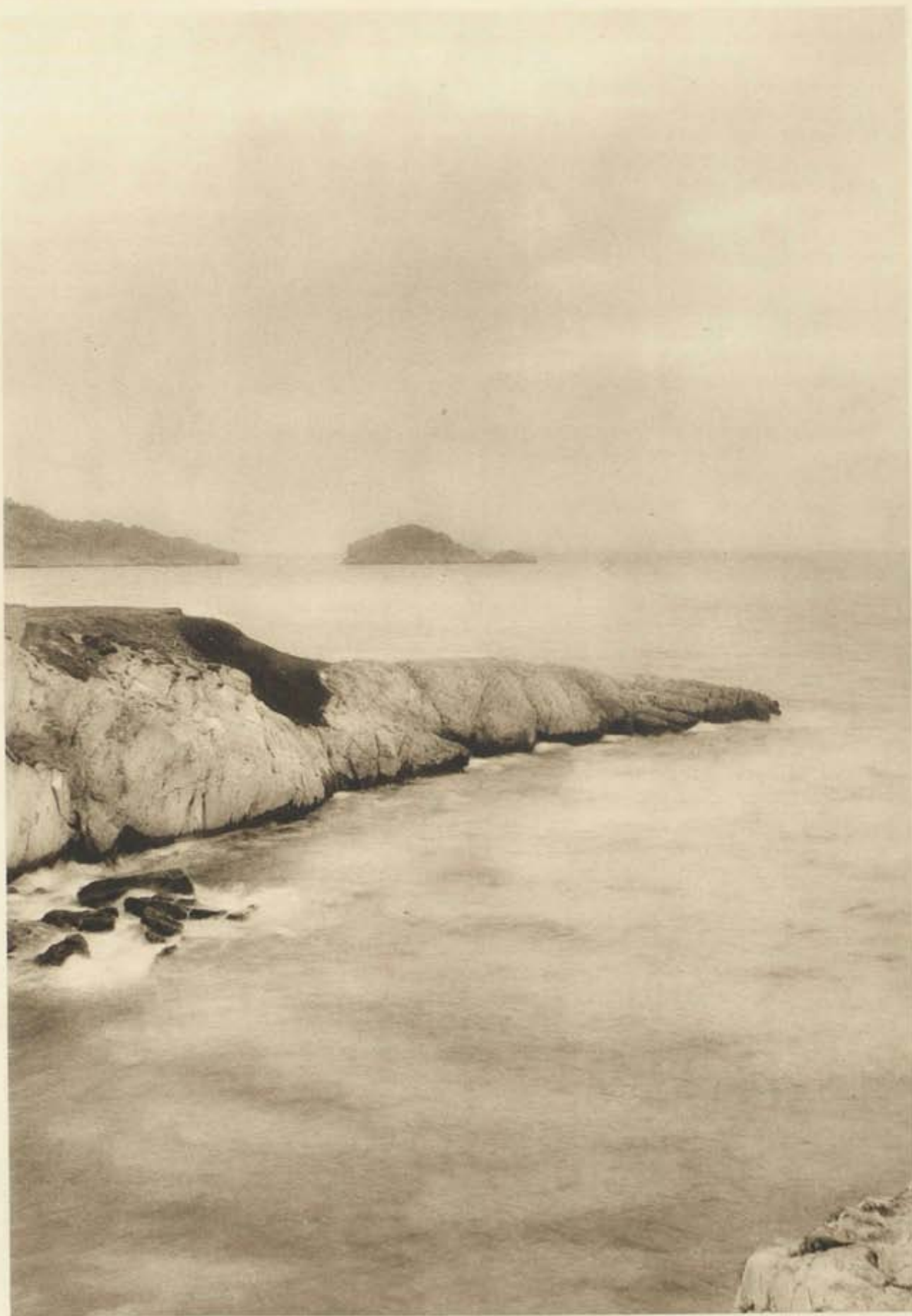
Aux purs Marseillais, d'ascendances déjà si hybridées, la Méditerranée a ajouté peu



MARSEILLE : LA CORNICHE.

Phot. Alpina.

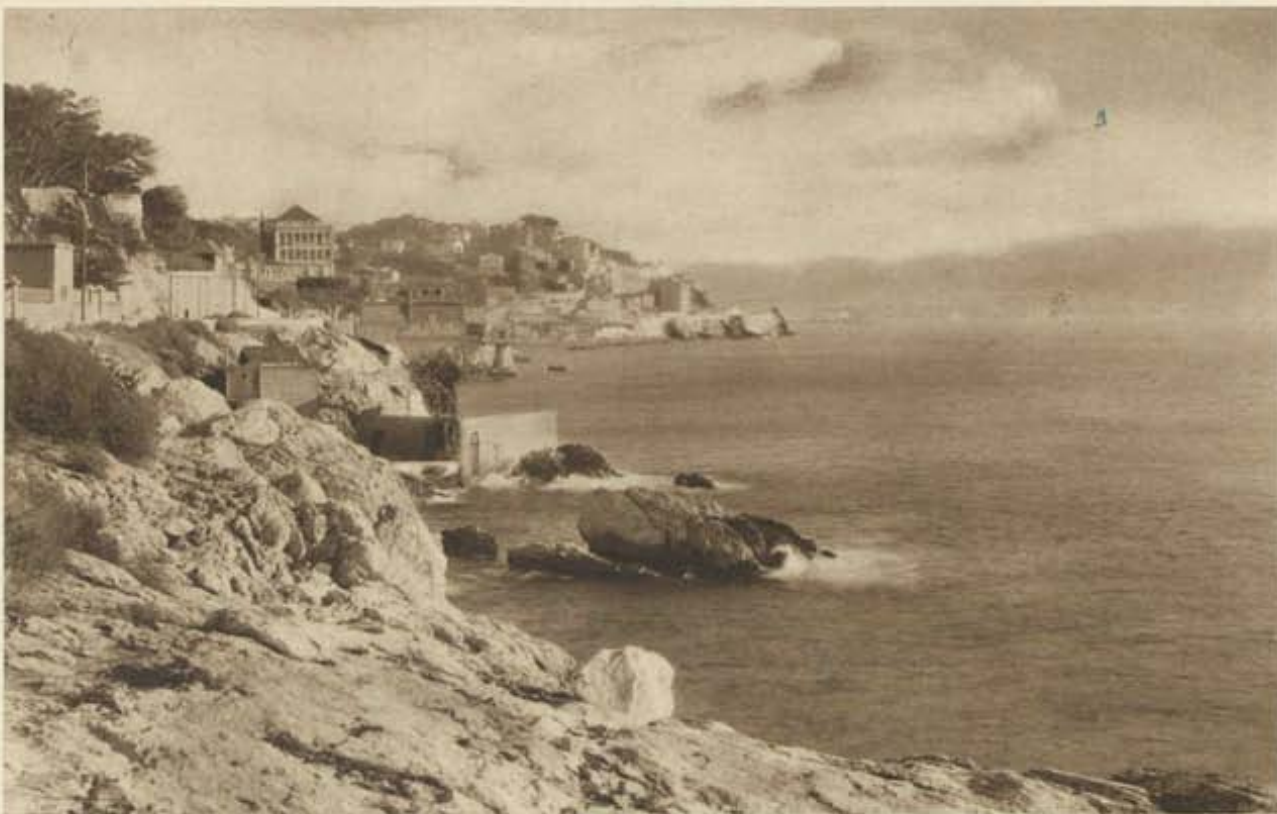




MARSEILLE : AU BORD DE LA MER.

Phot. Alpina.





MARSEILLE : LA CORNICHE.

Phot. Alpina.

à peu les alluvions de toutes ses races, son écume aussi. Italiens, Espagnols, Maltais, Arabes, Kabyles, Levantins, moricauds, nègres et bien d'autres encore sont représentés ici, ont fait souche et amalgame : travailleurs venus pour gagner leur vie, exilés et proscrits, têtes brûlées en quête d'aventures, *nervi* sans scrupules, on trouve de tout, jusqu'au voyou dépenaillé et aux truculents ruffians que Richépin savait si bien camper. Que de bouges où échouent et se battent après boire les matelots peu délicats, attirés, comme alouettes au miroir, au retour des traversées, par l'éternel féminin même sous ses plus tristes aspects !

Si ce n'est point le royaume de la vertu, du moins l'hypocrisie est-elle absente de ce Midi débraillé, mais franc. Combien de grandes villes dérobent leurs tares sous un manteau de pruderie ! Marseille ne cache rien et exagérerait plutôt, là comme ailleurs, par fanfaronnade.

Le grand port commence à la hauteur de la cathédrale. A la Joliette accostent et partent les grands paquebots à destination de notre Afrique du Nord, de l'Italie et de l'Espagne, de la Méditerranée orientale, ceux enfin qui, par le canal de Suez cinglent vers Madagascar, les Indes, vers les paysages prestigieux et les âmes mystérieuses de l'Extrême-Orient. Quelle Babel de langues, quelle bigarrure de races, de costumes aussi, bien que l'habillement s'eupéanise peu à peu, quel mouvement et quelles bousculades, de gens et de colis, les jours de départ et d'arrivée !

Plus loin, voici les docks, les entrepôts, les bassins de radoub, et d'autres bassins qu'on construit encore pour les exigences d'un commerce toujours croissant comme la population.

Marseille est surtout un grand port de transit international, qui bénéficie de sa situation au débouché — transporté un peu à l'est par la voie ferrée — du grand couloir du Rhône. Mais son industrie aide aussi à sa prospérité : ateliers de constructions navales et mécaniques, huileries et savonneries, minoteries, fabriques de pâtes alimentaires, briqueteries sont les branches les mieux représentées.

Gagnant toujours vers le nord-ouest, le port de Marseille devait buter au promontoire montagneux de l'Estaque. On conçut alors l'idée grandiose, en connexion avec l'aménagement du Rhône, de relier Marseille à Arles par un canal qui percerait l'Estaque, longerait l'étang de Berre et traverserait la Crau.



La première partie du programme a été exécutée tout récemment : long de plus de 7 kilomètres, large de 22 mètres, le tunnel du Rove a été inauguré le 25 avril 1927 par le président Doumergue. Avec les 2 millions et demi de mètres cubes de déblais (plus du double de ce qu'on a extrait des deux galeries du Simplon), on a élevé des môles et des digues pour protéger le canal, en mer et dans l'étang, contre les vents du large.

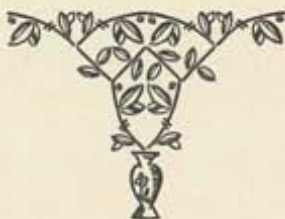
Ce canal est accessible aux chalands jusqu'à une charge de 600 tonnes, et à leurs remorqueurs. Mais l'étang de Berre, dont on prévoit l'aménagement pour 1932, offre la possibilité illimitée d'un immense port, succursale et trop-plein de Marseille ; sur ses rives, diverses installations industrielles ont déjà jeté leur dévolu. Le débouché naturel du canal dans la mer est le goulet dont Martigues occupe l'île et les deux bords.

Un nid de maisons blanches posé entre deux eaux ; de la couleur, un soleil aveuglant, un éblouissement de lumière : Martigues est vraiment le Midi du Midi. Séduits par la vigueur des tons comme aussi par le pittoresque du port de pêche, nombre de peintres y sont venus, le délicat Corot, Turner si sensible aux effets de soleil, Appian, Maglioni, Ziem et tant d'autres. Ziem, dont on visite le musée, et qui se plut ici après s'être délecté de Venise, s'y installait l'été, pour avoir le maximum de lumière, les coloris les plus chauds, les teintes qui « hurlent ».

Ne prenons pas au sérieux le surnom de « Venise provençale » : les habitants de Martigues poussent tout à l'extrême, la galéjade comme la lumière. Mais que de couleur locale dans ce « miroir des oiseaux », à l'entrée du Brescon, le vieux quartier de pêcheurs, qu'on put croire menacé par le canal du Rhône et qui, heureusement, sera sauf. Rien n'est plus romantique, plus pictural que ce tronçon de canal d'eau morte, verdâtre, où sont amarrées les barques, où sèchent, où l'on raccommode les filets et les nasses destinées à capturer les anguilles de l'étang de Caronte. On croirait un village de pêcheurs d'il y a cent ans, miraculeusement immobilisé dans le tourbillon du siècle.

Il faut avoir le cœur et l'odorat solides, pour baguenauder dans les ruelles. Les façades claires contrastent violemment avec les perspectives ouvertes sur l'ombre des intérieurs sordides, surtout le matin quand les femmes en souillons sortent devant les portes les déchets de la maison qui attirent les chats faméliques et entre lesquels jouent les marmots débraillés. Mais la magie du soleil méridional, peintre endiable, transforme les scènes les plus vulgaires en tableaux saisissants de vie et de relief.

Au bord d'un canal largement ouvert vers le large, mouillent les tartanes qui vont pêcher, comme on dit ici, « sur la grand' mer » (l'étang de Berre étant la petite). Dans cet heureux pays où il n'y a pas de marées, elles partent à heure fixe, le matin, et rentrent l'après-midi, à temps pour vendre tranquillement leur pêche, après avoir largué le triangle de leurs voiles claires, face à la longue coulée limoneuse du Grand Rhône qui vient finir une carrière mouvementée et glorieuse dans le nirvana azuré de la Méditerranée.









# TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRES	PAGES
I. LE RHÔNE A TRAVERS LES AGES. ..	5
II. LE VALAIS .. .. .	16
III. LE LAC LÉMAN .. .. .	30
IV. LA TRAVERSÉE DU JURA. .. .. .	52
V. LYON .. .. .	61
VI. LE RHÔNE DAUPHINOIS .. .. .	76
VII. LE RHÔNE PROVENÇAL. .. .. .	93
VIII. MARSEILLE .. .. .	136





ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES  
DE  
DRAEGER FRÈRES  
POUR LES ÉDITIONS ALPINA  
PARIS  
MARS 1928

---

*Exemplaire N° 843*























